
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
41 F
44



RECUEIL DE PIECES GALANTES,

EN PROSE ET EN VERS

DE

MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE,

ET DE MONSIEUR PELISSON,

Augmenté de plusieurs Pieces nouvelles de divers Autheurs.

TOME SECOND.





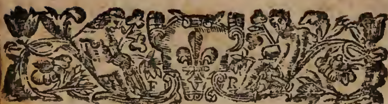
A LYON,

Chez ANTOINE BOUDET, ruë Merciere.

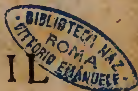
M. DC. XCV.

AVEC PERMISSION.





ERGASIS ET EDONE,
OU
LE TRAVAIL ET LA VOLUPTE'.



DIALOGUE.

ERGASIS.

D'Où vient que vous me fuiez avec tant de soin ? Il me semble que vous en devriez user d'une autre maniere ; & qu'au moins par raison vous devriez être plus souvent avec moi, si vous ne le pouvez par inclination.

EDONE.

Mon humeur & la vôtre ont si peu de raport ensemble, qu'il ne faut pas s'étonner si je ne vous recherche guere ; & vous me traitez d'une façon si peu obligeante, que je ne sçaurois me resoudre d'avoir pour vous toute la complaisance que vous exigez de moi.

ERGASIS.

Comme vous êtes d'un sexe dont la douceur & la retenuë fait le principal ornement, il me semble que vous devriez prendre un peu plus de peine à cacher vos emportemens, & que la necessité où vous êtes de vivre avec moi, si vous voulez être dans le monde avec honneur, est un motif assez puissant pour vous obliger à sauver du moins les aparences.

EDONE.

Je sçai bien qu'il ne me seroit pas trop aisé de me separer de vous, & qu'une fille jeune & assez bien faite ne peut pas honnétement quitter son pere; quand elle ne veut ni se mettre en retraite, ni se marier; & que ma destinée ne permettant pas que je m'attache à une seule personne, & mon humeûr étant fort éloignée de fuir le monde, je vois bien qu'il faut que je demeure toûjours avec vous. Cependant il me semble que vous en tirez un peu trop d'avantage: vous souhaiteriez que je fusse toûjours à vos côtez, que je vous accompagnasse dans toutes vos grandes & penibles occupations, que je me levasse matin, que je me couchasse tard, que je ne receusses des visites que de ceux qui vous font la cour, & que je ne prisse de divertissemens que ceux qui sont de vôtre goût.

ERGASIS.

Je suis bien aise que vous soiez aujourd'hui d'humeur à raisonner: car vous êtes d'ordinaire si brusque, & vous avez si peur de passer un quart d'heure sans plaisir, que vous ne voulez jamais écouter que des choses qui vous flâtent: mais puisque vous me donnez un peu d'audiance, je tâcherai de vous détromper, & de vous faire voir qu'il n'y a rien de plus honnéte que mon

procedé avec vous, & que si je ne donne pas dans tous vos sentimens, c'est principalement pour vôtre bien. Il est vrai que je serois bien-aise que vous fussiez souvent avec moi, & j'avoüe qu'en cela je me regarde un peu. Vôtre presence a quelque chose de si charmant pour tout le monde, qu'il ne faut pas s'étonner si je souhaite de vous posseder quelquefois : mais vous m'avoüerez aussi que ma compagnie ne vous devroit pas être à charge, puisque j'ay la complaisance de vous preparer tous vos divertissemens, & d'essuyer toute la fatigue qu'il y a à les disposer : & d'ailleurs quand vous avez été long-tems avec moi, vous en devenez plus precieuse aux gens qui vous recherchent, parce qu'ils ne vous possedent pas avec tant de facilité.

EDONE.

Je ne doute pas que ce que vous venez de dire ne paroisse fort raisonnable à tout autre qu'à moi : mais vous sçavez que je ne suis née que pour la joïe ; & que je suis même d'un temperament si delicat, que je ne puis vous tenir compagnie dans toutes vos entreprises.

ERGASIS.

Il est vrai que vous êtes née pour la joïe, & que vous faites même celle de tous les lieux où vous êtes : Mais je vous prie de considerer que lors que vous m'accompagnez, toute la peine est pour moi, & que vous demeurez toûjours vous-même, que vous dissipez mon chagrin sans en prendre, & que je donne si bon ordre à toutes choses, que vous ne souffrez point avec moi. Je sçai bien que ce n'est pas assez pour vous de ne pas souffrir, qu'il faut quelque chose qui vous divertisse : aussi je ne trouve pas mauvais que vous soiez quelquefois dans les honnêtes divertissemens, & je suis mê-

me bien-aise de vous accompagner, mais je ne puis souffrir que vous y passiez toute vôtre vie, & que vous n'ayez aûcune inclination pour les choses serieuses. En verité, c'est sçavoir bien peu à quoi vous êtes destinée, & abuser étrangement des avantages que la Nature vous a donnez ! Tous les hommes vous suivent, & au lieu de les conduire où leur devoir les apelle, vous les amusez à des bagarelles.

EDONE.

C'est une chose assez plaisante, de me vouloir rendre responsable de tous les desordres qui se passent dans le monde. Pourquoi les gens qui ont des affaires serieuses ne les font-ils pas ? & de quoi s'avisent ils, de me venir chercher quand ils ont des occupations importantes, puisqu'ils doivent bien sçavoir, s'ils ont quelque esprit, que les affaires & moi n'avons aucun raport ensemble ?

ERGASIS.

Il y a bien de l'injustice dans ce que vous dites: car enfin vous sçavez bien que l'on ne sçauroit vivre long-tems sans vous, que l'on vous cherche partout, & que vous êtes même bien plus obligée de vous communiquer à ceux qui sont dans les grandes occupations de la vie, qu'à ceux qui ne sont que dans les divertissemens ; puisque ces premiers agissent & travaillent pour tous les hommes, ausquels il semble que vous aiez été donnée pour adoucir leurs déplaisirs.

EDONE.

Il ne tient pas à vous que je ne passe pour une personne fort importante ; cependant vous aurez bien de la peine à me persuader que je quitte ma façon de vivre ordinaire, & dont je me suis fort bien trouvée jusques à present. En effet, quelle aparence que j'abandonne un grand nombre d'honnêtes gens, qui témoignent avoir un fort

grand empressement pour moi, & qui ne me proposent que des choses agreables ; & cela pour tenir compagnie à quelque mélancolique, qui passe les journées entieres dans son cabinet, ou dans le tumulte des affaires, sous pretexte qu'il travaille pour le public.

ERGASIS.

Croiez-vous que l'aprobation generale de toute la Terre ne merite pas bien que vous contraigniez un peu vôtre humeur ? & d'autre part, est-il possible que vous ne vous souveniez plus que vous avez autrefois aimé tout ce que vous haïssez à present; que vous m'avez accompagné sans aucune repugnance dans des voiages que j'ay faits sur mer & sur terre ; que vous vous êtes trouvée sans aucun chagrin dans les Assemblées où l'on traittoit des affaires les plus importantes, & que vous avez même quelquefois pris un assez grand divertissement à vous entretenir avec de simples Artisans ? Avoüez que ce n'est que depuis quelques années que vous avez changé d'humeur, & que vous ne donnez plus que dans les divertissemens d'éclat. L'on impute dans le monde tout ce desordre à de certaines gens lesquels aians trouvé le moien de faire une grande fortune en tres-peu de tems, & se trouvant incapables des satisfactions raisonnables que l'esprit & la joïe de bien faire son devoir peuvent donner, se sont jettez dans une licence effrenée, & vous ont mise de toutes leurs parties, où vous avez couru un grand risque de perdre vôtre reputation. C'est ce qui vous a fait passer pour une coquette qui n'a aucun égard au merite des gens, & qui ne considere que ceux qui la mettent de beaucoup de Fêtes & de Cadeaux. Si vous aviez eu autant de soin de vôtre reputation que vous y êtiez obligée, vous auriez remis ces gens dans le bon

chemin, vous auriez reglé leur dépense & leurs divertissemens, & vous n'auriez pas souffert qu'un homme d'un merite tres-rare, dont le nom est assez connu, se perdit pour avoir eu trop d'empressement pour vous, & pour vous en avoir donné des marques trop éclatantes. Ce malheur m'oblige de veiller de plus prés sur vôtre conduite; & si je ne puis la regler, du moins je ferai tout mon possible pour empécher mes amis d'avoir trop de complaisance pour vous.

EDONE.

Sans me deffendre de tout ce que vous m'imputez, & où je ne crois neanmoins avoir aucune part, je vous dirai seulement que vous avez un ami, & dont vous faites une estime particuliere, que j'aurois la plus grande joïe du monde de mettre de mon parti. Je vous avouë que je ne le souhaite pas seulement par un sentiment d'ambition, & parce qu'il est dans un poste fort éminent, mais qu'il y a un peu d'inclination mélée, car bien qu'il ne m'ait pas rendu de frequentes visites, je l'ay trouvé autrefois tellement disposé à être de mes amis, qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour vous le dérober.

ERGASIS.

En verité cette conquête vous seroit bien glorieuse: mais si vous ne devenez pas plus raisonnable, je doute fort que vous la puissiez jamais faire. Celui dont je vois bien que vous me voulez parler, a le cœur tendre & l'ame passionnée; & cela suffit pour qu'il ne vous haïsse pas? mais comme il a beaucoup de vertu, il souhaiteroit que vos sentimens & vos actions fussent un peu mieux reglées; & je m'assure que s'il voioit un changement avantageux dans vôtre conduite, les grandes occupations qu'il a, & dont tout autre seroit accablé,

n'empêcheroient pas qu'il ne fut bien-aise de vous posseder quelquefois.

EDONE.

Le procedé de vôtre ami avec moi est tout à fait particulier : au lieu que tout le monde me cherche, il faut que je l'aille trouver, ce qui n'est pas une petite mortification pour moi; & encore que je prenne son tems, il est si fier, qu'il ne me veut voir que lors qu'il n'a plus rien à faire. J'ay beau me presenter à lui, il ne me donne audiance que lors qu'il n'y a plus personne qui le demande. Enfin il est impossible que je joüisse de lui un moment en particulier, & le peu de tems qu'il me donne, je suis obligée de le partager avec toute sa famille. Je ne me rebute pas néanmoins, & je ne desespere point qu'il ne m'aime quelque jour un peu plus qu'il ne fait à present.

ERGASIS.

Je vous ai déja dit qu'il n'a aucune aversion pour vous, & qu'il auroit plus de commerce avec vous, si vous deveniez capable d'aimer les choses serieuses & solides, comme les belles Lettres & les beaux Arts, pour lesquels vous voiez qu'il fait toutes choses. De plus, s'il est vrai que vous le consideriez autant que vous le témoignez, & que vous aiez un veritable dessein de toucher son cœur, que n'êtes-vous de toutes nos parties ? Vous sçavez que je ne le quitte guere, ainsi vous pourriez en être avec bienséance, & puis vous vous êtes mis dans le monde sur un certain pied, que l'on ne trouve point mauvais que vous soiez avec des hommes, pourveu qu'ils soient connus pour avoir de la vertu. Vous sçavez qu'il fait bien de petits voiages pour le service de son Prince & de l'Et, ne pourriez-vous pas quelquefois le divertir sur le chemin? En verité, vous ne seriez pas in-

tile à conserver une santé aussi precieuse que la sienne ; & vous sçavez combien de gens vous en auroient obligation.

EDONE.

Quoi que je vous aie dit que je considere beaucoup vôtre ami, je ne suis pas neanmoins resoluë de faire toutes les avances, & il me semble que je suis assez considerable dans le monde pour être un peu recherchée, même du plus grand de tous les hommes ; & quand je n'aurois d'autre avantage que d'être assez bien avec le Maître de celui dont vous me parlez ; il me semble qu'il devroit m'estimer davantage qu'il ne fait.

ERGASIS.

Ne vous enorgueillissez pas de ce que le grand Prince dont vous parlez vous rend quelques visites ; & sçachez que ce n'est que pour se délasser des grandes fatigues qu'il est obligé de souffrir, en gouvernant tout seul, & d'une maniere qui le fait admirer par toute la terre : il est dans un âge où il ne lui est pas permis de vous fuir ; mais aprés tout sçachez, puisque cela vient à propos, qu'il ne trouve point du tout bon que vous inspiriez à ses sujets des sentimens si éloignez de ceux qu'ils doivent avoir. Il est resolu d'y apporter du remede: vous sçavez qu'il vous a déja retranché la bizarre satisfaction que vous preniez de voir les plus honnêtes gens de son Etat s'égorger pour le moindre petit démelé ; que la joïe que vous donnez par une agreable médisance, n'est plus à la mode, depuis que ce Prince a témoigné qu'il ne vouloit pas que la raillerie passât jusques à la satire ; que l'on a même banni du Theatre certaines libertez qui étoient de mauvais exemple, & qui scandalisoient tous les honnêtes gens : mais il n'en veut pas demeurer là, car il ne veut plus que vous ser-

viez de pretexte de maltraître à ses sujets, & que l'on s'excuse en disant que l'on n'a rien fait que pour vous : Il faut, si vous souhaitez qu'il vous considere toûjours, & qu'il vous conserve dans ses Etats l'autorité que vous y avez acquise, que vous preniez autant de peine à détromper ses sujets, qu'il semble que vous avez pris de contentement à les aveugler ; que vous leur fassiez connoître que le seul moien de vous avoir est d'être bien reglez dans toute leur conduite ; & pour se dégager des mauvaises habitudes qu'ils ont contractées dans un tems de licence, les obliger à me considerer plus qu'ils n'ont jamais fait : il veut même que ses sujets ne reçoivent aucune grace de vous que par mon entremise, & que vous ne fassiez bon visage qu'à ceux qui auront suivi mes ordres. Dans ces derniers tems vous avez été reduite à de certaines societez qui ont fait grand bruit dans le monde, composées de gens qui n'étoient point du tout de mes amis, & l'on ne vous voioit jamais autre part. Le Prince entend que vous soiez par tout, que vous fassiez la joïe de tout le monde : il pretend que vous assistiez dans les Academies, que vous montiez à cheval pour vous trouver aux Reveuës qu'il fait de ses Troupes pour les maintenir dans la discipline Militaire ; & il n'entend pas que l'honneur qu'il vous a fait de vous donner une place dans les Conseils, vous dispense de vous trouver quelquefois dans les boutiques des Artisans & dans les cabanes des Bergers.

EDONE.

Je trouve beaucoup de raison à tout ce que vous me dites, mais je desespere de pouvoir faire tant de choses, car enfin je ne puis pas être par tout : vous sçavez que je dois donner quelques heures à ce grand Prince ; je ne sçaurois me refuser à la

Cour : tout le reste du monde me souhaite ; comment pourrai-je ne contenter personne ? car je n'entens autre chose dans le monde que des plaintes de ce que l'on ne me possede pas.

ERGASIS.

Pour ce qui est du Prince, il ne s'apercevra jamais de vôtre absence, pourveu qu'il sçache que vous êtes avec ses sujets, & que par vôtre moien ils s'occupent à faire leur devoir : quand il sçaura que vous faites suporter avec joïe le fardeau des grandes affaires à ceux qui en ont la direction ; que vous faites que les gens qui sont obligez de travailler sans relâche pour la subsistance de leurs familles, le font sans chagrin : & ne croiez pas que ces choses soient fort difficiles. N'est il pas vrai que vous avez fait passer des années toutes entieres à des gens, & assez agreablement dans l'esperance de vous posseder un moment ? Vous n'avez seulement qu'à vous montrer pour contenter bien du monde. Si vous aprehendez de faire dés mécontens, ne promettez jamais que ce que vous pourrez accorder, faites voir que vous êtes à ceux qui ont plus de merite, faites en sorte que l'on se persuade que vous n'accordez point de faveurs qui ne soient fort considerables, puisqu'elles n'ont d'autre prix que celui que leur donne celui qui les reçoit : de sorte que vous pourriez être toute entiere à une personne, qu'elle n'en seroit pas plus heureuse, si par bizarrerie elle s'alloit imaginer qu'elle ne le seroit pas. Ne vous laissez pas trop infatuer de la Cour ; si ceux qui la composent ont du merite, comme il faut demeurer d'accord que la plupart en ont, & qu'ils veulent imiter leur Prince, ils n'exigeront rien de vous qui ne soit dans l'ordre : Ils demeureront d'accord que vous n'êtes pas seulement pour eux ; & si vous sçavez conserver l'autorité qu'ils vous ont

donnée, ils se verront obligez de vous suivre par tout : de sorte que vous pourrez faire des Courtisans accomplis, en les faisant aimer pour vous tout ce qu'il y a de loüable. Vous ferez encore reflexion, que pour vous rendre agreable, vous devez vous faire souhaiter long-tems ; que vous vous devez arréter peu en un même lieu, de peur qu'en vous examinant de trop prés, l'on ne remarque en vous quelques defauts dont l'on ne s'aperçoit pas d'abord; que vous devez traiter les gens selon leur portée ; & pour cela sçavoir autant que vous pourrez celle de tout le monde, afin de vous accommoder à leur maniere d'agir ; que vôtre abord ne doit pas être trop riant, de peur que l'on ne vous engage à augmenter vos faveurs, ce qui vous seroit impossible; & enfin, que bien que vous ne soiez plus guere sensible aux gens qui ont accoûtumé de vous posseder, ils s'aperçoivent bien neanmoins quand ils vous perdent : c'est pourquoi lors que vous serez obligée de vous éloigner d'eux, vous le devez faire tout doucement, & dans ce même tems vous leur devez inspirer l'envie de me connoître & de me pratiquer, car c'est le meilleur remede qu'ils puissent avoir pour suporter vôtre absence avec moins de déplaisir.

EDONE.

Il est impossible de ne se pas rendre à de si fortes raisons, & quand vous me proposez de plaire au plus grand Prince du monde, d'acquerir l'estime de vôtre illustre ami, faire mon devoir, & de vous contenter, je ne dois rien trouver d'impossible : c'est pourquoi je suis resoluë de ne vous plus abandonner d'être la compagne de tous vos travaux d'être l'amie de tous vos amis, & l'ennemie declarée de tous vos ennemis, de n'avoir

point de plus grande passion que de plaire à nôtre Prince, & contribuer autant qu'il me sera possible à rendre ses sujets heureux, d'être toûjours de belle humeur auprés de vôtre ami, & enfin de vivre d'une maniere si avantageuse pour ma reputation, que ceux qui ont médit de moi s'en repentent, & qu'ils soient obligez d'avoüer que j'ay le fonds bon, & que sans un peu de legereté & d'inconstance qui fait que je m'emporte facilement, je serois une amie fort à souhaiter.



GENEALOGIE DU TRAVAIL ET DE LA VOLUPTE'.

LE *Ciel* aprés sa separation de corps & de biens d'avec sa femme *Cibelle*, épousa la *Necessité*, fille *du Destin* & *de la Fortune*. Son pere *le Destin* l'avoit fait élever avec les Muses, & en la compagnie des Poëtes & des Philosophes. Elle étoit d'un esprit vif & agissant, facile en inventions, toûjours occupée à chercher quelques nouveaux moiens pour venir à bout de ce qu'elle entreprenoit : mais comme elle n'avoit ni beauté ni bonne grace, & encore moins de bien, elle ne plaisoit à personne, & ne pouvoit trouver de parti pour se marier. Cependant elle étoit beaucoup à charge aux Muses, qui ne pouvant plus suporte-

la dépense de son entretien, prierent *le Destin* son pere de les en délivrer par quelque moien que ce fût : ce qui lui fit naître l'envie de la faire épouser à son ancien ami *le Ciel*, auquel il persuada qu'à l'âge qu'il avoit, & separé comme il étoit d'avec sa femme, sans aparence de se rejoindre jamais, il ne pouvoit mieux faire que de se marier à quelque honnête personne qui eut soin de lui, prenant de là occasion de lui offrir sa fille, & l'assurant qu'elle étoit disposée à faire toutes choses pour meriter son affection : Comme en effet, *la Necessité* suivant le conseil *du Destin* son pere, fit si bien par ses soûmissions & par ses assiduitez, qu'elle sceut gagner ce bon vieillard ; mais la plus forte consideration qui le fit resoudre davantage à cette affaire, ce fut qu'il considera que tout le mauvais ménage d'avec lui & *Cibelle*, avoit été causé par les trop grandes richesses qu'elle possedoit de son propre, qui l'avoient renduë assez presomptueuse pour le mépriser, & pour croire qu'elle pouvoit se passer de lui, même d'avoir des commerces secrets avec Pluton, qui lui déplaisoient extrémement. Ainsi il fut persuadé qu'il feroit fort bien d'épouser une personne de naissance, qui n'aiant aucun bien, lui seroit obligée de toute sa fortune, & ne connoîtroit d'autres richesses que celles dont il lui feroit part, qui seroient plus que suffisantes pour la rendre éternellement heureuse. Ce mariage fut conclu de cette sorte, & *le Ciel* épousa *la Necessité* avec ses droits, qui n'étoient autres que son esprit vigilant, son assiduité & sa soûmission.

De ce mariage est venuë *la Vertu*, qui dés sa plus tendre jeunesse donna des esperances d'une merveilleuse beauté : aussi quand elle fut grande, elle se fit admirer de tout le monde. Tous les Dieux

de l'Olimpe vouloient la connoître : neanmoins comme elle étoit d'une humeur altiere, se donnant une grande liberté de reprocher aux gens tous leurs défauts, elle n'étoit pas trop bien venuê dans les lieux où elle alloit : d'ailleurs sa mere *la Necessité* avec qui elle étoit presque toûjours, étoit de son naturel fort honteuse & peu accoûtumée à hanter chez les Grands, toûjours fort simplement vêtuë, & à la vieille mode, ce qui faisoit qu'elles n'osoient hanter les Dieux de qualité. Cette sorte de vie leur étant devenué ennuieuse, elles alloient assez souvent voir les Muses, les Poëtes & les Philosophes leurs anciens amis, de qui elles recevoient un meilleur accueil. Cela les fit penser à retourner demeurer avec eux pour toûjours. Ce que *la Necessité* fit trouver bon *au Ciel* son mari, qui lui permit cette retraite d'autant plus volontiers. qu'il jugea que les bonnes qualitez de sa fille *la Vertu* pourroient servir de quelque chose pour corriger les hommes de leurs défauts. Etant ainsi retournées sur le Parnasse, les Muses leur y firent donner un logement, où *la Vertu* s'étant fait connoître, elle s'y fit des admirateurs de tous ceux qui la purent voir. Les Muses faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour exalter le merite de leur nouvelle hôtesse, afin de lui donner de la reputation, & engager quelqu'un dans sa recherche, mais personne n'y vouloit entendre: on vouloit bien la voir & l'admirer, avoüer même qu'elle avoit toute la raison du monde dans les reprimandes qu'elle faisoit, mais pas un ne s'en vouloit charger, ni s'allier pour toûjours avec une personne dont la maniere de vivre étoit aussi extraordinaire que la sienne. Elle demeura de cette sorte long-tems à pourvoir, jusques à ce que *le Sçavoir*, homme sage & un peu âgé, à qui cette humeur

severe & veritable ne déplaisoit pas, la rechercha, & du consentement de ses pere & mere, l'épousa au grand contentement de tout le Parnasse.

Ils n'eurent qu'un fils nommé *le Travail*, qui leur fit assez de peine à élever dans sa jeunesse. Quand il fut grand il devint d'une humeur agissante & laborieuse, n'étant jamais sans faire quelque chose. Un jour qu'il étoit occupé à un ouvrage de consequence, que sa mere *la Vertu* lui avoit commandé, il vit *la Recompense*, fille *du Merite* & *de la Raison*, dont il devint éperdument amoureux. C'étoit une jeune personne, d'une beauté singuliere, & d'une humeur tout à fait charmante : toutes ses actions étoient si naturelles, & son air si engageant, qu'il n'y avoit personne qui ne l'aimât & ne la voulût posseder. *Le Travail* qui fut touché de tant d'aimables qualitez, se resolut de faire toutes choses pour l'avoir en mariage : & comme elle ne manquoit pas d'amans, il jugea qu'il auroit beaucoup de traverses à surmonter dans la recherche qu'il vouloit entreprendre : mais la Belle lui aiant donné quelque asseurance qu'il ne lui déplaisoit pas, il se resolut d'essuier toutes sortes de difficultez : & de fait, aprés une infinité de peines, aprés beaucoup d'allées & de venuës, l'affaire fut concluë avec *le Merite* & *la Raison* pere & mere de *la Recompense*, lesquels après y avoir bien pensé, & avoir examiné les qualitez de leur fille & de son amant, l'amour reciproque qu'ils se portoient, les fatigues que *le Travail* avoit souffert avec tant d'assiduité, de patience & de perseverance, *la Vertu* s'en étant aussi mêlée, y donnerent volontiers leur consentement. Ils eurent même avis que cette affaire avoit été resoluë par *le Ciel* grand pere de l'époux : Et en effet, *le Travail* & *la Recompense* étoient tellement bien

assortis, que l'on pouvoit dire qu'ils étoient nez l'un pour l'autre : aussi leur mariage fut parfaitement heureux, par la bonne intelligence oû ils vécurent; car *le Travail* conservant pour sa femme le même amour qu'il lui avoit toûjours porté, avoit de continuels empressemens pour être en sa compagnie, & n'avoit point de plus grand déplaisir que de ne la voir pas assez souvent, encore ne la croioit-il pas où il la voioit. Sa femme n'en faisoit pas moins de son côté, gardant une conduite si reglée & si judicieuse, qu'elle ne lui donna jamais aucune occasion de chagrin, & ne voulut jamais se trouver en aucun lieu, que son mari n'y fut aussi.

Ce mariage fut encore heureux par sa fecondité, car il en sortit trois enfans, deux filles & un fils. Le fils qui étoit le cadet, s'apelloit *le Repos* : il étoit bien fait de sa personne, agreable, insinuant, bien venu par tout où il alloit : sa noblesse & ses belles qualitez le faisoient considerer, estimer & desirer de tout le monde, & principalement des gens riches. Il n'avoit pas l'humeur si altiere & si genereuse que ses sœurs; il ne hantoit que des personnes pacifiques & peu entreprenans comme lui. Son pere en étoit fâché, & faisoit tout son possible pour le rendre plus agissant qu'il n'étoit : mais il fuioit sa presence, parce qu'il le sollicitoit sans cesse de faire quelque chose, & ne lui donnoit aucun relâche; ce qui devint tellement insuportable au *Repos*, & son humeur ne pouvant souffrir davantage celle de son pere, qui lui étoit si fort ôposée, il en conceut un tel dépit, que s'étant joint avec *la Paresse*, avec laquelle il avoit noüé une étroite amitié, ils firent dessein ensemble de lui ôter la vie. *Le Travail* son pere, vigilant comme il étoit, ne fut pas long-tems sans découvrir cette conjuration; de quoi n'étant

que

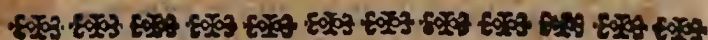
que trop asseuré, il chassa ce fils denaturé d'auprès de lui, sans vouloir jamais le revoir: & *le Repos* touché de repentir, ou poussé par quelque autre motif, se retira chez des personnes dévoüées au service des Dieux, où il a toûjours demeuré.

Les deux filles *du Travail* étoient *la Gloire* & *la Volupté*, toutes deux fort belles personnes, ressemblant entierement à leur mere *la Recompense*, & de telle sorte, que souvent l'on les prenoit pour elle, ce qui faisoit qu'elle les aimoit beaucoup. *Le Travail* aussi les aimoit uniquement, tant pour leur propre merite, que pour cette ressemblance qui le faisoit ressouvenir de ses premieres amours. Les filles de leur côté répondoient parfaitement à cette amitié, & ne quittoient presque jamais leur pere & mere, en quelque lieu qu'ils pussent aller; soit chez les particuliers, soit chez les Princes & Monarques, où ils se plaisoient davantage de faire leur demeure, & où ils étoient fort bien venus, se trouvant avec eux indifferemment aux affaires de la Guerre & de la Paix, dans les Batailles & dans les Conseils. Il est vrai que *la Volupté* n'avoit pas le cœur si fier que *la Gloire* sa sœur; car au lieu que *la Gloire* ne songeoit qu'à des choses élévées, & ne vouloit frequenter que les Grands, ou des gens de grand esprit, aiant beaucoup de mépris pour toute autre chose, *la Volupté* au contraire se plaisoit à tout, aimant autant les affaires de neant, que celles d'importance, les gens d'esprit mediocre, que ceux qui en ont beaucoup, les petits, que les grands, caressant également un chacun; ce qui lui gagnoit le cœur de tout le monde: Et comme de son naturel elle étoit fort curieuse, elle se plaisoit à faire de petits voiages en son particulier chez des gens qui étoient bien aises de l'avoir en leur compagnie, pourveu qu'elle ne fut point

B

avec son pere & sa sœur, dont l'austerité leur donnoit trop de contrainte. Ces petites parties donnerent une grande atteinte à sa reputation, n'étant pas possible de voir une fille bien faite hanter si familierement avec tant de monde sans en parler : Mais ce qui pensa la ruiner entierement, ce fut qu'en ce même tems une fille débauchée qui avoit quelque air du visage de *la Volupté*, mais beaucoup d'afferterie, se mit en l'esprit de prendre le même nom, pour se donner une plus facile entrée en toutes sortes de lieux. Elle étoit fille *du Loisir* & *de la Débauche*, gens de neant & du dernier mépris ; & comme elle n'avoit ni naissance ni honneur, elle se méla indifferemment avec toute sorte de monde, menant une vie infame & si dereglée, qu'elle passe pour une perduë. Cette ressemblance de noms fit qu'on attribuoit à la veritable *Volupté* tous les désordres de la fausse ; & ce qui l'obligea d'avoir de grands éclaircissemens avec son pere *le Travail*, qui se trompoit comme tout le reste du monde à cette ressemblance : mais son innocence pour toutes les choses dont on l'accusoit, lui donnoit une grande assurance pour se justifier ; elle fit connoître à son pere que la plupart de ceux qu'elle hantoit le plus étoient de ses meilleurs amis & de ses Ancêtres, *la Vertu* & *le Sçavoir*, & qu'elle étoit cherie de toute une Secte de Philosophes ; & qu'enfin elle ne voioit que des gens dont les mœurs étoient loüables & dans l'ordre.





ELEGIE.

TIrsis c'eſt malgré moi que mon ame eſt ſaiſie
Du furieux tranſport qui ſuit la jalouſie,
Que mon cœur infecté de ce mortel poiſon
Conſulte ſon dépit plûtôt que la raiſon ;
Je ne puis plus long-tems vous celer mon martire,
Je ſouffre nuit & jour, ſans ceſſe je ſoûpire,
Je ne ſçaurois guerir des douleurs que je ſens,
Tous mes efforts ſont vains, & mes maux trop preſſans :
Dans ce funeſte état j'ay perdu l'eſperance
De voir ſi tôt finir leur dure violence,
Ma jalouſe fureur redouble mon tourment,
Et remplit mon eſprit d'un chagrin vehement;
Mon cœur croit ce qu'il craint, à tous momens il tremble
Quand je ſçay que Tirſis & Philis vont enſemble;
Par mes pleurs redoublées je plains mon triſte ſort:
Enfin je ſuis jalouſe, & juſques à la mort.
Les dépits, les ſoupçons qui déchirent mon ame,
Augmentent ma douleur ſans éteindre ma flâme,
Et pour dernier malhéur, peut-être en ce moment:
Ma rivale en ſecret ſe rit de mon tourment,
Et Tirſis, ſans ſonger à guerir mes foibleſſes,
Goûte mille douceurs dans ſes tendres careſſes:
Il paſme de plaiſir quand mes vives douleurs
Font paſſir mon viſage & font couler mes pleurs;
Et ce perfide enfin, cét ingrat, ce volage,
Lui promet de ſon cœur un éternel hommage,
Et mes ſoins empreſſez & ma tendre amitié
Ne produiſent en lui qu'une foible pitié,

Mon amour outragé d'une telle rencontre,
Sollicite ma haine & veut qu'ellle se montre,
En faisant éclater en ce moment fatal,
Un remede qui soit aussi grand que mon mal;
Mais toute ma fureur, quoi qu'elle soit extrême,
Ne me sçauroit vanger sans me punir moi-même.
Puisque je l'aime encor tout volage qu'il est,
Et qu'en dépit de moi ce perfide me plaît,
Malgré l'oubli cruel & l'inconstante flâme
Qui ternit si souvent la gloire de son ame,
L'amour qui suit de prés son infidelité,
Triomphe de mon cœur & de ma liberté.
Je combattrois en vain, Tirsis a trop de charmes,
Mon cœur pour resister a d'inutiles armes.
Helas! je me trahis quand j'agis autrement:
Je ne sçaurois l'aimer sans l'aimer ardemment;
Mais le cœur d'un volage aisement se renflame,
Un soupir amoureux peut rengager une ame,
Il est bien mal-aisé qu'il ne paie à son tour
Une constante ardeur par un constant amour:
Tâchons de le gagner, rapellons l'esperance,
Amour seconde moi, montre ici ta puissance,
Et nous rangeant tous deux sous une même loi,
Triomphe de Tirsis aussi bien que de moi.



POUR
LA REINE
DE SUEDE.
ODE I.



BElle lumiere vagabonde,
Mobile ſource de clarté,
Flambeau d'éternelle beauté,
Oeil du jour qui voit tout le monde,
Soleil qui dans un char ſi pur
Te promene deſſus l'azur
Avec un apareil ſi ſuperbe & ſi grave,
Vois-tu rien de ſi beau de ton trône orgueilleux,
Que la fille du grand Guſtave?
Et le Ciel a t'il rien qui ſoit ſi merveilleux?



Ne craindras-tu point qu'à ta honte,
Cét Aſtre qui ſe leve au Nort,
Fatal au bonheur de tout ſort,
En lumiere ne te ſurmonte?
Déja ſon matin plus brillant
Que ton midi chaud & brûlant,
Semble te menacer d'une triſte avanture:
Tout le monde étonné de tes divins apas,
Dit que l'honneur de la Nature
N'eſt plus au Firmament & qu'il eſt ici-bas.

Tu cours en vain la terre & l'onde.
Pour en être estimé le Roi,
Puisque la nuit avec que toi
Partage l'Empire du monde :
Mais cét autre Soleil plus beau,
Par un miracle tout nouveau
Eclaire en même tems la terre universelle,
Ses raions en tous lieux s'épandent avec bruit,
Et de leur lumiere immortelle,
L'éclat ne souffre point d'éclipse ni de nuit.



Que cette Reine qu'on admire
Est digne fille de ce Roi,
Qui portant en tous lieux l'effroi,
Soûmetoit tout à son Empire !
Mais des palmes que ce Heros
S'acquit au mépris du repos,
Le nombre glorieux fut fatal à sa vie ;
Il ne pouvoit perir, cet honneur des Guerriers,
Malgré les efforts de l'envie,
Qu'abatu sous le faix de ses propres lauriers.



L'Univers qui pleura la perte
De ce Prince qu'il reveroit,
Ne crût pas quand il la pleuroit,
Qu'elle pût être recouverte :
Mais lors un miracle naissant,
Qui de ce Monarque puissant
Pouvoit seul occuper la place par ses charmes,
Heritant de son nom comme de sa vertu,
En reprenant ses mêmes armes,
Sous leur puissant effort avoit l'aigle abatu.

Cette Princesse toute illustre,
La gloire de cét Univers,
Par mille avantages divers
Des plus grands Rois ternit le lustre;
Et ses vertus & ses beaux yeux
Dans le cœur de nos demi-Dieux,
Ont si bien sceu porter le respect & la crainte,
Que pendant que l'Europe endure sous le faix
Des malheurs dont elle est atteinte,
Seule dans ses Estats elle garde la paix;



A present quel Prince barbare,
Poussé d'un esprit inhumain,
Entreprendroit d'armer sa main
Contre une merveille si rare?
Qui pourroit ne respecter pas
Les miracles & les apas
Dont le Ciel enrichit ce chef-d'œuvre des Reines?
Si l'envie entreprend de troubler son bonheur,
Ses entreprises seront vaines,
Et sa temerité sera son deshonneur.



Chez cette Reine sans seconde
Qui sur les autres a le prix,
Est l'azile des beaux esprits,
Et l'élite de tout le monde;
Les plaisirs d'honneurs revêtus,
Les Sciences & les Vertus
Ont fait de son Palais le Temple de la Gloire.
Les neuf Sçavantes Sœurs du bel auteur du jour,
Ces dignes filles de memoire
Composent sa superbe & magnifique Cour.

Dans son rare esprit sont encloses
Toutes les hautes qualitez,
Il est la source des beautez,
Et le tresor des belles choses :
Mais si dans son illustre cœur
Avec tant d'éclat & d'honneur
Les plus grandes vertus ont leur paisible empire,
Si c'est là qu'elles ont leur trône glorieux,
Sans les offenser on peut dire,
Qu'aussi le Dieu d'Amour a le sien dans ses yeux.



Par un raport assez fidelle
La renommée avec sa voix
Nous a dit plus de mille fois
Combien cette Princesse est belle :
Sa divine ame & son beau corps
Font un mariage de tresors,
Qui de la main de Dieu sont les plus beaux ouvrages.
Enfin parmi les fleurs dont brille son printems,
Elle a les plus grands avantages
Que l'esprit peut tirer de l'usage & du tems.



On dit que sans faire une injure
A ses adorables attraits,
On ne peut faire des portraits
De ce miracle de Nature :
Mais le tableau qu'on nous en fait,
Encore qu'il soit moins parfait,
Efface tout l'éclat des choses animées,
Et que d'assez loin nous viennent ses raions,
Nos ames en sont plus charmées,
Que ne le sont nos yeux de ce que nous voions.

Terre heureusement asservie
A cét Astre de qui l'éclat
Embellit tant vôtre climat,
Ah ! qu'on vous doit porter envie !
Et vous ses peuples si vantez,
Qui voiez de prés ses beautez,
Que vous êtes heureux au prix de tout le monde!
Que vous êtes cheris & protegez des Cieux,
Par une grace sans seconde,
Qui fait regner sur vous le chef-d'œuvre des Dieux!

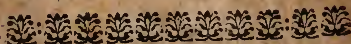


Ce n'est pas que son doux Empire
Ne s'étende en des lieux divers,
Et qu'avec vous tout l'Univers
Ne la respecte & ne l'admire ;
Cét honneur est commun à tous,
Vous ne pouvez avoir sur nous
Que la gloire de voir de plus prés sa lumiere ;
Si le sort ne soûmet à ses attraits vainqueurs
L'Empire de la terre entiere,
Son merite la rend Reine de tous les cœurs.



Que de son bonheur on doit croire
Son sexe vain & satisfait,
Depuis qu'un sujet si parfait
En releve par tout la gloire !
L'autre ne doit plus l'emporter,
Puisqu'il ne sçauroit se vanter
Que le Ciel l'ait beni d'une grace pareille :
Mais c'est trop, mes desirs, je n'ay pas le pouvoir
D'exprimer bien une merveille
Que jamais mon esprit ne sçauroit concevoir.

Je crains de lui faire une offenſe ;
Pour en parler plus dignement,
Ce travail eſt dû ſeulement
Au Dieu même de l'Eloquence :
C'eſt lui qui doit dire en tous lieux,
Que depuis que roulent les Cieux,
Il n'a rien veu de tel ſur le plus fameux Trône,
Et qu'il doit publier par ſes écrits divers,
Que cette ſçavante Amazone
Eſt l'exemple & l'amour de tout cét Univers.



METAMORPHOSE des Yeux de Philis en Aſtres.

BEaux ennemis du jour, dont les feüillages sõbres
Conſervent le repos, le ſilence & les ombres,
Confidens immortels des âges & des tems,
Vieux enfans de la Terre, agreables Titans,
Qui juſques dans le Ciel, ſans crainte du Tonnerre,
Allez faire au Soleil une innocente guerre,
Cheſnes, Palais ſacrez de nos premiers Ayeux,
Conſeillers des Humains, Interpretes des Dieux,
Je ne ſuis point venu dans cette nuit obſcure
Rechercher les ſecrets de la race future,
Et ſans rendre preſens les ſiecles à venir,
Je ne veux conſulter que vôtre ſouvenir.
L'unique ambition qui flate ma penſée,
Eſt d'aprendre de vous une choſe paſſée,
De ſçavoir de Daphnis le trépas malheureux,
De ſçavoir de Philis les regrets amoureux,

Comme elle eut pour un mort une flame vivante,
Et fut changée enfin pour être plus constante :
Favorables témoins de leurs chastes desirs,
Qui vîtes leurs douleurs, qui vîtes leurs plaisirs,
Si d'un semblable trait vôtre ame fut touchée,
Découvrez-moi l'ardeur que vous avez cachée,
Et n'aprehendez pas en l'exposant au jour ;
D'introduire un prophane aux misteres d'amour.
Sous des Astres benins, & de qui l'influence,
Garde encore aujourd'hui sa premiere innocence,
Des arbres consacrez au Monarque des Dieux
Se font offrir à lui jusques dedans les Cieux.
Loin d'eux-mêmes, cherchans des routes inconnuës,
De leur bras orgueilleux ils embrassent les nuës,
Leurs troncs vastes & grands des peuples respectez,
Sont de cent demi-Dieux les vivantes Citez,
Et leurs rameaux épais sous leurs feüilles tremblan-[tes,
Cachent de mille oiseaux les familles errantes:
Dans ce riant sejour ces hôtes sans souci,
Celebrent ces beautez qu'ils augmentent aussi:
Les nimphes pour oüir leurs charmantes merveilles
Entr'ouvrent leur écorce, & prêtent leurs oreilles:
Puis leur pied retraçant leurs sçavantes leçons,
Marque en ses pas divers leurs diverses chansons,
Et sous un tendre émail de mousse & de fougere
Imprime de leur son une image legère.
Au milieu de ce bois un liquide cristal,
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui cõme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante,
Les secrets de son sein sont ouverts à chacun,
Plus il se montre pur, plus il se rend commun;
En découvrant son lit aux plus foibles œillades,
Il trahit la pudeur de ces chastes Naïades,
C'est là par un chaos agreable & nouveau,
Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;

C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond tous les objets avecque leurs figures :
C'est là que sur un arbre il croit voir les poissons,
Qu'il trouve des roseaux auprés des hameçons,
Et que le sens charmé d'une trompeuse idole,
Doute si l'oiseau nage ou si le poisson vole :
C'est là qu'une Bergere étalant ses attraits,
Fait en se regardant de plus nobles portraits,
Quand le genoüil courbé sur les fl.urs du rivage,
Elle vient arroser celles de son visage,
Qui remplissant les eaux de feux & de clartez,
Pour un peu d'ornement, leur rend mille beautez :
Par tout où d'un regard elle échauffe les ondes,
En de nouveaux appas elle les rend fécondes,
Elle n'est plus unique, & les flots embellis,
Aussi-bien que la terre ont un autre Philis.
Infortuné témoin d'une si haute gloire, [moire,
Daphnis qui sceut trop bien la peindre en ta me-
Que le Ciel t'eût cheri, si ce portrait fatal
S'y fût évanoüi comme dans ce crystal !
Ah ! que l'heur de tes yeux coûta cher à ton ame !
Ton mal te plut d'abord. & ta naissante flâme
Fût comme un feu de joye allumé dans ton cœur,
Dont le vaincu voulut honorer le vainqueur :
Mais enfin son ardeur devora tes entrailles,
Et ce feu n'éclaira que pour ces funerailles ;
Daphnis, en qui les Dieux assemblans leurs trésors,
Firent une belle ame hôtesse d'un beau corps,
Suivoit un ravisseur, dont la gueule sanglante
Emportoit dans le bois une brebis mourante :
Déja son juste fer lui mesurant le flanc,
Cherchoit à se noyer dans les flots de son sang. [dre
Quâd Philis d'un regard qui peut tout mettre en cé-
Reduisit l'assaillant au point de se défendre,
Et d'un coup innocent lui donnant le trépas,
Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas,

Comme si les rayons des yeux de la Bergere
Avoient purifié le feu de sa colere.
Une fureur plus noble est maîtresse à son tour,
Et son cœur n'a plus rien que des flâmes d'amour.
Une agreable nuit qu'un trop grand jour envoie,
Dérobe à ses regards le larron & la proye,
Et lui-même devient par un autre destin,
D'un autre ravisseur la proïe & le butin.
Cependant cette Belle, également atteinte
Des mouvemens divers de pudeur & de crainte,
A ces deux passions se laisse partager,
Et ne sait qui fuïr, du loup ou du Berger;
L'Amant & l'ennemi sont des effets semblables,
Tous deux lui sont nouveaux & tous deux redouta-
Et la peur qui l'apelle en des lieux differens, [bles,
Rend son corps immobile, & ses desirs errans.
Quiconque en ce spectacle eût eu des yeux fideles,
Eût vû de nouveaux lys, & des roses nouvelles:
Son tein étoit le champ de ces diverses fleurs,
Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
La crainte qui du cœur montoit sur le visage,
A la seule blancheur donnoit tout l'avantage;
Puis la honte au secours amenant la rougeur,
Venoit rendre à Philis les larcins de la peur:
Si bien que reprenant sa naïve peinture,
Deux effets violens reparant la nature,
Et laissant dans leur guerre une image de paix,
Rendoient une beauté plus belle que jamais.
Toutefois je vous plains, ô Bergere adorable!
Mais je plains plus que vous ce Berger miserable,
Ce Berger qui déja tout percé de vos coups,
Va s'attirer encore un injuste courroux,
Qui va commettre un crime en vous disant sa peine,
Et d'un soûpir d'amour allumer vôtre haine.
Deesse, vous dit il, à qui j'offre ma foi,
Laissez & crainte & honte aux vaincus comme moi.

Il sied mal de trembler quand on a la victoire,
Et le vainqueur ne doit rougir que de sa gloire,
Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux,
De faire un prisonnier si peu digne de vous,
Et qui plus honoré que pressé de vos gesnes,
Pour une faveur vous demande des chaînes.
Oüi des fers sont l'objet de mon ambition,
Accordez-m'en par grace ou par punition,
Favorable Maîtresse, ou Juge impitoiable,
Arrétez un Amant, ou liez un coupable,
Et me donnez le sort qu'enfin j'ay merité
Par un excés d'amour ou de temerité.

Au seul nom de l'amour, ce miracle des belles
Fuit, & semble soudain en emporter les aîles,
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux,
Aussi cruel par tout comme il est dans ses yeux,
Et son cœur où jamais on ne le vit paroître,
Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.
D'un pied vîte elle court loin de l'embrasement,
Et comme tout pour elle est plus doux qu'un amant,
Elle fend les buissons au peril des blessures,
Et ne craint que du cœur les brillantes picqueures;
Mais toute la Nature a peur pour ses attraits,
Chaque buisson retient la pointe de ses traits :
Par respect il s'entr'ouvre & semble qu'il essaie
A faire en s'écartant comme une double haie,
Ou si l'épine avance elle donne en passant
Aux roses de sa joüe un baiser innocent.
Seulement dans sa course une ronce insolente
Retint de ses cheveux la richesse volante,
Et prenant pour rançon une part du tresor,
Parut toute superbe en ce vêtement d'or,
Si bien que le Berger, qui suivant la cruelle,
Alloit aprés son cœur qui fuioit avec elle,
Trouvant ces beaux filets que l'amour lui tendoit,
Par un heureux malheur eut ce qu'il demandoit.

Mais voiez, ô Philis, son respect & sa joïe,
Regardez comme il est le butin de sa proie;
Par un si doux exemple instruisez vôtre cœur,
Et jugez s'il faut craindre un si noble vainqueur.
Toutefois pour ce coup en vain je l'y convie,
Chacun doit deux tributs, la franchise & la vie:
Mais le tems de paier est dans la main du sort,
Et l'amour a son heure aussi bien que la mort:
Elle viendra cette heure, & son ame obstinée
Peut fuïr un Berger, mais non la destinée;
Le Ciel veut qu'à Daphnis ses desirs soient offerts,
Et son Livre d'airain la condamne à ses fers.
A peine les glaçons, tirans des belles choses,
Eurent deux fois fait place à la pompe des roses;
A peine deux printems, ennemis des glaçons,
Eurent paré les champs de leurs rouges moissons,
Que Philis oublia sa rigueur ordinaire,
Et connut que l'amour est un mal necéssaire;
Son cœur aux premiers coups se defend constâment,
Et d'abord elle rend ses beaux yeux seulement:
Seulement moins timide, & non pas inhumaine,
Elle ose contempler & Daphnis & sa peine,
Et d'un même regard qui n'est pas étonné,
Blesse & voit sans fraieur le coup qu'elle a donné;
Puis elle cherche en lui d'une vaine poursuite
Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite;
Elle cherche par tout, & ne s'aperçoit pas
Que par tout elle trouve un embusche d'apas, [dre,
Et que dãs ce faux bien qu'elle doit lõg-tems plain-
Tout ce qui lui va plaire, est-ce qu'elle doit craindre.
Déja les sens rendus attaquent la raison,
Et chaque regard porte & raporte un poison;
Déja de tous côtez où son desir le guide,
L'image du blessé poursuit son homicide;
Et comme une belle ombre, avec un doux effort,
Vient venger en tous lieux une si douce mort.

Enfin ce beau vainqueur lui fait rendre les armes,
Enfin de ses soûpirs elle seche ses larmes ;
Ces deux amans parfaits de mêmes feux épris,
En partageant leurs soins unissent leurs esprits,
Et devenus heureux par de communs suplices,
De leurs propres tourmens ils forment leurs delices

Vivez, heureux amans, & parmi les plaisirs
Voyez couler vos ans & croître vos desirs ;
Qu'une si belle vie entre les jeux passée
Ne soit rien que d'amour une longue pensée,
Et que sur vous les Dieux versent des biens si doux,
Qu'en vous rendans contens, ils deviennent jaloux,
Ou plûtôt que les Dieux gouvernans leurs tonnerres,
Vous puissent oublier en un coin de la terre,
Et que veillant au sort du reste des humains,
Ils ferment sur le vôtre & les yeux & les mains.
Vôtre amour vous suffit pour vous donner leur gloire,
Il égale vos fers à leur trône d'Yvoire :
Sans avoir tous leurs soins, vous avez ce qu'ils ont,
Et sans être comme eux, vous êtes ce qu'ils sont:
C'est assez seulement que leur grandeur suprême
Se veüille comme vous contenter d'elle-même,
Qu'ils gardent dans le Ciel & le mal & le bien,
Ils vous donnent assez s'ils ne vous ôtent rien.

Mais, ô beauté divine, à qui toute autre cede,
Un Dieu ne peut souffrir qu'un homme vous possede,
L'Astre du jour vous voit, il devient amoureux,
Et par son amour seul il fait trois malheureux.

Le Soleil décendu sur la rive de l'onde,
Etoit prêt de partir pour voir un autre monde,
Et porter dans un char qui traverse les eaux,
Les richesses du jour à des peuples nouveaux,
Qand ses yeux languissans & sa foible paupiere,
Qui jettoit à longs traits des restes de lumiere,
Virent cette beauté digne de mille autels,
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.

Elle sortoit du bois, & sur le bord encore
A l'ombre de Diane elle regardoit Flore ;
Flore qui ramenoit ses riches ornemens,
Avec les doux soûpirs de ses legers amans,
Et tâchans d'arréter ces petits Rois des plaines,
Ouvrit son sein riant à leurs fraîches haleines,
Qui lui rendant la vie en pillant ses odeurs,
D'un humide baiser apaisoit ses ardeurs,
Mais voila tout d'un coup la Déesse vangée,
Et du Dieu des saisons la fortune changée,
Celui qui brûloit tout, est lui-même enflamé,
Ce grand feu consumant lui-même est consumé,
Les amours tous brillans & de flame & de gloire
Suivent leur prisonnier en chantant leur victoire,
Et dans ce char brûlant, mais plus brûlans encor,
Font de nouveaux raions par leur plumage d'or:
Avec un doux plaisir ils passent l'onde amere,
Joieux de triompher au païs de leur mere,
Et de punir celui dont le jour indiscret
Fit un crime public de son amour secret :
Il s'en va leur paier par de cruelles gesnes
Le trop visible affront des invisibles chaînes,
Et connoître à la fin par ses propres tourmens,
Qu'on doit moins accuser que plaindre les amans.
Cependant il s'avance où le destin l'apelle,
Fidele à la Nature, à soi-même infidele,
Il fuit loin de l'objet qui le rendoit heureux,
Et peut bien être absent, aussi-tôt qu'amoureux :
Mais tandis que ses yeux s'en vont paier au monde,
L'adorable tribut d'une clarté feconde,
Son cœur impatient retournant sur ses pas,
Porte un autre tribut à ce divin apas,
Et soûmis à deux jougs divers & necessaires,
Il souffre en deux façons deux mouvemens cõtraires!
Que ne puis je, dit-il, ô beauté que je sers,
Posseder librement la gloire de mes fers !

Que ne puis-je ſans ceſſe, ô flambeau de mon ame,
Répandre ma lumiere où j'ay puiſé ma flame !
Et quelle eſt la rigueur, qui contre la raiſon,
M'ordonne de courir quand je ſuis en priſon ?
Les raions dont je vois ma tête couronnée,
Ne conviennent pas bien à mon ame enchaînée :
Amour, Deſtin, Tirans, qui me venez ravir,
Ou laiſſez moi regner, ou me laiſſez ſervir.
Donc j'ay pû me cacher à l'horreur des prodiges,
Et laiſſant de moi-même à peine des veſtiges,
Plûtôt que d'éclairer de noires actions,
J'ay manqué de promeſſe à tant de Nations,
Et mon juſte deſir trouvera quelque obſtacle,
Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle,
Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté,
Au feux de mon amour un moment de clarté : [me,
Donc mon œil qui voit tout ne peut voir ce qu'il ai-
J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ay dans moi-même,
Le ſort me livre au monde, & ſes cruelles mains
M'immolent tout brûlant au ſalut des humains.
Dans ces triſtes regrets, dont ſa flame eſt la ſource,
Il commence, il pourſuit, il acheve ſa courſe,
Puis revient par amour autant que par devoir,
Et pour donner le jour, & pour le recevoir :
Il vient, & redoublant ſa chaleur coûtumiere ;
Il marche tout couvert de traits & de lumiere,
Et forçant les forêts qui lui cachent ſon bien,
Eclaire leur ſecret pour declarer le ſien.
Mais que ſervent ces ſoins à ce Dieu trop ſenſible,
S'il trouve dans Philis une glace invincible :
Il n'a rien qui lui plaiſe, elle fuit en tous lieux,
Et le feu de ſon ame, & celui de ſes yeux !
Et de ſa double ardeur craignant plus d'un outrage,
Lui cache également le cœur & le viſage.
En vain comme un eſclave il la ſuit pas à pas,
Il brûle tout le reſte, & ne l'échauffe pas,

En vain jettant des pleurs plus que ne fait l'Aurore,
Belle, aimez, lui dit-il ; celle que l'on adore,
Il renonce pour vous aux droits des Immortels,
Il vous demande un cœur & non pas des Autels,
Et cedant à vos yeux un honneur legitime,
Il veut tout Dieu qu'il est, devenir leur victime,
Mais quittez vos desseins, ardent pere du jour,
Et sçachez que sa haine est un effet d'amour :
L'image d'un mortel en son ame tracée,
Fait qu'une Deïté n'y peut être exaucée ;
Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils,
Sont de cette beauté les Dieux & les Soleils.
L'Amour combat l'amour, il s'opose à soi-même,
Philis ne peut aimer, parce que Philis aime,
Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus,
Et les dons qu'elle a faits l'obligent au refus.
Quoi ce refus vous trouble, & vôtre trouble éclate?
Parce qu'elle est fidele, elle vous semble ingrate.
La vertu vous offense, & vôtre cruauté
Veut separer la foi d'avecque la beauté ?
Digne commencement de vôtre amour coupable,
S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable?
Et plus digne succez que vôtre amour attend,
S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant !
Mais son dépit augmente, & l'envie inhumaine,
Qui du plaisir d'autrui compose nôtre peine,
Vient de son fer brûlant envenimer ses fers,
Et porte dans le Ciel les flames des enfers : (cent,
Ses cris longs & picquans, qui de cent coups le per-
Inspirent à son cœur la fureur qu'ils exercent,
Et leur moindre piqueure est un large canal,
Par où coule à flots noirs un absinte fatal,
Comme un nuage épais qu'une vapeur enfante,
Ils offusquent l'éclat de sa tête brillante,
Et sur ces cheveux d'or indignement rampans,
Autours de ses raions enlacent leurs serpens.

Il a beau triompher dans un char de lumiere
Des monstres immortels qui bordent sa carriere,
Celui-ci le surmonte, & joint à son malheur
La colere à l'amour, la rage à la douleur, [blable,
Comme il n'est plus lui-même à lui-même sem-
Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable,
Il craint de voir Philis, parce qu'il craint aussi
De voir l'heureux Berger qui cause son souci;
Parmi ce qui lui plaît trouvant ce qui le tuë
En approchant son cœur il détourne saveuë,
Il ne peut accorder ses yeux & son desir,
Et de peur de la peine, il renonce au plaisir.
Si par fois il leur jette une œillade farouche,
Il pense toûjours voir sur les fleurs de leur bouche,
Les traces d'un soûpir, ou celles d'un discours,
Dont ces cœurs languissans nourrissént leurs amours
Si lors qu'ils sont aussi sur l'émail du rivage,
Pour cueillir un bouquet ils panchent le visage,
Dans la timide ardeur qui le vient embraser,
Il croit qu'ils ont dessein de cueillir un baiser.
Quoi, dil-il aussi.tôt, plein de flame & de glace,
Quoi si devant mes yeux ils ont bien cette audace,
Et si de leurs transports l'indigne liberté
Ose de mes rayons soüiller la pureté.
Quels feux n'alumera la fureur qui les domte.
Quand ma fuite éteindra la lumiere & la honte:
Quand leur amour exempte & de crainte & de soin
Aura mon ennemi pour unique témoin,
Et que la nuit venant dans ses plus sombres voiles;
Cachera leurs larcins à se propres étoiles?
Puis, comme si son mal s'apaisoit à demi,
Las! je suis, poursuit-il, mon plus grand ennemi,
Je leur suis liberal, la nuit leur est avare,
Et je les viens unir quand elle les separe:
C'est moi qui les apelle, & c'est moi dont les feux
Sont de leur rendez-vous le signal amoureux;

Je viens ouvrir les yeux dont ils bleſſent leurs ames
Je prête les clartez qui rallument leurs flâmes;
Ils n'auroient pas ſans moi d'objets ny de regards,
Ils n'auroient pas ſans moi de fleches ni de dards:
Je redonne l'éclat à ces couleurs vivantes
Qui peignent dans les cœurs ces idoles brûlantes,
Et je ſuis condamné par une juſte loi
A leur fournir des traits contre eux & contre moi.
Oüi beauté, lui dit-il, de qui l'amour m'outrage,
Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage,
Qui refuſes un Dieu qui t'offroit un Autel,
Et profanes ton cœur des flâmes d'un mortel,
Pendant que ta rigueur me charge de ſuplices,
J'entretiens tes plaiſirs, j'éclaire tes delices,
Par moi tu vois l'objet où tes yeux ſe ſont plû,
Mais pour moi deſormais tu ne le verras plus:
Je ſai cauſer la mort auſſi-bien que la vie,
La clarté de mes feux eſt donnée & ravie,
Ils ont & dequoi luire & de quoi conſumer,
Et s'ils ouvrent les yeux ils peuvent les fermer.
Le Dieu témoigne ainſi la douleur qui le touche,
Mais ſon viſage encor en dit plus que ſa bouche,
Et qui voit ſa colere auroit peine à juger,
Que pour toute victime elle veüille un Berger:
Les Cieux méme en ont peur, la nature qui tremble
Croit qu'il ſe veut vanger ſur tout le mõde enſẽble.
Brûler hommes & Dieux, tout perdre en ſe perdant,
Et de tout l'Univers faire un bûcher ardent.
Mais s'il fait craindre à tous ſa fureur violente,
Lui ſeul craint ſeulement qu'elle ne ſoit trop lente.
Il ne trouve en ſon cours ny fleuve ny marais,
Où ſon œil enflammé n'envenime ſes traits:
Il charge ces rayons de ces vapeurs funeſtes
Qui forment dans les airs les foudres & les tẽpêtes,
Il n'importe qu'il cede à leur obſcurité,
Pourveu qu'à ſon Rival il ôte la clarté.

Plus jaloux du Berger que de sa propre gloire,
Il veut bien par la honte acheter la victoire,
Dans l'état malheureux où le Destin l'a mis,
Il demande secours à tous ses ennemis,
Et fait en s'alliant aux ombres de la terre,
Par une lâche paix, une plus lâche guerre.
Le Ciel même qui voit son Prince languissant,
Quitte pour cette fois le soin de l'innocent,
En fermant tous les yeux des favorables signes,
Ouvre tous les canaux de ses sources malignes,
D'où coulent sur la terre en mille petits corps,
Par les routes de l'air mille secrettes morts.
Le Chien qui vers le Dieu veut se montrer fidele,
Lui prête par avance une chaleur mortelle,
La rage du couroux prévient celle du tems,
Et d'un mordant regard il desole les champs.
Ce serpent qui bien loin de ramper sur les herbes,
Foule des plus hauts Cieux les campagnes superbes,
S'unit au même Dieu pour vanger son amour,
Et répand son venin dans la source du jour.
Et toi, cruel Archer, dont les armes brûlantes
Portent le noir trépas sur les pointes brillantes,
Tu joints les traits d'argent avec ses fleches d'or,
Et fais de deux fureurs un funeste tresor.
Enfin de tous les maux la troupe déchaînée
Vient charger un seul jour des crimes d'une année,
Le Monarque des tems confondant les saisons,
Des monstres assemblez assemble les poisons,
Et fait de ce mélange une foudre durable,
Qui frape sans relâche un Berger miserable.
Compterai-je les morts que cét ardent flambeau
Fit décendre à ce jour dans l'horreur du tombeau,
Que Daphnis arrivant dans le Roiaume sombre
Vit errer aprés lui comme ombres de son ombre,
Et qui dans son entrée accompagnans ses pas,
D'une pompe funebre ornerent son trépas?

Nul âge n'est exempt de cette injuste guerre,
L'enfant & le vieillard gissent dessus la terre :
Les sexes differens tombent d'un même sort,
Et les champs sont couverts des moissons de la mort.
Mais pourquoi diviser le fleuve de nos larmes?
Ne plaignons que Daphnis, ne plaignons que ses charmes,
Et sans troubler nos cœurs d'un vulgaire souci,
Perdans tout en un seul, donnons lui tout aussi.
Qui pourroit sans pitié voir l'excés de sa peine;
Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,
Et des torrens de feux roulent dans ces vaisseaux,
Où le sang fit couler ses paisibles ruisseaux.
Ce sang chaud & boüillant, cette flame liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
Et son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser,
Dans ses canaux troublez, sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde,
Et le cœur infecté par cette trahison,
Au lieu de nourriture, avale du poison.
Ces atomes vivans, durables étincelles :
Petits corps, qui des corps sont les ames mortelles,
Invisibles liens, qui jusques au trépas
Attachez ce qu'on void à ce qu'on ne voit pas,
Les esprits accourus en troupes mutinées,
Font cent tours & retours en leurs routes bornées,
Et par leurs cours divers ébranlans tout le corps,
D'un mouvement confus agitent ses ressorts.
On diroit que son ame en ce mortel orage
Cherche de tous côtez à se faire passage,
Qu'elle frape par tout pour rompre sa prison,
Et se sauver des feux qui brûlent sa maison :
Ses yeux sont devenus deux sanglantes cometes,
Qui d'un cruel trépas sont les tristes Prophetes,

Son corps avant la mort à demi consumé,
Paroît dans sa langueur un squelette enflamé,
Et ce teint qui sembloit une rose animée,
N'est plus rien maintenant qu'une cendre allumée,
Qui doit comme un nuage au souffle d'un Zephir,
Se perdre au premier vent de son dernier soûpir.
Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente,
L'ennemi toutefois est plus doux que l'amante,
Et Philis se noiant dans les eaux de ses pleurs,
D'une bonté cruelle irrite ses douleurs :
Plus son ame est sensible, & moins elle est humaine,
Il souffre par l'amour, il souffre par la haine,
La rigueur de sa peine accroît par la pitié,
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié:
Il voit que la Bergere, en ce point trop fidelle,
Veut souffrir avec lui ce qu'il souffre pour elle,
Que d'un triste regard nourrissant son ennui,
Elle sort d'elle-même, & vient toute dans lui,
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre,
Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peut pren-[dre.
En vain le Dieu jaloux se vengeant à souhait,
Veut sauver ce qu'il aime, en perdant ce qu'il haït:
En vain pour détourner la commune tempête,
D'un raion salutaire il couronne sa tête,
Et fait voler prés d'elle un favorable éclair,
Pour défendre l'aproche aux injures de l'air.
A l'aspect du Berger son ame l'abandonne,
La pitié fait mourir quand la rage pardonne.
Au lieu de la fureur, l'amour lance le trait,
Et Daphnis fait le coup que ce Dieu n'a pas fait;
C'est là ce qui le tuë. & s'oubliant soi-même,
Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime.

Cieux ! dit-il, qui voiez les peïnes qu'elle sent,
Que ne m'est-il permis de mourir innocent ?
On me rend criminel par mon propre suplice,
Et je deviens injuste en souffrant l'injustice.

Mais vous-même, Philis, vous l'êtes plus que tous,
Vôtre cœur prend des maux qui ne sont point à vous
Et fait en même tems cruel & pitoïable,
En m'ôtant ma misere il me rend miserable.
Helas! qui m'auroit dit, quand je fus enflamé,
Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé;
L'eussai-je pû penser? eussai-je bien pû croire
Qu'on trouvât le malheur dans le sein de la gloire,
Et que moi-même un jour contraire à mes desirs,
J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plaisirs
Donc un autre destin fait que je suis tout autre,
Vous me percez le cœur quand je touche le vôtre,
Et les traits de pitié que vous jette mon sort,
Retournant contre moi, sont des traits de la mort.
Moderez ces transports, ô Beauté que j'adore,
Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez encore,
Aussi-bien tous vos soins vont être superflus,
Et je suis desormais comme ce qui n'est plus:
Je n'ai rien de vivant dans ce transport extrême,
Que le cœur qui ne vit que parce qu'il vous aime,
Et je doute, Philis, si partant de ce lieu,
Je pourrois bien vous dire....Il vouloit dire adieu:
Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole,
Et Philis s'écriant, acheve la parole.
Adieu donc, lui dit-elle, amant infortuné,
Tu m'ôtes donc, cruel, ce que tu m'as donné,
Cette ame qui fut mienne à present m'est ravie,
Et tu peux bien sans moi disposer de ta vie:
Mais si tu prens Daphnis, un bien qui fut à moi,
Dieux! pourquoi me laisser un bien qui n'est qu'à toi?
Et de quel œil verrois-je en ces deserts funebres,
L'homicide de clarté qui cause mes tenebres!
Non, non, il faut mourir, mon mal est trop pressant,
Ma douleur m'y contraint, mon amour y consent.

Et ce corps affoibli, qui sous le faix succombe,
Ne veut plus d'autre bien que celui de la tombe:
Allons-y donc ensemble, ô Berger sans pareil,
Ces lieux nous seront doux, ils n'ont point de Soleil,
Les enfers nous cachans dans leurs demeures sombres,
N'auront point de jaloux qui separe nos ombres,
Et de quelque rigueur que les Dieux soient blâmez,
Il nous sera permis d'aimer & d'être aimez.
Hé bien, es-tu content de l'excez de ma peine,
Traitre, de qui l'amour est semblable à la haine,
Impatient jaloux des hommes & des Dieux,
Vigilant espion de la terre & des Cieux;
Toi, par qui les amans victimes de l'envie,
Sont assurez de perdre ou l'honneur ou la vie,
Au moins n'as-tu rien vû dans nôtre chaste amour
Qui blessast la pudeur & qui craignît le jour.
Ainsi parloit Philis mortellement atteinte,
Ses pleurs impatiens viennent couper sa plainte,
Mais par un tel effort, qu'on doute à voir ses yeux,
Si c'est pour l'interrompre, ou pour l'achever mieux:
Son cœur que la douleur a percé de ses armes,
Répand à gros boüillons un deluge de larmes,
Qui noiant de son tein les mourantes couleurs,
Precipite sa course au milieu de ses fleurs.
Tel qu'on voit un torrent, fier enfant de la Thrace
Qui maintenant est onde, & n'aguerre étoit glace,
Par les mains du Printems de ses fers affranchi,
Tomber du haut du mont que la neige a blanchi,
Puis venir déposer ses eaux & sa furie
Dans le sein fleurissant d'une jeune prairie:
Telles pouvoit-on voir les larmes de Philis,
Qui tomboient sur un tein de roses & de lis,
Puis faisoient en joignant leurs ondes redoublées,
Comme un fleuve nouveau de perles assemblées.

Dieux! que l'Astre du jour voiant cette langueur,
Se trouve tourmenté par sa propre rigueur!
Qu'il devient malheureux par sa propre vengeance!
La cheute d'un Rival abat son esperance,
La haïne de Philis croît avec son ennui,
Et sa vaine fureur retombe dessus lui.
Quelque brillant qu'il soit, une ombre le surmonte,
Et toutes ses clartez n'éclairent que sa honte.
Il voit que le Berger en mourant ne perd rien,
Il est jaloux du mal comme il le fut du bien,
Son esprit agité regarde avec envie
La gloire de sa mort, comme l'heur de sa vie,
Et voudroit, si le sort se laissoit gouverner,
Lui ravir le trépas qu'il vient de lui donner.
Mais Daphnis en tous lieux lui dispute la place,
Par tout il le combat, & par tout il le chasse,
Et quoi qu'ait fait le Dieu, quoi qu'il fasse aujourd'hui,
Il ne peut ni mourir, ni vivre comme lui,
Il ne peut meriter, ni retenir les larmes
De l'aimable beauté dont il ressent les armes.
Elles coulent encore & couleroient toûjours,
Si les pleurs & les maux avoient un même cours,
Et si les eaux que versent une triste paupiere,
Sans manquer de sujet ne manquoient de matiere,
Mais Philis impuissante à plaindre ses malheurs,
Voit durer ses ennuis plus long-tems que ses pleurs.
Ces humides enfans, d'une douleur amere,
Par un sort avancé meurent devant leur mere,
Ils meurent, & mourant font mourir les clartez
De ces yeux qui regnoient sur tant de libertez.
Les ruisseaux enflamez de ces sources nouvelles,
Comme un sablon doré, roulent mille étincelles,
Et leurs derniers boüillons entraînent avec eux,
Au milieu de leurs eaux mille globes de feux.

L'Amour pleure lui-même en voiant tant de
charmes,
Dans les yeux de Philis se distiler en larmes,
Et fondre ces miroirs dont les raions vainqueurs
Sceurent fondre pour lui tant de glaces de cœur.
Ces miroirs éclatans faits d'ondes & de flames,
Par qui l'œil voit le corps, & découvre les ames,
Ces miroirs qui font voir par d'utiles accords
Le dehors au dedans, le dedans au dehors:
Ces miroirs animez, où toute la Nature
Vient faire à divers tems sa diverse peinture,
Et tracer une image admirable en ce point,
Que par elle on voit tout, & qu'on ne la voit point.
Ainsi furent éteints ces flambeaux redoutables,
Ainsi furent punis ces illustres coupables.
Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour,
Ne pût souffrir la nuit dans ces Palais du jour,
Et destinant sa flame à de plus doux usages,
Il donna par ces mots de fideles présages.
Si, dit-il, ô beauté dont j'adore les fers,
Je pouvois rapeller les ombres des enfers,
Comme je puis bannir les ombres de la terre,
La tombe vous rendroit le bien qu'elle resserre.
Et vous auriez de moi par un double devoir,
Et la veuë & l'objet que vous aimiez à voir:
Mais puisque le destin me paroît si contraire,
Que je ne suis puissant, que quand je veux mal faire,
Qu'aimant trop malheureux, trop heureux en-
nemi,
Je fais le mal entier, & le bien à demi:
Ne pouvant rétablir vôtre gloire premiere,
Je fais ce que je puis, je vous rends la lumiere.
Il parle, & les effets ses paroles suivans,
Il change ses yeux morts en deux astres vivans,
Qui conceus des raions de ses plus belles flames,
Comme il éclaire au corps, embraserent les ames,

Tant que le sort permit en faveur de ces lieux,
Que la Terre eût un bien qui n'étoit dû qu'aux Cieux ;
Mais si-tôt que Philis eut achevé sa course,
Ces flambeaux détachez revinrent vers leur source,
Et placez dans les Cieux, qu'ils rendirent plus beaux,
Ils sont, comme ils étoient, les deux astres jumeaux.



ELEGIE.

Sombre & belle forêt, aimable solitude,
Cachez mes noirs chagrins & mon inquietude,
J'ay l'esprit abatu de mortelles douleurs,
Le cœur outré d'ennuis, les yeux baignez de pleurs,
Je cherche à soulager le tourment qui me presse,
Je viens par mes soûpirs exprimer ma tristesse,
Et me plaindre en secret aux rochers d'alentour,
Des rigueurs que mon sort prepare à mon amour.
Uniques confidens des peines que j'endure,
Peut on sentir ces maux sans plainte & sans murmure ?
Quand ou souffre en tous lieux de cruels déplaisirs
Est-ce trop de donner passage à ses soûpirs ?
Quand on est devoré d'une excessive flame,
Le respect veut en vain triompher dans une ame,
Quand elle sent toûjours augmenter dans son cœur
Cette même tendresse & cette même ardeur,
Qui furent à l'instant trop fortes & trop vives,
Pour laisser plus long-tems ses passions captives,
A son soulagement refuser cét effort,
C'est contre son repos s'entendre avec le sort,

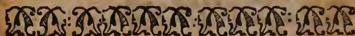
Puiſſant Maître des Dieux j'ay recours à t'on aide,
Amour : c'eſt de toi ſeul que j'attens mon remede;
La contrainte m'accable, il faut enfin parler
De la fidelle ardeur dont je me ſens brûler ;
Aſſez & trop long-tems les geſnes du ſilence,
Avec trop de rigueur exercent leur puiſſance.
Mon ame deſormais n'écoute plus ſes loix,
Pour déclarer ſon mal elle emprunte ma voix.
Qu'Iris ſoit à mes vœux toûjours inexorable,
Qu'elle ſoit inhumaine autant qu'elle eſt aimable,
Je ſens que de ſes coups je ne ſçaurois guerir,
Et que je dois enfin ou parler ou mourir,
Que me ſert de cacher le brillant de ma flâme ?
Pourquoi ſuſpendre encor ſon éclat dans mon ame?
Mon feu m'embraſe trop pour être retenu ;
Mon martire eſt trop beau pour n'être pas connu.
Il eſt tems de parler . il eſt tems de lui dire,
Que mon cœur amoureux languit ſous ſon empire,
Qu'il eſt vrai que je l'aime, & que ma liberté
Fut eſclave auſſi-tôt que je vis ſa beauté :
De ſes charmes puiſſans mon ame fut ſurpriſe,
Et ſans leur reſiſter je perdis ma franchiſe,
Sans pouvoir moderer mes violens tranſports;
Le trouble de mon cœur paroiſſoit au dehors.
Je ſentis à l'inſtant quil lui rendoit les armes,
Qu'il ſeroit le tribut qu'il paioit à ſes charmes,
Et depuis j'ai toûjours réveré ſon pouvoir,
En bornant mes deſirs au plaiſir de la voir.
J'ay tenu quelque tems ma flâme empriſonnée,
Mes timides reſpects la tenoient enchainée, [Dieux,
Sans prevoir qu'aujourd'hui je me plaindrois aux
En faiſant éclater mon amour dans ces lieux;
Mais de ma paſſion je n'en ſuis plus le maître,
Elle n'aſpire plus qu'à ſe faire connoître,
Et dés que j'aurai dit ce ſecret important;
Peut-être que mon cœur n'en ſera pas content.

Helas ! je n'en ſçay rien ; mais ces yeux que j'adore
Sçauront par cét aveu que leur feu me devore :
Que je crains leur pouvoir, & ces troubles puiſſans
Qui rendent ma raiſon eſclave de mes ſens.
Je deviens lâchement ennemi de moi-même,
J'ay bleſmi, j'ay tremblé, quand j'ay prononcé j'aime ;
Et quand j'ay diſpoſé toutes mes volontez
A venir rendre hommage à ces rares bautez ;
J'ay voilé mon amour de peur de lui déplaire.
Tiranniques reſpects ; je ne puis plus me taire,
N'y me plaindre d'Iris dans ma vive douleur,
Puiſqu'elle ignore encor les tourmens de mon cœur:
Allons donc promptement auprés de cette belle,
Par nos ſoins empreſſez lui montrer nôtre zele,
Dans ces bois nuit & jour j'augmente mes langueurs.
Rien n'y peut arréter mes inutiles pleurs :
Ces bois ſont les témoins de ma flame fidelle,
Ils ne lui diront point que je languis pour elle,
Et qu'on ne peut ſonger à ſes divins apas,
Sans ſouffrir mille maux pires que le trépas,
Et qu'il n'eſt point aiſé de pouvoir ſe défendre
De ſes yeux qui forçoient les plus fiers à ſe rendre:
Mais peut-être qu'enfin ils verront à leur tour
Qu'il n'eſt point de mortel qui ne cede à l'amour.
Je le ſçay, juſtes Dieux ! il n'eſt plus tems de feindre,
Parlons plûtôt, parlons, je n'ay plus rien à craindre,
Puiſque l'amour triomphe, & qu'un ſi doux poiſon.
En paſſant dans mon cœur, a troublé ma raiſon,
Pardonnez, belle Iris, aux tranſports de mon ame;
Si mes yeux ſeulement vous expliquent ma flame,
Cependant que je perds ces momens precieux,
Tous mes brûlans ſoûpirs d'un zele officieux,

Disent assez de mal dont mon ame est atteinte,
Pu squ'elle se refuse & s'interdit la plainte.
Au feu de mes regards laissez-vous enflamer,
Ils vous ont mille fois conjuré de m'aimer,
Et plus de mille fois leur passion extréme
Vous a dit tendrement, Belle Iris, je vous aime,
Dans ce moment encor j'ai besoin que leurs feux
Disposent vôtre cœur à recevoir mes vœux,
Qu'ils soient en ma faveur fideles intrepretes
Des furieux transports de mes flames secretes.
Amour, si tous mes vœux se trouvent rejettez,
Par ce muet langage ils seront écoutez:
Si je n'ose parler de l'ennui qui m'outrage,
Helas! vous l'allez voir dépeint sur mon visage:
Mais ne punissez pas mon cœur audacieux,
Qui vous vient avoüer mon crime par mes yeux:
Afin de soulager mon amoureux martyre,
Approuvez mes soûpirs, ou souffrez que j'expire,
Aprés un tel aveu trouvez bon que mon cœur
Soit le prix que l'amour apporte à son vainqueur,
Qu'il n'ose en liberté publier sa défaite,
Si vous n'y consentez, ma gloire est imparfaite.
Si vous y consentez, mon sort sera si doux,
Que je crains que les Dieux n'en deviennent jaloux.
O trop charmante Iris, unique objet que j'aime!
Mon cœur pour être à vous, cesse d'être à lui-méme:
Heureux, cent fois heureux, si le vôtre aujourd'hui,
Le vouloit imiter, en aimant comme lui;
Je vivrois sans chagrin, je vivrois sans envie,
Mon ame de plaisir se trouveroit ravie:
Un helas, un soûpir, quand on sait bien aimer
En expriment bien plus qu'on n'en peut exprimer,
Et par un art secret ils peuvent faire entendre
Ce mystere d'amour si charmant & si tendre.

Si

Si vous les entendez, cedez à mes desirs,
Je prendrai dans vos fers mille & mille plaisirs,
Je les adorerai, je baiserai mes chaînes;
Mais songez à donner un remede à mes peines,
Et voïez que ce cœur tout percé de vos coups,
A cessé d'être à moi depuis qu'il est à vous:
Pour adoucir son mal quand l'ennui vient l'abatre,
Entretenez sa flame au lieu de la combattre,
Et souffrez que l'amour vous range sous sa loi,
Vous verrez qu'il n'a point d'esclaves comme moi.



ELEGIE.

Douce & paisible nuit, de qui le voile sombre
Enveloppe nos maux & les cache dans l'ombre,
Je viens à la faveur de vôtre obscurité,
Regreter en ce lieu celui que j'ai quitté,
Me plaindre des rigueurs d'une cruelle absence,
Troubler par mes soûpirs vôtre aimable silence,
Et tâcher d'exprimer l'excessive douleur
Qu'un triste éloignement entretient dans mon cœur.
Afin de dissiper ma noire frenesie,
Rendez-moi mon esprit, trop charmante Aspasie,
Calmez, helas! calmez ces violens transports,
Qui me livrent la guerre avecque tant d'efforts,
Venez vous opposer au destin qui m'entraîne,
Qui d'instant en instant vient redoubler ma peine.
En vain l'honneur, l'espoir tâchent de me flatter,
L'objet de ma douleur ne me sauroit quitter,
Mon cœur ingenieux à s'affliger lui-même,
Croit qu'il n'est malheureux que parce qu'il vous aime,

Qu'il a trop écouté son zele ambitieux,
En preferant la gloire à l'éclat de vos yeux :
Il s'est mal défendu contre si douce amorce,
Il devoit l'éviter & redouter sa force,
De peur que son éclat ne subornât mon cœur,
Qui s'enflamoit pour vous d'une immortelle ardeur,
Je devois mépriser l'ambition cruelle,
Qui me vint conseiller de vous quitter pour elle.
Qui deceut mon esprit de cet espoir flateur,
Dont mes jours attendoient leur supreme bonheur.
Quand l'aveugle Fortune, étalant ses largesses,
Echauffa mes desirs par cent vaines promesses,
Mon trop superbe cœur, loin de les detester.
Les jugeoit un moien propre à vous meriter :
Il crut que leur éclat s'uniroit à ma flame,
Que ces deux passions regneroieint dans mon ame,
Et que j'erigerois dans ce fatal sejour
Un trophée à la Gloire aussi-bien qu'à l'Amour,
Cependant il détruit cette juste pensée,
Mon ame est de ses traits trop prudemment blessée,
Et souffre incessamment le cuisant repentir,
Que mon cruel départ m'avoit fait ressentir :
Je sens que mon devoir foiblement me possede,
Si-tôt que vous regnez toute chose vous cede,
Le plaisir de vous voir est mon soin le plus doux,
Mes vœux les plus ardens sont d'être aimé de vous,
C'est le souverain bien que mon ame désire :
Et depuis que vos yeux m'ont mis sous vôtre empire
J'ai plus de mille fois pris les Dieux à témoins,
Qu'avec tous leurs tresors je m'estimerois moins.
Ce charmant souvenir occupant ma memoire,
Me faisoit negliger la fortune & la gloire,
J'oubliois l'interêt pour suivre mon amour,
Quand ce cruel revint contester à son tour,

Exerçant sur mon cœur sa nouvelle puissance,
Au feu qui le consume il faisoit violence,
Et par l'eclat brillant de mille faux apas,
Differoit mon retour pour hâter mon trépas :
Si j'eusse pû ceder au pouvoir de vos charmes,
Que j'aurois évité de mortelles allarmes !
Si j'eusse renoncé, pour vôtre affection,
A tous les mouvemens de mon ambition,
Vous eussiez triomphé d'une telle victoire.
Auprés de vos beautez j'aurois trouvé la gloire,
Et cet éloignement, que l'honneur me prescrit,
N'auroit pas si souvent revolté mon esprit ;
Je n'aurois pas souffert cette sensible atteinte,
Qui vous fit voir la mort sur mon visage peinte,
Pendant que sans parler au sortir de ce lieu
Mes regards languissans vous firent mon adieu
Nos deux cœurs étonnez d'un si grand coup de foudre,
A se quitter enfin ne pouvoient se resoudre,
Nos helas, nos soûpirs exprimoient nos douleurs,
Et nous nous répondions seulement par nos pleurs,
Quand j'osai vous quitter, adorable Aspasie,
De plus de mille morts mon ame fut saisie,
Et mon cœur interdit dans ce moment fatal,
Pour être trop sensible en sentit moins son mal.
Mais, helas ! à present je fremis, je soûpire,
Ce souvenir toûjours augmente mon martire,
Et dans l'émotion d'un trouble vehement
Au gré de mes ennuis j'entretiens mon tourment,
Et je sens dans l'ardeur du feu qui me devore,
Que si l'injuste Ciel me reduisoit encore
A vivre plus long-tems absent de vos beaux yeux,
Je quitterois la vie en ces funestes lieux.
Quittons plûtôt, quittons cette vaine chimere,
Qui méle à ses douceurs une douleur amere



Qui nourrit mon chagrin au lieu de le chasser,
Mon ame en cet état ne doit plus balancer,
Il faut enfin ceder à ces rudes allarmes,
Il faut quitter ces lieux, & vous rendre les armes,
Chaque jour, chaque instant me promet ce bonheur,
Et mon cœur par avance en goûte la douceur.
L'espoir de mon retour remplissant ma pensée,
Répand dans mon esprit une joïe empressée,
Qui fait voir dans mes yeux le doux ravissement
Que l'amour fait sentir dans cet heureux moment:
Mon silence éloquent dira mieux que ma bouche
Les maux que j'ay soufferts, le plaisir qui me touche,
Vous me verrez alors preferer dans mon cœur,
La qualité d'esclave à celle de vainqueur.



STANCES.

AMour qui m'as fait voir Timandre si charmant,
Fais, lors qu'il me verra, qu'il me trouve de même;
Qu'il brûle de l'ardeur qui me va consumant,
Et qu'il me puisse aimer autant comme je l'aime.



Fais si bien toutefois qu'il n'en découvre rien,
N'épargne en ce dessein ni ruse ni souplesse;
Qu'il me donne son cœur sans esperer le mien,
De peur qu'il ne triomphe enfin de ma foiblesse



Le tems me presse, Amour, va faire ton devoir,
Va m'ouvrir dans son cœur un glorieux passage,
Et s'il veut resister à ton divin pouvoir,
Mets pour le surmonter tous tes traits en usage.



Je ſens que la pudeur, la crainte & la raiſon
S'uniſſent dans mon ame, afin de te détruire ;
Mais tous leurs vains efforts ne ſont plus de ſaiſon,
Le moien d'écouter quand ils te veulent nuire.



Je m'abandonne, Amour, ma raiſon y conſent;
Que dis-je? ma raiſon, helas! tout au contraire,
Ce que tu me preſcris, elle me le deffend,
Je n'oſerois parler, & ne puis plus me taire.



Mon eſprit ſe confond dans ce raiſonnement,
D'un & d'autre côté le peril eſt extréme,
Si je ne parle point je perdrai mon amant,
Et ſi j'oſe parler je me perdrai moi-même.

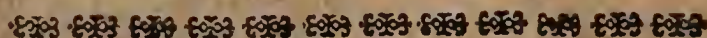


Pudeur, crainte, raiſon, qui blâmez mes ſoupirs,
Cedez à mon amour, il eſt tems de ſe rendre;
Ceſſez de condamner mes innocens deſirs,
Et pour être écoutez, parlez-moi de Timandre.



C'eſt par là ſeulement, crainte, raiſon, pudeur,
Que vous pouvez avoir empire ſur mon ame ;
Je ne vous défend pas le ſejour de mon cœur,
Mais gardez-vous au moins d'attenter à ma flame.





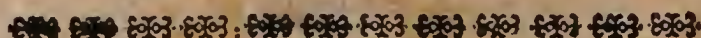
SONNET.

APrés tant de soûpirs,de plaintes, de langueurs,
Enfin le juste Ciel à mes vœux favorable,
Las de me voir toûjours constant & miserable
Etoit prés de finir mes jours & vos rigueurs.

Quand plus fort que le Ciel, & que tous mes malheurs,
Vôtre œil en un moment devenu secourable,
Malgré mon desespoir & mon sort déplorable,
Vint soûtenir mon cœur au fort de mes douleurs.

Que ce cruel secours, adorable inhumaine,
En retardant ma mort va redoubler ma peine:
Helas! au triste état où m'ont mis vos apas.

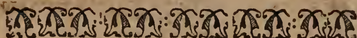
De bien plus de douceur ma fortune est suivie,
Quand vôtre cruauté me donne le trépas,
Que quand vôtre pitié me redonne la vie.



LES FLEURS DE FONTAINEBLEAU.

à Sapho le jour de sa Féte.

A La plus belle des journées
Nous arrivons seiches, fanées,
Mais n'en soiez point en couroux,
Par là nous pretendons vous plaire,
N'entendez-vous pas ce mistere?
Ainsi l'on seiche loin de vous.



A

MONSIEUR LE DUC

DE

SAINT AIGNAN.

ELEGIE.

CElui que les neufs Sœurs nous avoient fait attendre,
Celui que j'esperois & ne pouvois comprendre,
Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'Univers,
Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu le sers.
Je ne sai quel genie, ou quel folle audace
Jeune & libre d'ennuis me guidoit au Parnasse,
Plein de nobles transports, charmé de hauts desseins,
Sur les pas moins foulez des Grecs & des Romains,
Quand l'une de ces Sœurs qui te sont si connuës,
De leur antre secret m'ouvrit les avenuës.
Antre, ou Palais, ou Temple, ou songe, ou verité,
Mais qui n'est qu'harmonie, & lumiere ou beauté,
Où l'esprit admirant merveille sur merveille,
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort ou s'il veille:
Là vivent sur l'airain & l'esprit & le corps,
Et les faits glorieux des Heros déja morts.

La brillent à l'envi ces grands noms qu'on revere,
Riches originaux de Virgile & d'Homere,
Achille, Hector, Enée : & parmi tant de Rois,
Nos Charles, nos Loüis, nos Henris, nos François,
Sages, pieux, vaillans, & dont la grande gloire
Fut de sçavoir aimer nos filles de memoire.
Là ceux que l'advenir aura pour ornement
Paroissent lumineux quoi qu'en éloignement,
Ainsi qu'en un miroir quelque image éclatante,
Ou le flambeau du jour sous l'onde étincelante,
O Déesse, disois-je, entre ceux que je vois,
Est-ce le Dieu du Temple ! ou le Roi de ces Rois,
Celui qui vient à nous que la gloire environne,
Dont la brillante épée efface la couronne,
Dont le regard humain & la noble fierté
Ont su joindre l'amour avec la majesté ;
Je vois à son aspect s'écarter les nuages,
Que de peuples divers lui rendent un hommage !
L'avenir, le passé ; ce qu'on voit aujourd'hui,
Si j'en crois à mes yeux, n'ont les yeux que sur lui,
Tu le verras, dit-elle, en ses jeunes années,
Ce Roi qu'à tes François gardent les destinées,
Le quatorziéme en nom, le premier en grandeur,
Surprendre l'Univers de sa vive splendeur.
Qui pourra vous dépeindre, éclatantes batailles,
Triomphes pleins de gloire, affreuses funerailles,
Par qui sera soumis quiconque ose tenter
Si malgré les destins on peut lui resister.
Et toi Royal triomphe, ornement de l'Histoire,
Qui menes en un char l'amour & la victoire.
Vous l'admirez, mortels, vos yeux sont éblouïs,
Attendez toutefois, ce n'est point tout Loüis,
Plus grand que ses ayeuls, mais moindre que lui-même,
Il cache la moitié de sa lumiere extréme,

Il vous cache les soins d'un sage Potentat,
Et les profonds pensers du bien de son Etat.
L'image de sa gloire incessamment presente
Sollicite & retire son ame impatiente,
Suspend ses grands desseins, l'oblige à consulter
Sur le moment fatal de les faire éclater.
Mais il vient ce moment, déja la Renommée
Pleine du seul Loüis, du seul Loüis charmée,
Au Tibre, au Nil, au Gange a pris soin d'enseigner
Qu'aprés avoir sçû vaincre il commence à regner.
Ainsi le feu divin qui voloit dans la nuë
Plus fort, plus surprenant quand son heure est venuë,
Tonne, éclaire, foudroye en mille & mille lieux,
Fait trembler les mortels, l'air, la terre & les Cieux:
Ainsi durant la nuit l'ame de ce grand monde
Veillant semble dormir dans une paix profonde,
Puis quand le jour paroît par cent & cent ressorts
Agitans sans repos les membres de ce corps
Fait sentir ses effets & sa vigueur puissante,
Unie, & qui par tout se voit toûjours presente.
* L'ordre, l'autorité, le saint pouvoir des loix,
Et les graces, l'apui comme l'honneur des Rois,
Reprennent désormais leur premiere nature,
Et Loüis est par tout, non sa vaine peinture.
Ah! mes chers nourrissons de la gloire amoureux
Ce Heros vous va rendre heureux & malheureux.
Son équitable estime, & ses bontez Royales,
Iront vous rechercher jusqu'aux mers glaciales,
Iusqu'aux lieux du Soleil incessamment brûlez:
Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculez;

**En ce tems-là le Roi avoit distribué des pensions & même à quelques étrangers devers le Nort, personne de merite.*

Mais malgré ses faveurs, malgré vos longues
veilles,
Vos travaux ramperont auprés de ses merveilles,
Que nos propres concerts ne pourroient égaler
Si d'une voix humaine il falloit en parler.
Courage toutefois, suivez-le en sa carriere,
Voici de vos beaux chants la plus noble matiere,
Aprés un court repos je vois d'autre combats,
Et des sceptres soûmis & des thrônes abas :
Je vois les grands progrez dont l'Europe s'étonne,
Où sa brillante épée efface sa couronne,
Monts, Havres, Forts, Citez, Fleuves & Regions
S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses legions.
Je vois cette autre paix, & derniere & seconde
Que Loüis conquerant doit redonner au monde,
Dont sa seule justice & sa seule bonté
Confereront ensemble, & feront le traité.
Cedez, Romains, cedez si j'ai tort de predire,
Là commence un plus vaste & plus heureux Empire.

Ainsi, dit la Déesse, une douce faveur,
A ces derniers accens, maîtresse de mon cœur,
Y grava pour jamais ces discours incroïables,
Tu le vois, Saint Aignan, les Dieux sont veritables,
Ce qu'ils avoient promis, ils ont sçû le tenir,
Et déja le passé répond de l'avenir.



ELEGIE.

DAns un aimable bois dont le feüillage épais
S'opose à la chaleur & conserve le frais,
D'une bruiante source une vive fontaine
Et mille clairs ruisseaux s'épanche dans la plaine,
Là par un doux murmure on entend les Zéphirs
Pousser en liberté mille amoureux soûpirs.
C'étoit dans ce beau lieu que l'adorable Aminte
Pour soulager ses maux faisoit ainsi sa plainte.
Tirsis, l'injuste Ciel contraire à mes plaisirs
S'opose incessamment à mes moindres desirs,
Il veut enfin sur moi signaler sa puissance,
Et par un dernier coup achever sa vengeance.
Ne condamnez donc plus mes soûpirs ni mes pleurs,
Souffrez que je les donne à mes vives douleurs,
Laissez-moi par ma mort prevenir ma disgrace,
Laissez-moi m'affranchir du sort qui me menace.
Assez & trop long-tems mes ennuieux discours
En dépit de moi-même ont troublé nos amours,
Assez & trop long-tems une plainte importune
Vous a representé l'état de ma fortune,
Vous y futes sensible, & dans vôtre amitié
Mon malheur si pressant trouva quelque pitié.
Dans ce moment vôtre ame aussi noble que tendre
Prit de mes plus grands maux tout ce qu'elle en pût prendre,
Je vous vis interdit, & dans vôtre entretien
Vous m'en dites assez en ne me disant rien :
Si du Ciel favorable une douce influance
Terminoit de mon mal la dure violence,
Nos deux cœurs en repos suivroient la même loi,
Je n'aimerois que vous si vous n'aimiez que moi.

Mes feux ſecoaderoient vôtre amoureuſe flame,
Mon ame avec plaiſir s'uniroit à vôtre ame.
Mais d'où vient mon eſpoir ? quoi, j'oſe me flater?
Ma perte eſt aſſurée, & je n'en puis douter.
Sans craindre du deſtin le pouvoir tirannique,
Je me forme à loiſir un bonheur chimerique :
Mais c'eſt trop conſulter ces foibles ſentimens,
Conſtance, honneur, vertu, genereux mouvemens
D'une nouvelle ardeur renflamez mon courage,
Je veux vaincre aujourd'hui le malheur qui m'ou- [trage,
Et puis que le deſtin fait ſon dernier effort,
Il ne me reſte plus qu'à ſonger à la mort.
Il eſt tems d'aſſouvir ſa colere & ſa haine,
En prolongeant mes jours je prolonge ma peine:
Tirſis, il faut mourir, mon mal eſt trop preſſant,
Mon ennui m'y contraint, & ma gloire y conſent.
Mais helas ! tous vos ſoins retardent mon envie,
Je ſens que malgré moi je deſire la vie,
Je ſens que mon amour affoiblit ma douleur,
Et que la mort m'inſpire une ſecrette horreur:
Vôtre agreable idée enchante ma triſteſſe,
Si mon malheur eſt grand, j'ai beaucoup de tendreſſe.
Amour, honneur, deſtin qui me faites ſouffrir,
Helas ! laiſſez-moi vivre, ou laiſſez-moi mourir.
Oüi, laiſſez-moi mourir, je me vois tout contraire,
Je ne ſçai plus que dire, & ne ſçai plus que faire,
Mon eſprit incertain ſouffre mille combats,
Il balance, il heſite, il veut & ne veut pas ?
Ah ! c'eſt trop diſputer contre la deſtinée.
Tirſis, je veux finir ma vie infortunée.
Vous connoiſſez ma peine, & mes juſtes regrets
Vous on dit ma diſgrace & mes ennuis ſecrets.
Ne mépriſez donc pas dans ce malheur extréme
Mon cœur qui ne vit plus que parce qu'il vous aime,
Et croiez deſormais que ſi je perds le jour,
Je renonce à la vie, & non pas à l'amour



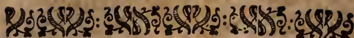
ELEGIE.

L'Esprit inquieté de mortels déplaisirs,
Les yeux baignez de pleurs, le cœur gros de soûpirs,
Je pâlis, je frémis quand ma douleur cruelle
Me reproche en secret que j'aime une infidelle.
Mille fâcheux objets troublent mon souvenir,
Et redoublent ma crainte au lieu de la finir.
Je souffre, je n'ay pas la force de me plaindre,
Bien que ma jalousie ait peine à se contraindre;
Je sens dans cet état qu'il faudroit peu d'effort,
Pour paier le tribut que l'on doit à la mort:
Ma fureur veut en vain exercer sa vengeance,
J'aime cet inconstant malgré son inconstance,
Et mon superbe cœur soûpirant en ces lieux
Laisse voir plus d'amour que de haine en mes yeux:
Cependant que celui de cet amant volage
Par sa legereté sensiblement m'outrage,
Je n'attends que la mort pour arréter un jour
Les violens transports que produit mon amour:
Mais cachons-lui pourtant mon dépit & ma peine,
Rendons sur cet amour ma raison souveraine,
Pour paroître tranquille & sans émotion,
Quand j'ay l'esprit confus & plein de passion.
Un je ne sçai quel charme encor vers lui m'entraîne,
Loin de rompre mes fers, il redouble ma chaîne,
Et remet dans mon cœur tous mes plaisirs passez,
Que son humeur volage avoit presque effacez:
Tirsis s'offre sans cesse à mon ame blessée,
Je crois toûjours le voir des yeux de la pensée,

Me jurer que j'ay tort de vouloir presumer
Que bien qu'il aime Iris, il cesse de m'aimer,
Qu'il partage ses soins sans partager son zele,
Que ses brulans soûpirs n'ont point été pour elle,
Ni ses élans d'amour, ni mille ardens desirs,
Qui se forment toûjours au plus fort des plaisirs;
Que sa flame étoit pure aussi bien que ma flame,
Que son ame à jamais s'uniroit à mon ame,
Et qu'il ne manquoit rien à contenter mes vœux,
Puis que son seul amour est tout ce que je veux.
Ces sentimens trompeurs eurent de puissans charmes
Pour rengager mon cœur, c'étoient de fortes armes,
Et mon ame oubliant son infidelité,
Pour la seconde fois perdit sa liberté.
Je crûs que cet amour dont je sens la puissance
Le rangeroit encore sous mon obéissance,
Qu'il pourroit l'enflamer d'une pareille ardeur
A cette passion qui brûloit dans mon cœur,
Et qu'arrivez enfin à ce bienheureux terme,
Nos ames s'uniroient d'une estrainte plus ferme.
Mais d'où vient cet espoir? quoi j'ose me flater?
Tirsis est inconstant, je n'en puis plus douter,
Je ne le puis punir, puisque je l'aime encore,
Et qu'en dépit de moi je sens que je l'adore.
Ah! trop leger objet qui m'avez sçû charmer,
Je devrois vous haïr au lieu de vous aimer,
Quand vous m'abandonnez à ma douleur extrême,
Ah! vous ne m'aimez point autant que je vous aime.
Quand vous me refusez ces precieux momens,
Vous me livrez vous-même à mes cruels tourmens,
Chaque instant loin de vous me paroît une année:
Achevez, achevéez ma triste destinée,
Ou venez seconder mon ardente amitié
D'un mélange confus d'amour & de pitié,

Il est tems de finir cet amoureux mystere.
Helas ! si vous aimez, quittez cette Bergere,
Donnez-moi tous vos soins, mon illustre vainqueur.
Et ne laissez que moi regner dans vôtre cœur,
Ne brûlez que pour moi, contentez mon envie,
Mon Berger, vôtre amour fut l'ame de ma vie,
Depuis le doux moment qu'un aimable lien
A vôtre cœur ingrat eût attaché le mien;
Mon esprit joüissoit d'une gloire supréme,
Je goûtois cent plaisirs dans un repos extrême,
Mon cœur se crût heureux des qu'il fut enflamé,
Il se dit mille fois, j'aime & je suis aimé :
Ce souvenir charmant redouble ma tendresse,
Ce mouvement secret me vient dire sans cesse
Que mes soins empressez & ma constante ardeur
Remettront sous mes loix ce tyran de mon cœur :
Reprenez donc vos fers, songez que je vous aime,
Que mes pleurs sont témoins de mon amour extrême,
Epargnez-les Tirsis, venez me secourir,
Quittez cette Bergere ou me laissez mourir,
Effacez de mon cœur cette image fatale
Qui vous fait voir soûmis aux pieds de ma rivale,
Afin de m'épargner le honteux repentir
Que mes justes soupçons m'ont deja fait sentir.





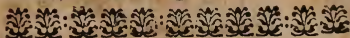
ELEGIE.

PUis qu'un cruel Hymen par un facheux retour
Vient usurper chez vous tous les droits de l'amour,
Et que sur un pouvoir qui semble legitime,
Ce tyran ne croit pas avoir commis un crime,
De vous avoir contrainte à souffrir ses efforts,
Et pillé sans respect vos plus rares tresors ;
Endurez comme il faut un malheur si funeste,
Mais au moins, belle Iris, sauvez ce qui vous reste ;
Et si la loi reçûë autorise un époux
Peu digne de ce nom si charmant & si doux,
A prendre en vôtre sein des plaisirs sans limite,
Et qui ne devroient étre accordez qu'au merite,
Gardez bien d'y donner un plein consentement,
Et reservez toûjours la place de l'amant.
Ne vous y trompez pas ; d'Amour & d'Hymenée
L'un par l'autre souvent la puissance est bornée,
Plus ils semblent unis, plus ils sont divisez,
Et leurs droits confondus sont toûjours opposez,
Si-tôt que de l'amour les innocentes flames
D'un desir mutuel touchent deux belles ames,
Aussi-tôt le respect qu'imprime la pudeur
Sert d'obstacle aux transports de cette noble ardeur,
Et ces amans troublez de désir & de craintes,
Aprés avoir souffertes de mortelles contraintes,
Pleuré, langui, gemi, protesté, soûpiré,
Pensent étre à couvert dans un port assuré,
Alors que de l'Hymen ils ont subi l'empire,
Et que de deux tyrans ils ont choisi le pire.

Oüi

Oüi, l'amour est tiran, je l'avouë avec vous,
Mais pour vous, belle Iris, c'est un tiran bien doux.
Les Dames en amour sont toûjours souveraines,
Vous en avez la gloire, & nous avons les chaînes,
Vous regnez, nous servons, & vôtre autorité
Prend sur nous un pouvoir qui n'est point limité;
Même la servitude a pour nous tant de charmes,
Que nous nous empressons à vous rendre les armes.
Enfin les plus grands Rois qui regnent dessus nous
Ne sont point en pouvoir comparables à vous,
Ils regnent sur nos biens, ils regnent sur nos vies,
Mais nos ames sous eux ne sont point asservies.
Le plus grand Conquerant ne peut rien sur nos cœurs,
Et vos yeux seuls ont droit d'en être les vainqueurs:
Mais dés que vous passez sous la loi d'Himenée,
C'est alors que pour vous la chance est bien tournée,
Et d'esclaves soûmis, fiers maîtres devenus,
Nous reprenons les droits que nous avions perdus,
Tout ce que vous aviez aussi-tôt n'est plus vôtre,
Vous-même vous passez sous le pouvoir d'un autre,
Et pour avoir trop craint un sot, que dira-t'on,
Vous vous laissez ôter jusques à vôtre nom.
Dans l'empire d'Himen n'étant plus souveraines,
Nous avons les plaisirs & vous avez les peines,
Nous regnons, vous servez, & vôtre autorité
Prend sur vous un pouvoir qui n'est point limité:
Là se perdent ces noms de Reines, de Maîtresses,
Plus de vœux, de soûpirs, de transports, de tendresses,
De vers, de billets doux, de soins, d'empressemens,
De regards dérobez, de tendres sentimens,

De musique, cadeaux, bals, balets, serenades,
Rendez-vous à la foire, aux cours, aux promenades:
Enfin, charmante Iris, vous perdez en un jour
Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de l'amour,
Et pour en posseder le solide sans blâme,
Vous croiez qu'il n'est rien que de devenir femme,
Mais le paiant au prix de vôtre liberté,
Vous aprenez bien-tôt qu'il est trop acheté;
Et vous tombez enfin dans ce malheur extréme,
Que le solide même est détruit par lui même,
Quand la facilité de la possession
Fait aprés le dégoût naître l'aversion.
L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus volontaire,
Il cesse d'être amour s'il devient necessaire,
Et dés que le devoir precede le desir,
C'est une peine, Iris, & non pas un plaisir.
Mais alors que l'epoux avec trop d'insolence
Abusant de ses droits & de vôtre innocence,
S'emporte contre vous aux dernieres rigueurs,
N'est-ce pas lors pour vous le comble des malheurs?
Cependant quel remede? Adorable merveille;
Prenez, prenez celui que l'amour vous conseille,
Et si l'Himen chez vous sceut détruire l'amour,
Faites qu'il soit détruit par l'amour à son tour,
Otez-lui le grand droit dont il se rend indigne,
Faites en ce rencontre une justice insigne,
En punissant l'époux, recompensez l'amant,
Et finissez vos pleurs avecque mon tourment.



ELEGIE.

BRûlez, Tirsis, brûlez d'une flame si belle,
Aimez toûjours Philis, elle n'est plus cruelle,
Laissez dire à sa bouche, & croïez à ces yeux,
Ils en parlent bien moins, mais ils s'expliquent [mieux,
Je vois dans leurs regards je ne sai quoi de tendre,
De doux, de languissant, qui me le fait entendre,
Croyez-moi, c'est en vain qu'on resiste à l'amour
La charmante Philis s'y doit soumettre un jour.
Dieux! quel est le plaisir d'un amant qui soûpire,
Quand il peut à la fin couronner son martyre!
Qu'il peut, dis-je, charmer celle qui l'a charmé,
Qu'il peut se faire aimer de l'objet bien aimé,
Partager ses secrets, se la rendre propice,
Et de tout autre objet lui faire sacrifice!
C'est ainsi que Lisis tâchoit de soulager
Dans un bois de Lauriers les maux de ce Berger,
Quand la jeune Philis, plus belle que l'Aurore,
Semant de mille fleurs tout l'Empire de Flore,
S'y rendit d'elle-même au coucher du Soleil,
Pour y prendre le frais, pour y fuïr le sommeil,
Dans l'espoir d'y jouir d'une paix plus profonde,
Quand ses divins raïons auroient quitté le monde,
Mais à peine fut elle en un lieu si charmant,
Que pensant aux douleurs de Tirsis son amant,
Arrêtant tout d'un coup & ses pas & sa veuë,
Aprés un long soûpir, d'une voix toute émeuë,
Helas! dit-elle, helas! par quel Arrêt du sort
Dois-je ceder enfin, & ceder sans effort
A ce Dieu dont les traits se glissant dans nos âmes,
Y causent tant d'ennuis, de fureurs & de flames,
Et qui nous fait languir sous tant d'injustes loix,
En Tyran qui reduit tout le monde aux abois?

Mourons, mon cœur. mourons plûtôt que de nous rendre
A ce petit vainqueur qui voudroit nous surprendre;
Fuïons de ces douceurs le dangereux poison,
Et malgré ses appas conservons la raison.
On nous dit chaque jour qu'en l'amoureux empire.
On se plaint ou gemit, on se pâme, on soûpire:
Mais helas, reprit-elle en abaissant la voix,
Aimer, ou n'aimer pas, n'est point à nôtre choix,
Ce Tyran de nos cœurs alors qu'on le méprise,
Fait ses derniers efforts contre nôtre franchise.
Dure necessité qui nous force d'aimer,
Retire toi de moi, cesse de m'alarmer,
A ces mots le dépit l'obligeant au silence;
La fit réver long-tems sans nulle violence,
Quand le Dieu du sommeil, qui passoit en ces lieux,
Pour la mettre en repos, lui vint fermer les yeux.
Mais laissons reposer cette fiere Bergere
Dessus le frais gazon d'une verte fougere,
Tandis que nous irons du sensible Tirsis
Dissiper le chagrin & charmer les soucis.
J'apperçois le Berger sur le bord de la Seine,
Qui dit à son Lisis son amoureuse peine:
Dieux! dit-il, dont les yeux percent dans l'avenir,
Faites que de mes maux un jour le souvenir
Puisse changer le cœur de ma chere Maîtresse,
En faveur d'un amant qui soûpire sans cesse.
Je ne puis l'accuser dans ma vive douleur,
Et je cherche la mort pour finir mon malheur.
Allez soûpirs, allez auprés de cette Belle,
Lui dire, si je meurs, que ce n'est que pour elle:
On ne peut resister à ses divins appas,
Et l'on ne la peut voir sans courir au trépas.
Tyrranniques effets d'une ardeur sans seconde,
Allez de mes transports instruire tout le monde,

Faites voir aux amans qu'il en eſt peu d'heureux,
Et que l'amour enfin eſt un mal rigoureux,
Je n'ai plus de plaiſir, & mon inquietude
Me fait inceſſament chercher la ſolitude.
Dans ce bois nuit & jour, preſſé de mes langueurs,
Je ſoûpire ſans ceſſe, & je verſe des pleurs :
Mais j'ai beau ſoûpirer & répandre des larmes,
Mes pleurs & mes ſoûpirs ſont d'inutiles armes ;
L'inſenſible qu'elle eſt ſe rit de mon tourment,
Et me dit chaque jour que j'aime vainement.
Amour, cruel amour, qui cauſe mon martyre,
Retourne devers elle, & lui dit que j'expire :
Mais vole promptement, & devant ton retour
Touche-la de pitié, ſi tu ne peux d'amour.
Fais-lui de tous mes maux une triſte peinture ;
Dis-lui qu'on ne voit point dans toute la nature
D'Amant ni plus ſoumis, ni plus conſtant que moi ;
Que malgré ſes froideurs, je vivrai ſous ſa loy.
C'eſt aſſez, dit l'amour, je ferai ton meſſage :
Pour n'étre qu'un enfant, je n'en ſuis pas moins ſage ;
Au Palais de Philis je m'en vais de ce pas,
D'où je t'apporterai la vie ou le trépas.
Arbitre de mon ſort, fatale deſtinée,
Fais que dans ce moment, ou de cette journée
La cruelle Philis ſe puiſſe repentir
Des maux & des chagrins qu'elle me fait ſentir ;
Que ſon cœur ſoit touché de ma peine infinie,
Et que de ſes beaux yeux la rigueur ſoit bannie,
Voila, mon cher Liſis, les ſouhaits d'un amant,
Qui malgré ſes malheurs veut mourir en aimant.
Oüi, cruelle Philis, je ſerai miſerable,
Si vous continuez de m'étre inexorable :
Je vivrai, mais helas ! ce ſera pour ſouffrir
Mille & mille chagrins qui me feront perir.

J'y consens de bon cœur ; mais ingratte Bergere
Ne me maltraitez pas pour paroître legere ;
Je sai que Licidas brûle d'amour pour vous.
En finissant ces mots, Amour tout en couroux
Aprocha de Tirsis, & lui tint ce langage.
Quand tu blâmes Philis tu lui fais un outrage,
Jusques-ici son cœur incapable d'aimer
Ne reconnoit que toi qui le puisse enflamer ;
Elle m'a protesté que ta peine la touche,
Ses yeux me l'ont apris, je le sai de sa bouche :
Voici ce que m'a dit cet objet si charmant.
Fidelle messager d'un trop fidelle amant,
Tu diras à Tirsis qu'il me feroit injure,
Si pour moi son amour n'étoit pas toute pure,
Je le dis si mon cœur se pouvoit engager,
Il est le seul, Amour qui pourroit te venger
Du mépris que je fais de ton cruel empire :
C'est tout ce que je puis, de grace, va lui dire,
Me faisant signe alors de ne plus m'arrêter,
Elle se retira sans vouloir m'écouter,
Et moi dés aussi-tôt desireux de t'apprendre
Tout ce qu'en ta faveur elle m'a fait entendre,
Je me suis resolu de partir promptement,
Pour conseiller ton cœur de l'aimer constamment.
Le plaisir qu'elle prend à ton amour sincere
M'empêche de douter que son amour severe
Ne change quelque jour, pour te recompenser
Des maux que son belle œil t'a fait sans y penser ;
Car j'ose t'assurer qu'il lui fut impossible
Au beau nom de Tirsis de paroître insensible :
C'est tout ce que j'ai pû découvrir dans ses yeux.
Ce Berger à ces mots devenu tout joyeux ;
Divinité, dit-il, dont la toute-puissance
Pourroit dans ce moment, sans nulle resistance
Adoucir de Philis ce reste de rigueur
Qui fait voir sur mon tein une morne langueur :

Mais que dis-je, Philis, helas ! je vous offence,
Il faut souffrir pour vous, & garder le silence,
Endurer sans se plaindre, aimer comme il vous plait,
Vous conserver mon cœur tout blessé comme il est :
Je ne dois plus chercher au mal qui me possede,
Ni secours, ni repos, ni pitié, ni remede.
Vous voir & vous servir, est tout ce que je veux:
Mais, aimable Philis, en vous offrant mes vœux,
J'ose vous protester d'un langage fidelle
Que je brûle pour vous d'une flame éternelle,
Afin de faire voir qu'il n'est rien de si doux,
Que de vous adorer, & de mourir pour vous.



ELEGIE.

Resolution de la Bergere Amarante.

ASsise au pied d'un chêne en gardant ses brebis,
Amarante révoit à son Berger Tirsis,
Et se ressouvenant de cet amour fidelle
Que depuis si long-tems il témoignoit pour elle,
Estimoit son ardeur & sa discretion,
Et se sentoit toucher de quelque émotion :
Mais soudain la pudeur qui la rendoit severe,
Contre cette tendresse allumoit sa colere,
Et malgré les efforts d'une juste amitié
Elle se repentoit d'en avoir eu pitié.
De diverses raisons son ame balancée
Ne pouvoit s'arrêter sur aucune pensée,

Et l'honneur ennemi des amoureux plaisirs,
Opose incessamment les craintes aux desirs ;
Les soins de son Berger, l'esprit, la bonne grace,
Ses respects assidus font qu'elle s'embarasse,
De si chers ennemis seduisent sa raison,
Qu'elle même consent à cette trahison.
Enfin le beau Tirsis triompha de son ame,
La honte & le devoir cederent à sa flame.
Oüi, dit-elle, Tirsis, tu regnes dans mon cœur,
Dont tu peux disposer en aimable vainqueur ;
Il ne me manque rien que ta chere presence
Pour te donner le prix de ta perseverance :
Que tu serois heureux, si pour te soulager
Tu venois maintenant à l'heure du Berger !



STANCES.

MOn cœur sent de vos yeux le dangereux effet,
Je brûle, je languis, je soûpire sans cesse,
Quoi que ces beaux tirans inspirent la tendresse,
Ils ne guerissent pas tous les maux qu'ils m'ont fait.



Dans les desirs pressans que mon ardeur me cause,
Je me plains du destin, sans me plaindre de vous,
Sans vous rien reprocher, j'accuse son courroux,
Qui depuis si long tems à tous mes vœux s'opose.



Ce grand nombre de gens qui vous suit en tous lieux,
Redouble incessamment mon amoureux martire,
Mon amitié s'en plaint, & mon cœur en soûpire,
Ah qu'il est incommodè, & qu'il est ennuieux !

Je sçai

Je sçai qu'il faut garder certaines politiques,
Qu'il est certaines loix que l'on doit reverer:
Mais quand on aime, helas! peut-on les endurer?
Non ces loix sont des loix un peu trop tiranniques.

Il faut s'en affranchir pour m'écouter un peu,
Je ne veux que le tems de dire, je vous aime,
Donnez-le, mon Iris, à mon amour extréme,
C'est l'unique moïen de soulager mon feu.

Dérobez-vous à tous pour vous donner à moi,
Pour me dire toûjours, mon Tirsis, je vous aime:
Voila ce que l'on fait quand l'amour est extréme,
Et comment vous pouvez me prouver vôtre foi.



MADRIGAL.

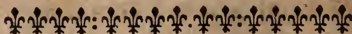
Quoi! vous me demandez qui sera mon Tirsis?
Pouvez-vous en douter? vous seul le devez être,
Oüi, si j'ai de l'amour, vous seul l'avez fait naître,
Et vous seul avez droit d'être vainqueur d'Iris:
Ces soûris obligeans, ces regards pleins de flame,
Ces soûpirs languissans qui passent jusqu'au cœur
Ont chassé toute ma rigueur,
Et par un feu secret ont embrasé mon ame,
Unissons nos ardens desirs,
Aimez-moi puisque je vous aime,
Aimez-moi d'un amour extréme,
Et reservez pour moi vos soins & vos soûpirs:

Je me meurs, je languis,
Je cede aprés tous ces combats.
Cet aveu vous devroit suffire;
Tirsis, ne vous en plaignez pas.



MADRIGAL.

Entre deux beaux objets vôtre cœur se partage
Tous deux, à ce qu'on dit, vous peuvent enflammer,
Ecoutez mon conseil, cessez d'être volage,
Tirsis, c'est trop de deux quand on veut bien aimer.



MADRIGAL.

Certain je ne sçai quoi plein d'éclat & de grace,
Brillant dans vos beaux yeux, divine Godefroi,
Des plus rares beautez tous les charmes efface,
Et fait à mille amans reverer vôtre loi,
Cependant à leurs cœurs vos traits sont redoutables,
Plus ils paroissent doux, moins on les trouve tels,
Et par un sort cruel plus ils sont adorables,
Et plus ils sont mortels.



MADRIGAL.

QUand vous prîtes mon cœur, Amour me fut témoin,
Que vous promîtes avec soin
De n'abuser jamais d'une telle victoire,
Mais vous en perdrez la memoire,
Et vous êtes, Tirsis, infidelle & leger,
Pour imiter vôtre inconstance;
Je devrois de mon cœur à jamais vous bannir:
Mais ne craignez point ma vengeance,
Je me punirois trop en pensant vous punir.



SONNET.

QUe de puissans attraits vous rendent adorable!
Qu'on voit paroître en vous de nobles qualitez!
La grandeur de vôtre ame, & vos rarez beautez
Vous font trouver de tous également aimable.

Oüi, vous êtes des Dieux un chef-d'œuvre admirable,
Où l'on voit éclater leurs liberalitez,
Tous vos charmans apas montrent ces veritez,
Et vous avez le corps & l'esprit agreable.

L'amour vous rend hommage à vos pieds abatu,
Vous offrant des captifs tous brillans de vertu,
Qui viennent immoler leurs cœurs à vôtre gloire.

Divine Godefroi, vous les meritez tous;
Qui vous voit un moment est obligé de croire
Que le souverain bien est d'être aimé de vous.



SONNET.

Par Monsieur des Yvetaux.

AVoir peu de parens, moins de train que de rente,
Rechercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ses desis, conserver sa santé,
Et l'ame de procez & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre son attente,
Voir les siens élevez en quelque dignité,
Mais sans besoin d'apui garder sa liberté,
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins, des tableaux, la musique, des vers,
Une table libre & de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour soi que pour sa Dame:

Etre estimé du Prince, & le voir rarement,
Beaucoup d'honneur sans peine, & peu d'enfans sans femme,
Font attendre à Paris la mort tout doucement.



PORTRAIT
DE SON ALTESSE ROIALE
MADEMOISELLE.
ODE.



Fille du ſouverain des Dieux,
  Qui des Arts les plus glorieux
Merites l'éternel hommage ;
Minerve viens à mon ſecours,
Je veux peindre dans cet Ouvrage
Le plus rare objet de nos jours.



Penſant à ce divin Objet,
Cent fois un ſi hardi projet
A ſceu me flater & me plaire ;
Et foible pour ce grand Tableau,
Cent fois de ma main temeraire
J'ay laiſſé tomber le pinceau.



Que mon ſort ſera glorieux;
Si par mes vers ambitieux
Je fais autant pour ma Princeſſe,
Qu'ont fait mes ayeuls autrefois,
Par leur épée & leur adreſſe,
Pour le ſervice de nos Rois!



D'un air imperieux & doux,
Qui mettroit Junon en couroux,
Sa belle taille eſt animée,
Et l'on voit bien à ſes beaux yeux,
Que le ſang dont elle eſt formée,
Eſt le plus beau ſang de nos Dieux.



Sa bouche a mille attraits puiſſans.
Elle ſurprend l'ame & les ſens,
Rien n'eſt ſi doux que ſon langage,
Le cœur qui reſſent ſon pouvoir,
Ne ſçait ce qui plaît davantage,
Ou de l'entendre, ou de la voir.



Parmi les plus brillantes fleurs
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche ſi belle,
Et prenons ce riche incarnat
Que prend une Roſe nouvelle
Qui veut ſe donner de l'éclat.



Ma peinture, ſans la flater,
Pouvoit mille traits emprunter
De la Princeſſe de Cithere,
Mais ſon eſprit eſt au-deſſus,
Et l'on ſçait que cette ame fiere
Ne veut rien avoir de Venus.

Toi qui dans un si beau dessein
Conduis mon esprit & ma main,
Rend ma noble entreprise heureuse,
Il faut, ô divine Pallas,
Peindre son ame genereuse,
Déesse, ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien selon mes vœux,
Faire voir les soins merveilleux
D'une ame en vertu si feconde,
Et donner assez de raions
Au plus brillant esprit du monde,
Avec de si foibles craïons?

Venez, divines qualitez,
Sagesse, Lumieres, Bontez,
Dont le doux éclat l'environne,
Et pour un si rare tableau,
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de son grand cœur,
Dont la gloire est seule maîtresse,
On dira qu'en son plus beau jour
Il y manque quelque tendresse,
Mais la honte en est à l'Amour.

Que cette Heroïne a d'attraits;
Qu'elle a de graces & de traits,
Où l'Art ne peut jamais atteindre?
Qu'elle sçait bien tôt nous charmer!
Qu'elle est propre à se faire craindre!
Et sçavante à se faire aimer!

On ſçait qu'en ſon juſte courroux,
Contre ces redoutables coups,
Toute la reſiſtance eſt vaine,
Mais malgré ſon reſſentiment
Elle punit avecque peine,
Et pardonne facilement.

L'honneur regle ſes actions,
Sur les plus fortes paſſions;
Son bel eſprit ſçait prendre empire,
Il cache ce qu'il veut cacher,
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la devotion
Sent quelque diſpoſition,
Et voudroit l'avoir toute entiere;
Il y fait tout ce qu'il y peut,
Mais c'eſt une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toûjours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement
Toucher en mon étonnement
La force de ſon grand courage,
Que le danger ſoit ſous ſes pas,
Qu'elle entende gronder l'orage,
Son beau tein n'en changera pas.

Avec cet eſprit ſans égal,
Cet abord aux cœurs ſi fatal,
Cette fierté pleine de charmes,
Ce cœur incapable d'effroi,
Mettons-lui ton caſque & tes armes,
Pallas, on la prendra pour toi.



PORTRAIT DE MONSIEUR LE PRINCE

J'Ay le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ay de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, genereux & & vaillant,
Rien n'eſt comparable à ma gloire,
Les plus grands Heros dans l'Hiſtoire
Ne me l'oſeroient diſputer :
Si je n'ay pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne,
Il ſuffit de la meriter.





PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE
DE CHASTILLON.
ODE.

CHerchons, pour peindre Amarilis,
Des fleurs nouvellement écloses,
Cueillons des Oeillets & des Roses,
Meslons-y quantité de Lis,
Et r'assemblons enfin toutes ces belles choses.



Corail, Rubis, Perles & Fleurs,
Astres brillans, lumiere pure,
Riches tresors de la nature,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuse & divine peinture.



Mais quel ambitieux desir
Dans un si beau dessein m'engage ?
Ah ! que dans un si grand ouvrage
J'aurois de gloire & de plaisir,
Si ma force pouvoit égaler mon courage.

Ce Peintre qui eſt dans un Tableau
Aſſemblant tout ce qui peut plaire,
Auroit paſſé pour temeraire,
S'il eût emploié ſon pinceau
Au merveilleux portrait que j'entreprens de faire,

Sa Venus avoit moins d'attraits,
Moins d'agrémens, & moins de grace;
Et quelque recit que l'on faſſe
De ces beaux & fameux portraits,
L'illuſtre Amarillis en charmes la ſurpaſſe.

Mais ſi ce Dieu que tous les jours,
Elle fait vaincre dans le monde,
Dans ce beau deſſein me ſeconde,
Nous pourrons avec ſon ſecours
Peindre cette merveille en merveilles feconde.

Qu'il tire delicatement
Avecque ſa fleche legere,
Le tour des beaux yeux de ſa mere,
Et ce rare & noble agrément
Que nul autre pinceau ne ſçauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer
Et retenir en ſon empire
Tout ce qui fait qu'on y ſoûpire,
Ce qui tuë & qui fait aimer,
Et ce je ne ſçai quoi qu'on ne ſçauroit bien dire.

Il faut de Rubis pleins de feux
Former ſes deux levres vermeilles,
Et pour achever ces merveilles,
Mettre des perles entre deux,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.



Pour les faire mieux découvrir,
Faisons sa bouche à demi close,
Semblable au bouton d'une Rose
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,



Il faut faire son tein de Lis,
Beau comme celui de l'Aurore,
Ou pareil à celui de Flore,
Quand nos champs en sont embellis,
Et même, s'il se peut, plus éclatant encore.



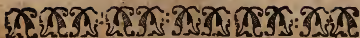
Que sur l'albastre de son sein,
Tombe negligemment en onde
Sa chevelure vagabonde,
Qui sans étude & sans dessein
Dans ses chaînes d'ébeine engage tout le monde.



Et vous, Graces, à vôtre tour
Venez parer sa belle tête,
Comme on voit en un jour de Fête,
Celle de la Mere d'Amour,
Lors qu'elle se propose une grande conquéte.



Mais c'est en vain qu'à mon secours,
Pour rendre ses traits plus fidelles,
Avec ces trois Sœurs immortelles
J'apelle ici tous les Amours,
Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.



AUX NIMPHES de Villiers-Coterets.

NImphes de ces forêts, Divinitez champetres,
Qui loin des jeux & des amours
Languissez dans le tronc des chênes ou des hêtres,
Où les destins ont attaché vos jours,
Que ne devez-vous point aux doux charmes d'Elize,
Depuis que d'un regard elle vous favorise ?
Les Dieux dans vos deserts ont choisi leurs sejour,
Et l'horreur en étant bannie,
Il n'est pas un petit Amour
Qui ne vous tienne compagnie.



Que feroient-ils, helas ! éloignez de leur mere?
Elle l'est, & si vous en doutez,
Regardez-bien ces yeux, ce tein, cet art de plaire
Dont tous les cœurs sont enchantez :
Trouverez-vous ailleurs une bouche plus belle?
Un air plus doux, plus digne enfin une immortelle ?
Ah ! si le Ciel consent que vous voiez un jour
Le beau Prince qu'elle a fait naître,
Vous verrez bien qu'Elize est la mere amour,
Puis qu'elle l'est du Prince vôtre Maître.



VERS IRREGULIERS.

Pour un Pot dans lequel étoit un petit Pescher chargé de Pesches, & entouré de roses & d'œillets, envoié par Madame de Plabisson à Sapho, le jour de sa Fête.

LE POT.

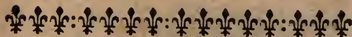
VOiez de mon destin la bizarre aventure,
Je porte des fleurs & des fruits,
Mais par un jeu de la Nature
De les garder long-tems ensemble je ne puis.
Ces fleurs ne verront pas la fin de la journée,
Si du Soleil elles sentent l'ardeur,
Et ces fruits pour meurir attendent sa chaleur:
Ainsi se rit de nous souvent la destinée.
Sapho, puis qu'on ne peût ensemble les sauver,
Choisissez-donc qui d'eux vous voulez conserver.

LES FRUITS.

Aiez pitié de nôtre enfance,
Pour nous bien élever l'on nous met prés de vous,
Vous trouverez la recompense
Du soin que vous prendrez de nous.
De jour en jour nous deviendrons aimables,
Et nos derniers momens vous seront agreables.

LES FLEURS.

Ces fruits un jour pourront devenir bons,
Peut-étre à vôtre goût seront-ils agreables,
Mais peut-être qu'aussi ces petits avortons
Ne feront que languir, & seront miserables :
Mais sans peut être, il est certain
Qu'aujourd'hui nous pouvons vous plaire,
Quand le present peut satisfaire ;
Pourquoi penser au lendemain ?



RESPONSE

de Sapho.

HElas ! que faut-il que je fasse ?
Ce choix importun m'embarasse ?
J'aime les fleurs, j'aime les fruits,
Et je ne sçai plus où j'en suis.
Mais, enfin dans cétte avanture
Il faut imiter la nature,

Les Roses naissent pour mourir,
Et les fruits croissent pour meurir.
Consolez-vous, Oeillets & Roses,
C'est le destin des belles choses,
Et vous, fruits si delicieux,
Qui charmez le goût & les yeux,
Je veux pour l'amour de Celie,
Qu'à vôtre sort on porte envie.
Les plus clairs raions du Soleil
Vous donneront un tein vermeil;
Et de la plus pure rosée
Vôtre jeune feüille arrosée,
Malgré les ardeurs de l'Eté,
Conservera vôtre beauté.
Toûjours fraîche, toûjours fleurie,
Comme les fleurs d'une prairie,
Tous les zephirs des environs
Vous dffendront des moucherons:
Les Fourmis les plus menageres
Qui vont par leurs courses legeres
Picotant par tous lers vergers,
Même les pompeux Orangers,
Respecteront jusqu'à l'ombrage,
De vôtre agreable feüillage.
Enfin que vous dirai-je encor?
Vous aurez une robe d'Or
Qui sera toûjours parfumée,
Et la flateuse Renommée,
Qui vole par tout l'Univers,
Se chargeant des aimables vers
Où Celie a peint vôtre histoire,
Rien n'égalera vôtre gloire.

PLACET



PLACET DU MARQUIS D'ANGEAU A LA REINE,

Pour lui demander la permiſſion d'entrer dans la Chambre des Filles.

D'Angeau vous demande une grace,
Grace qui ne vous coute rien,
Mais il n'eſt point d'efforts que ſa Muſe ne faſſe
Pour obtenir un ſi grand bien.
En me donnant cet avantage
Vous contenterez tous mes vœux,
Je n'en ſerai pas plus heureux,
Mais j'en paſſerai pour plus ſage.
En me donnant permiſſion
Vous pouvez établir ma reputation,

Sans que cela nuise à personne.
Que craindroit Vôtre Majesté ?
Tous les exemples qu'elle donne
N'inspirent que l'honnêteté.



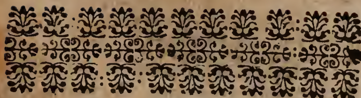
RESPONSE

au precedent Placet.

VOus demandez si bien qu'on ne peut refuser,
On consent à vôtre demande ;
Mais cependant on vous commande
D'être content du droit, & de n'en point user:
Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?
S'il faut ne vous rien déguiser,
La raison en est juste & grande,
Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

PELISSON.





LE PIGEON DE MADAME LA MARQUISE D'ESCHE, AUX PIGEONS D'ACHANTE SES VOISINS,

TEl va prendre femme au village,
Afin de l'avoir douce & sage,
Qui n'en est pas pour cela mieux traité;
C'est ainsi que je pris une Pigeonne
Qui n'étoit pas d'une rare beauté,
Mais elle me parut sincere, tendre & bonne,
Et je me reposois sur sa simplicité;
Elle avoit toute ma tendresse,
Je la voiois sans cesse,
Et nos plaisirs
Surpassoient nos desirs.
Pouvois-je donc me plaindre

En cet état heureux ?
Je n'avois rien à craindre,
J'étois seul, j'étois amoureux ;
De nos ennemis domestiques
Les plus fines pratiques
Ne pouvoient à nos jours donner le coup fatal,
Nous nous mocquions de leur malice,
Mais je ne sçai comment un dangereux Rival
Vint changer mon bonheur en un cruel suplice.
O vous mes chers voisins, ignorez-vous le mal
Que peut causer la jalousie ?
Vous ignorez tous les maux de la vie,
Il n'en est point de si pressans,
Et je le connois bien aux ennuis que je sens,
Vous donc à qui je dis ma cruelle avanture,
Fuiez, fuiez une peine si dure,
Ne souffrez pas qu'en vos amours
Un tiers vienne troubler le repos de vos jours.
Prenez plûtôt l'essort, sauvez-vous dans les nuës,
Cherchez dedans les airs des routes inconnuës,
Et s'il se peut, dérobez-vous
Au malheur d'être jaloux :
Ce conseil que je vous donne
Je l'aurois déja pris pour moi,
Quoi que Pigeon de bonne foi,
J'aurois abandonné mon ingrate Pigeonne:
Mais, helas ! je ne puis :
Pour comble à mes ennuis,
Il faut vivre avec elle,
Car je n'ay plus qu'une aîle.





RESPONSE
D'ACHANTE
Pour ses Pigeons, faite sur le Champ.

QUand nous receûmes vôtre Lettre
Achante n'étoit pas ici,
Et nous étions en grand souci
De ce que nous vous pourrions mettre
Dans la réponse que voici.

Il nous dicte sans autre chose, ces dix ou douze Vers en Prose, que vous parlez fort tendrement, qu'il vous croit un Pigeon charmant, bon Mari dangereux Amant, qu'encor que vous soiez à plaindre, vous n'en êtes pas moins à craindre, que bien souvent de la pitié, on passe à la bonne amitié, que pour éviter vos miseres, il faut ne vous écouter gueres, & qu'un grand commerce avec vous, feroit aisement parmi nous, des jalouses & des jaloux.



LE TRIOMPHE D'AMARILIS, POUR MADAME LA DUCHESSE DE CHASTILLON.

ODE.



QUe pour la pompe solemnelle
Que vont preparer les neuf Sœurs,
On raise un riche amas de fleurs,
Afin d'en couronner le chef de la plus belle :
Venez Lauriers, Mirthes & Lis,
Ombrager aujourd'hui le front d'Amarillis
Croissez Jassemins, Oeillets, Anemones & Roses,
Sa grande fête aproche, & ses charmes divers
Qui viennent achever de vaincre toutes choses,
Vont enfin triompher de tout cet Univers.

Qu'à ce grand & rare ſpectacle
Le bel Aſtre qui va toûjours,
Arrête ſon rapide cours,
Comme il fit autrefois pour un moindre miracle,
Que les flateurs Chantres des bois
Retiennent par reſpect leurs languiſſantes voix ;
Que par tout les ruiſſeaux ſuſpendent leur murmure,
Amarilis n'a rien qui ne doive étonner,
Vous ſçavez bien quel eſt l'honneur de la Nature,
Ne m'interrompez pas, je la vais couronner,



Je vois déja qu'elle s'avance,
Et ſon léger habillement,
Bien moins ſuperbe que charmant,
Découvre mille attraits dedans ſa negligence,
De ſes divins cheveux épars
Les boucles ſur ſon ſein volent de toutes parts,
De ſoûpirs amoureux doucement emportées,
Sa parure n'a rien qui paroiſſe affeté,
Elle mépriſe l'art des graces empruntées,
Et tire ſon éclat de ſa ſeule beauté.



Sa belle tête n'eſt ornée
Que d'une guirlande de fleurs,
Sa jupe eſt des mêmes couleurs
Que le Ciel prend au tems d'une belle journée ;
Une agraffe de diamant,
Au côté la rehauſſe aſſez negligemment :
On lui voit ſous un bras une écharpe brillante,
D'un drap d'or eſt couvert ſon corſage divin,
Et qui voit aujourd'hui cette beauté charmante,
Voit le dernier effort d'une immortelle main.

Ses yeux source des belles choses,
Ont plus de feu que le Soleil,
Et proche de son tein vermeil
On voit jaunir les Lis, on voit pâlir les Roses.
Qu'elle a d'attraits! qu'elle a d'apas!
Dans cet état pompeux, qui n'admireroit pas
Les raions éclatans de cet objet celeste?
En pourrez-vous, mes yeux, tout l'éclat suporter?
Acheverez-vous bien d'observer tout le reste?
Et jusques dans son char la verrez-vous monter?



Mais courage, suivons la Belle
Dedans un char si glorieux,
Qu'il semble descendre des Cieux,
Tant il nous paroît beau, brillant & digne d'elle.
Là sur des pierres de grand prix
Des plus illustres cœurs que ses yeux ont surpris,
Avec des traits profonds la défaite est gravée,
Et sur un or bruni paroît tout à l'entour,
Entre mille Rubis en bosse relevée,
L'impuissance de Mars contre le Dieu d'Amour.



Au milieu du char est assise
Cette ravissante beauté,
D'où l'on diroit que la fierté
Avec un doux dédain cet apareil méprise:
Des graces, avec les Vertus,
Tenant dessous ses pieds les vices abatus,
Paroissent autour d'elle en un ordre admirable,
L'une lui tend des fleurs, l'autre lui sert d'apui,
Et comme cette belle en est inseparable,
On les voit triompher avec elle aujourd'hui

Dix jeunes enfans de Citnere,
D'un air aussi doux que galand,
Traînent ce chariot brillant,
Et pour Amarillis ils ont quitté leur mere;
Les ris, les agrémens, les jeux,
D'un visage & d'un air aussi gai qu'amoureux,
Suivent cette beauté qui n'a point de pareille,
Et devant eux les doux Zephirs,
Par tout où doit passer cette jeune merveille,
Vont parfumant les airs de leurs plus doux soûpirs.



Aprés cette troupe galante
On voit marcher de tous côtez
Et les Heros & les Beautez
Dont vient de triompher la belle Conquerante,
Et de mille climats divers
Ces illustres captifs sont venus dans ses fers,
Et disputent entr'eux l'honneur d'en être esclaves,
On les voit à ses pieds, ces glorieux vainqueurs,
Ils lui sont tous soûmis, & même les plus braves
Aiment mieux la servir, que triompher ailleurs.



Les Peuples paroissent ensuite
De chapeaux de fleurs tous couverts,
Et de leurs cris fendant les airs,
Font aller jusqu'au Ciel le bruit de son merite,
Chacun pousse du beau desir
De pouvoir contempler cette Belle à plaisir,]
Se presse sans respect ni de sexe ni d'âge,
Au bonheur de la voir leurs biens sont établis;
Et touchez des attraits d'un si charmant visage,
Font par tout retentir le nom d'Amarillis.

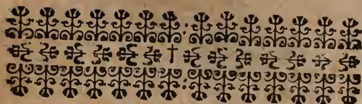
Tout le monde epris de la gloire
D'accompagner cette Beauté,
Marche avec autant de fierté,
Qu'il marcheroit au jour de sa propre victoire :
Chacun par ses beaux vêtemens,
Sa propreté, son air & ses ajustemens
Accroît de quelque éclat cette pompe agreable.
Que peut-on souhaiter afin de s'orner mieux,
Puis qu'on y voit paroître en un ordre admirable
Tout ce qu'ont de parfait & la terre & les Cieux;



Il faut que le passé lui cede,
Comme fait le siecle present ;
Tout ce qu'il avoit de plaisant
N'avoit pas les attraits que cet Ange possede ;
Sortez du plus creux du tombeau,
Vous, Reine à qui l'Egipte a servi de berceau,
Et venez confesser qu'Amarilis vous passe :
Si pour n'accroître pas la pompe de Cesar,
Vous cherchates la mort avec tant d'audace,
Vôtre ombre toutefois peut bien suivre son char.



C'est une chose sans pareille,
Et loin de lui rien comparer,
Le monde la doit adorer,
Puis qu'elle est de nos jours la plus belle merveille.
Il faut que comme aux Immortels
On lui dresse par tout de superbes autels,
Qu'elle aille de son char au Temple de Memoire,
Et que l'illustre rang qu'elle doit y tenir,
Soit si haut élevé, si digne de sa gloire,
Qu'elle triomphe encor des siecles à venir.



LES NYMPHES DE LUXEMBOURG AUX NYMPHES DE S. FARGEAU

DAns le déplorable état où nous sommes reduites depuis l'absence de nôtre Princesse, touvez bon que nous vous fassions les confidentes de nos déplaisirs, & que nous vous demandions quelque soulagement à nos maux, puisque c'est vous qui possedez tout nôtre bien, toute nôtre joïe, & toutes nos riches-es.

Que nôtre sort est peu semblable,
Vous chantez & nous soûpirons :
Vous possedez & nous pleurons
Une Princesse incomparable.
La fortune en cela nous traite indignement,
Et nous avons sujet de l'appeller injuste,
De ravir à Paris son plus riche ornement,
Comme de la vertu l'autel le plus auguste.
Vous l'entretenez tous les jours,
Vous entendez tous ses discours
Dans cet éclat qui l'environne ;
Et quand vous la voyez, ou l'entendez parler,
Vous ne pouvez dissimuler
Qu'elle est digne d'une Couronne.

C'est vous faire connoître ce que nous avons perdu ; mais écoutez encor les suites de nôtre malheur.

Tout est ici dans la tristesse,
Luxembourg a perdu sa plus grande beauté,
Les graces & la majesté
Ont voulu suivre la Princesse,
Et les petits Amours qui regnoient en ces lieux,
Ont suivi l'éclat de ses yeux.
Les ruisseaux malgré le silence
Grondent d'un si triste départ,
Et tous les arbres prennent part
Au deüil que cause son absence.
Ce n'est pas tant l'hyver que nos justes douleurs :
Qui les ont dépoüillez de leurs vertes couleurs :
Les chalumaux & les muzettes
Pendent aux arbres de nos bois,
On n'entend plus les douces voix.

Les beaux airs ni les chansonnettes ;
Et les plus aimables zephirs
Se sont tous changez en soûpirs.
Pour augmenter mon inquiétude
Qui nous dévore nuit & jour,
On a fait une solitude
De nôtre agrébale séjour :
Tout le monde nous abandonne,
Et nous ne voïons plus personne
Qui nous vienne faire la Cour.
Un ordre exprés défend l'entrée
De cette charmante contrée
Nymphes quelle severité ?
Paris s'en plaint, il en murmure,
Et trouve cette loi bien dure,
Qui nous ôte la liberté :
Il dit que les maisons des Princes
Sont comme de vastes Provinces
Ouvertes en toutes saisons ;
Et fermer ces sortes d'aziles
Qui font tout l'ornement des Villes,
C'est d'un Palais superbe en faire une prison
Tristes, seules & desolées
Nous courons toutes les alées,
Et nous conjurons les échos
Dans l'excez du mal qui nous presse,
D'aller dire à nôtre Princesse,
Que son éloignement trouble nôtre repos.

Un jour que nous étions plus tristes qu'à l'ordinaire, & que le souvenir de nôtre Princesse nous touchoit plus sensiblement, nous rencontrâmes dans un endroit assez écarté un de nos Dieux Champêtres qui étoit tristement appuïé contre un arbre,

& tenant un crayon à la main, sembloit tracer quelque chose sur des tablettes: Nous étions assez prés de lui sans qu'il nous apperçût : mais revenant de sa profonde réverie, il nous adressa la parole, & nous dit :

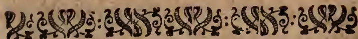
Nymphes, ne m'interrompez pas,
Puisque je trouve des appas
A rêver dans la solitude,
Avec le crayon que je tiens
Je charme mon inquiétude,
Et je n'ai point ici de plus chers entretiens.

Si vous étes touché du même sujet qui nous afflige, lui repartîmes nous, ne vous cachez point à celles qui partagent tous vos déplaisis. N'est-ce point l'absence de nôtre Princesse qui occupe vos pensées, & qui vous fait chercher les lieux les plus retirez, pour vous donner tout entier à la douleur qui vous possede ? Il est vrai, répondit-il, que vous m'avez surpris lors que j'y révois plus profondement; & sans déguiser ce que je ressens, je puis bien vous dire,

Que d'une languissante voix,
Je la demande ici tous les jours à ces bois,
Et le cœur tout rempli d'ennuis & de tristesse,
Je grave en mille lieux le nom de ma Princesse.

Beaux arbres, dis-je alors, qui nous donnez le frais,
Elle n'est plus ici, vous n'etes pas aimables.
Vous sçavez bien qu'elle est l'ame de vos attraits,
Sans elle vous avez des ombres effroiables:
Que vous seriez heureux, que de charmans apas,
Si vous la possediez, orneroient vôtre tête!
Mais faut-il s'étonner, ne la possedant pas,
Si vous êtes sujets aux coups de la tempête?

Et lors que selon ma coûtume je m'entretenois dans ces tristes pensées, continua-t'il, j'ay entendu des voix confuses, qui sembloient marquer quelque grande fête. Les Echos qui ont toûjours soin de recueillir les dernieres paroles de ceux qui parlent, & qui les redisent à haute voix, sans crainte de violer le secret & la discretion, n'ont pas manqué de me raporter ces Bouts-rimez, que j'ay fidellement retenus. Et lors que vous êtes arrivez, j'achevois de remplir les Vers, dont je n'avois entendu que les rimes; & comme il arrive toûjours que les personnes affligées changent toutes choses en tristesse, je les ai tournez au sujet qui cause nôtre douleur, & c'est sur l'absence de celle que nous pleurons, que j'ay voulu tracer ces Vers.



BOUTS-RIMEZ du Sonnet envoié par le Duc de Savoie.

Dans ce fameux jardin, où tout le monde—sçait
Que l'on a vû souvent un objet—adorable.
Je n'y remarque rien qui me paroisse—aimable,
Et loin de ma Princesse il est tout—imparfait.

Bien que le sort contre-elle ait lancé quelque trait,
Sa vie en est plus belle & plus——inimitable;
Son esprit est toûjours à lui même——semblable,
Et l'histoire en doit faire une illustre——portrait,

Elle fait des François la juste——impatience,
Et déja tout Paris se plaint de son——absence,
Qui dans tous les esprits cause mille—douleurs.

Mais j'en trouve la cause & si juste & si—belle,
Que tout Dieu que je suis je languis, je me meurs,
Et l'immortalité me deplairoit sans——elle.

Nous trouvâmes ces Vers si propres au sujet de nôtre douleur, que nous le priâmes de les redire encore une fois, & nous fûmes bien-aises de voir que ces Bouts de Vers, que nous avions entendus nous-mêmes, sans sçavoir d'où ils venoient,

étoient si justes au sens qu'il leur avoit donné. Ensuite nous allâmes ensemble du côté du Parterre ; & nous mettant autour du grand Bessin, le murmure que l'eau fait en tombant, nous invita doucement à réver sur ses bords : mais nôtre silence fut bien-tôt interrompu par une voix, qui sembloit sortir du milieu du Bassin, & qui nous fit entendre :

Nimphes, esperez mieux du sort,
Calmez un peu vôtre tristesse,
Vous allez voir vôtre Princesse
Revenir bien-tôt dans le port,
Et mettant fin à son absence,
Tenir l'illustre rang qu'on doit à sa naissance,

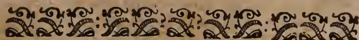
Lors qu'un nuage sombre & noir
S'élevant vers le Ciel, nous empéche de voir
L'Astre qui fournit sa carriere,
Et que jaloux de sa lumiere,
Par un attentat sans pareil,
Il veut offusquer le Soleil,

Cet Astre couronné des raions de sa gloire
Remporte bien-tôt la victoire,
Et par l'effort de sa clarté
Dissipe la vapeur & montre sa beauté,

Ainsi vôtre Princesse écartera la nuë,
Qui la déroboit à nos yeux,
Et par un retour glorieux
Elle doit signaler le jour de sa venuë,

Ranimer la beauté de ces aimables lieux,
Et confondre l'envie avec les envieux.

Il nous fut mal aiſé de connoître ce qui ſervit d'organe à cette voix ; ſi c'étoit le Dieu Marin, ou le Dauphin qu'il tient embraſſé : Quoi qu'il en ſoit, ces paroles ſoulagerent dans ce moment nôtre douleur par l'eſperance qu'elles nous donnoient de revoir bien-tôt nôtre Princeſſe ; mais comme nous ne voulons pas encor nous flater de ce bonheur, vous voulez bien, Nimphes, que nous vous en demandions des aſſurances. Que s'il vous fâche d'aprendre ces nouvelles par la crainte que vous avez peut être de perdre le treſor que vous poſſedez, n'abandonnez pas la Princeſſe, & accompagnez-la juſques dans nôtre ſejour, où vous ſerez receuës avec toute la joïe poſſible. Nous vous y ferons un récit de toutes les peines que nous avons ſoufferres ; car maintenant nous n'aurions pas eu même la force de vous aprendre une partie de nos maux ſans le ſecours d'un Secretaire, qui tout rempli de zele & d'ardeur pour le ſervice de nôtre Princeſſe, a bien voulu être l'interprete de nos douleurs.

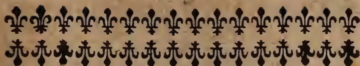


JUGEMENT DEFINITIF sur un Plaidoïer d'Amour.

NOus Amarillis qu'on revere
Parmi les peuples de Cithere,
Juges des droits du jeune Dieu
Que l'on adore dans ce lieu,
Sans delai ni surseance
Voulons donner breve Sentence
Dessus quelques points indecis,
A la requête d'Alexis,
Contre Climene qu'il accuse
De ne le païer que d'excuse.
Or d'autant que nous savons bien
Qu'elle ne manque pas de bien,
Qu'elle a du fonds à suffisance,
Des trésors de grande importance
Que nous avons veus & touchez,
Et même des tresors cachez.
　Nous ordonnons comme équitable,
Puisque cette Belle est solvable,
Sans chicaner un pauvre amant,
Qu'elle lui donne payement.
Pour l'avenir voulons-nous dire,
Car il pourroit bien en déduire,
Des interêts depuis six ans
Qu'il la poursuit à ses dépens,
Et dans cette poursuite vaine,
Bien qu'il lui coûte assez de peine,
De vœux, de larmes, de soûpirs,
Pour le ruiner en vains desirs :

Comme il eſt homme raiſonnable,
Civil, accort, doux & traitable,
Sans ſuivre la rigueur des Loix,
Il lui pourra quitter ſes droits :
A tous le moins on ſe propoſe
Qu'il rabattra quelque choſe.
Mais à l'avenir il pourra
Se payer comme il lui plaira,
Sans que Climene ait la puiſſance
D'appeller de cette Sentence.
Si la cruelle encor cherchoit quelques moïens
Pour maintenir ſon hereſie,
Alexis en ce cas pourra faire ſaiſie
Sur le plus beau de tous ſes biens.





LE DEPART DES NYMPHES DE LUXEMBOURG

A ſon Alteſſe Royale

MADEMOISELLE D'ORLEANS.



ADEMOISELLE,

Je ne penſois pas que les Nymphes de Luxembourg, à qui j'avois prêté ma plume pour exprimer leurs déplaiſirs, euſſent eu aſſez de force pour aller trouver Vôtre Alteſſe Royale, & ſe preſenter devant

vous avec toute la douleur que leur causoit vôtre absence. Mais aïant sçû qu'elles en avoient été caressées avec cette bonté généreuse qui vous est particuliere, je n'ai point douté qu'elles n'eussent forcé leur prison, & qu'elles n'eussent volontiers abandonné Luxemborg & Paris, pour etre auprés d'une Princesse qui faisoit toute leur joïe, & dont la presence peut faire le bonheur de toutes les personnes raisonnables. Je voulus pourtant visiter les lieux qu'elles avoient abandondonnez, parce que je me doutai bien que je trouverois des marques de leur départ.

Ainsi je fus revoir encore
Ce Jardin où la Belle Flore
Etallo t ses pompeux tresors,
Lors que les yeux de Vôtre Altesse
Par de doux & puissans efforts
En faisoient croître la richesse.
Je ne savois comment entrer,
Ou si je devois esperer
De fléchir une loi si rude;
Car ce Palais où regnoit le Printems,
Où l'on pouvoit calmer l'inquiétude,
Est depuis quelque tems
Le Palais de la solitude,
Et non le Palais d'Orleans.
Enfin conduit par mon genie,
Non sans une peine infinie

Je fus revoir ces tristes lieux
Où tout paroissoit ennuieux.
D'abord j'entends le vent qui murmure & qui gronde
De voir que rien n'étoit encore verd,
Et que le plus beau lieu du monde
Etoit devenu si desert.

Je m'avançai vers le grand Bassin, où j'avois laissé les Nimphes révant tout autour, & je fus surpris d'y voir mille Chiffres & mille Vers gravez sur la pierre. Ces pauvres Nimphes pour soulager leur douleur, avoient pris plaisir avant leur départ d'entretenir leur réverie au murmure de l'eau ; & comme Vôtre Altesse Roiale occupoit toutes leurs pensées, vous futes aussi, MADEMOISELLE, le sujet de leurs tendres expressions. Il y en avoit une qui avoit tracé, quoi que grossierement, à cause de la dureté de la pierre, la figure d'un Heliotrope ; & au dessus elle avoit imprimé ces Vers en petits caracteres.

C'est en vain que le Ciel fait gronder le tonnere,
Qu'il s'arme de courroux, & que d'épais broüillards
Dérobent à la terre
Son influence & ses regards :
C'est en vain que mon Astre est caché dans la nuë,
Où sa lumiere est retenuë,
Le Ciel a beau me le cacher,
Je le suivrai toûjours jusques à son coucher.

Je m'imaginai bien qu'une de ces Nimphes s'étoit voulu representer sous la figure de cette fleur, & que reconnoissant Vôtre Altesse Roiale pour son Astre, & pour son Soleil, elle avoit eu raison de dire qu'elle vous suivroit toûjours, lors même que l'absence vous déroberoit à ses yeux. Je roulois cette pensée dans mon esprit, lors que jettant les yeux tout auprés, j'aperceus un Chiffre qu'une autre avoit gravé avec assez d'adresse; c'étoient cinq Lettres entrelassées l'une dans l'autre, dont elle avoit fait une figure assez agreable à voir. Je fus quelque tems à les separer, mais enfin je trouvai heureusement un A. une M une L. un D. un O. & je vis d'abord que c'étoient les Lettres qui commencent le nom de Vôtre Altesse Roiale; mais les Vers qui étoient au dessus du Chiffre me donnerent bien plus de peine à déméler, parce que la cadence en étoit rompuë, & les mots qui les composoient confondus ensemble, sans ordre & sans mesure: mais aprés un peu de reflexion, ces quatre Vers me sauterent aux yeux.

Parmi tous ces objets champêtres,
Je dis avec mes autres Sœurs,

Qui

Que le Ciel unisse les cœurs,
Puisque de leurs beaux noms ils ramasse les lettres.

Cette Nimphe avoit bien observé, que non seulement les Lettres qui commencent les Augustes noms de leurs Majestez, étoient les mêmes que celles qui commencent celui de Vôtre Altesse Roiale, mais encore que la pluspart de leurs beaux noms se rencontroient heureusement dans le vôtre; aussi pour éclaircir davantage son Chiffre, elle avoit mis au bas:

Pourquoi ne puis-je pas lier les cœurs ensemble,
Comme les noms que je r'assemble.

Sortant de cette petite fatigue que m'avoit donné le Chiffre, je fus bien aise de rencontrer le dessein d'une autre Nimphe, qui peut-être aiant le cœur plus tendre que les autres, s'étoit amusée à former une grande Ovale tissuë de quantité de fleurs & de rameaux; de sorte que l'on voioit bien qu'elle avoit le Printems dans l'idée, lors qu'elle s'occupoit à representer ces fleurs. Et je le connus encore mieux par ces Vers qu'elle avoit gravez au milieu de l'Ovale.

Agreable Printems, jeuneſſe de l'année,
Qui brille de couleurs,
Belle ſaiſon qui fait naître les fleurs
Dont nous voïons la terre couronnée
Tu reviens, il eſt vrai, mais avec tes zéphirs
Tu ne me ramenes pas ma joïe & mes plaiſirs :
Tu parois à mes yeux auſſi riante & belle
Que tu fus autrefois,
Ta verdure eſt toûjours nouvelle
Sur les côteaux & dans les bois :
Mais que mon malheur eſt extréme,
Je trouve en moi du changement,
Je ne ſuis plus la même,
Loin des regards de cet Aſtre charmant
Que j'adore & que j'aime,
Et mon cœur eſt percé d'un ſi cuiſant ſouci,
Que rien ne peut me retenir ici.

Il faut que j'avoüe à Vôtre Alteſſe Royale, que ces paroles me toucherent ſenſiblement, & j'aimai bien mieux la tendreſſe de celle ci que l'artifice des autres, parce qu'elle me parut plus conforme aux ſentimens de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris & dans la France, qui pouſſent mille vœux vers le Ciel pour le retour de Vôtre Alteſſe Royale, & ſouffrent avec une douleur extrême vôtre éloignement.

J'allois paſſer à un autre endroit du Baſſin, lors que je fus arrêté par des caracteres d'une main differente qui étoient

au bas de l'Ovale, où je leus encore ces Vers qu'une autre Nimphe avoit sans doute mis en passant comme pour consoler la douleur de celle-ci.

Ma sœur pourquoi t'affliges-tu ?
Dissipe ta tristesse,
Nous allons voir nôtre Princesse,
Et rendre hommage à sa vertu.
Quand on va voir ce qu'on estime
La douleur n'est pas legitime,
Et le deüil ne sied pas
Sur le point de revoir mille charmans apas.

Et à côté je vis un Globe, au dessus duquel étoient écrits ces mots, *A la Fortune.* Et plus bas,

Fausse Divinité qu'on adore en ce monde,
Veux-tu toûjours persecuter
Ce que tu ne peux imiter ?
Vois que déja tout Paris gronde,
Et que dans son éloignement
L'on connoît ton caprice & ton aveuglement.

Mais ce qui me donna lieu d'ajoûter moi-même quelque chose au travail de ces Nimphes, ce fut la figure d'un Temple, qui se déroboit presque à la veuë, tant il étoit petit, & qu'il paroissoit en éloignement. On lisoit sur le frontipisce, *Le Temple de la Verité.* Et le Tems, qui étoit representé avec les marques qui le

font reconnoître, étoit en posture de graver quelque chose sur la porte de ce Temple. Comme je n'y aperceus rien de gravé, je crus que sans attendre ce que le Tems y vouloit imprimer, il m'étoit permis de le prevenir, & d'exprimer la pensée de cette Nimphe, qui dans son dessein ne regardoit que vôtre Altesse Roiale : De sorte que je pris plaisir de tracer tout auprés :

Ouvrez, Temple inconnu, vos precieux trésors,
Faites voir les beautez de l'esprit & du corps
D'une Princesse incomparable,
Dites que sa constance & sa fidelité
La rendent par tout admirable,
N'est-ce pas une verité ?

Faites voir à la Cour son ame grande & belle,
Cette ame pleine de clarté,
Qui paroît toûjours ferme, & jamais ne chancelle,
N'est ce pas une verité ?

Elle est digne d'un sort plus doux & plus propice,
Cet Air & cette Majesté
Impriment le respect & confondent le vice,
N'est-ce pas une verité !

Je crains son grand éclat & sa grande puissance,
Je crains cette noble fierté,
Tant de tiltres pompeux nuisent plus qu'on ne pense,
N'est-ce pas une verité ?

Mais qui de la vertu seulement se conseille,
Peut dire avec sincerité
Que c'est une Princesse illustre & sans pareille,
N'est-ce pas une verité ?

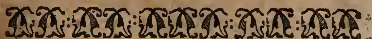
J'eusse été bien long-tems encore, si j'eusse voulu graver toutes les belles veritez que l'on peut dire de Vôtre Altesse Roiale ; mais de peur de l'ennuier davantage, je me suis contenté de ramasser dans le Parterre où j'étois, toutes ces fleurs differentes : j'en ai fait un bouquet pour vous le presenter, & ce sont les fleurs que vous avez fait naître, même dans vôtre absence, & que les Nimphes de Luxembourg ont arrosées de leurs larmes. Enfin pressé par la nuit, & par une douleur secrette que je sentois dans l'ame, je fus obligé d'abandonner ce jardin, & je n'en pus visiter les autres endroits, où peut-être j'eusse encore trouvé des marques du respect & du zele de ces Nimphes affligées. Mais je ne doute point qu'elles ne se souviennent de tout ce que la tendresse & la douleur leur ont inspiré ; que si elles n'ont pû aprendre mon nom à Vôtre Altesse Roiale, sçachant qu'elle a souhaité de le sçavoir, quoi que je ne trouve rien en moi de considerable,

que le desir de meriter l'honneur d'être connu d'Elle. Je ne puis m'empecher ici de vous dire que je suis avec un profond respect,

MADEMOISELLE,

De Vôtre Altesse Roiale,

Le trés-humble & trés-obeïssant serviteur, l'Ab. de Torches.



LE RETOUR DES NIMPHES DE LUXEMBOURG.

Vous savez, belle Iris, que tout le monde étoit occupé à observer une Comette qui paroissoit depuis quelques jours, & qui entroit presque dans tous les entretiens de Paris.

On tiroit des présages certains
De quelque funeste avanture,
On nous en traçoit la figure,
Et le monde en craignoit des effets inhumains,
Mais ce n'est pas toûjours un malheureux augure
Qui menace d'enhaut le repos des humains.

Le soir que je devois satisfaire ma curiosité, & voir comme les autres ce nouveau prodige, j'entendis tout à coup dans

le voisinage des voix de réjoüissances & d'allegresse, je vis des feux en l'air qui sortoient du Palais d'Orleans, & qui paroissoient comme des étoiles brillantes dans l'obscurité de la nuit.

Ces signes, dis-je alors, que je vois dans la nuë
Former un jour si brillant & si beau,
Ne marquent-ils point la venuë
De quelque Astre nouveau
Ce que l'on apelle Comette,
Et qu'on dit être Interprete
Des menaces des Cieux,
N'est rien moins que ce que l'on pense,
C'est un Astre misterieux,
Et dont l'agreable influence
Propice aux desirs de la France
Vient se répandre dans ces lieux,
Pour nous marquer le retour glorieux.
d'une incomparable Princesse.
Qui tire sa haute Noblesse
Du sang des demi-Dieux.
Loin de nous annoncer la guerre ou la famine
Le grand Apollon qui devine,
Me dit qu'il n'est formé que pour l'heureux retour
D'une illustre Heroine,
Et que c'est l'Astre enfin d'un Astre de la Cour.

Je demeurai dans cette pensée malgré les raisonnemens d'un homme qui avoit quelque legere connoissance des Astres, & qui m'assassinoit à force de me dire que c'étoit une veritable Comette. Le lendemain je fus au Palais d'Orleans pour m'asfurer

ſurer de mes conjectures, & pour aprendre une nouvelle que j'attendois avec une extréme impatience.

Je rencontre d'abord les Nimphes empreſſées
A ſervir leur Princeſſe, & montrer leur amour :
L'unique but de leurs penſées
Etoit le ſoin de plaire, & de faire leur Cour.

Comme j'avois été l'Interprete de leur douleur, & que j'avois adreſſé leur plainte aux Nimphes de S. Fargeau dans un tems où l'abſence de leur Princeſſe leur ôtoit même la liberté de la voix, & faiſoit la peine & l'inquietude de tout Paris. Quelques-unes d'entr'elles eurent la bonté de m'entretenir quelque tems de tous les maux qu'elles avoient ſoufferts, & de la joie preſente qu'elles goûtoient auprés de leur incomparable Maîtreſſe, & l'une d'elles m'adreſſa la parole, & me dit :

Daphnis, il eſt bien doux aprés un long orage
De revenir heureuſement au port,
Nous en voyons à qui le mauvais ſort
Aprés mille travaux a fait faire naufrage.

Mais vous ne ſçavez pas, me dit une autre, qu'en arrivant ici nous avons trouvé qu'un triſte fantôme avoit occupé l'apartement de nôtre Princeſſe,

On voioit une femme & grande & décharnée
Qui passoit tristement ses jours,
Et sembloit être condamnée
A se plaindre & pleurer toûjours :
Ses yeux creux, son visage sombre,
Et son grand voile noir
Rendoient plus affreuse cette ombre,
Et montroient à nos yeux son secret desespoir,
Ses ornemens étoient funebres,
Et chez elle regnoient l'horreur & les tenebres:
A ses côtez on voioit les soucis
Tout enfumez & tout transis,
Dont les surprenantes figures
N'offroient à nos esprits que de tristes peintures.

Enfin elle étoit telle qu'on a accoûtumé de peindre la tristesse, car sans vous tenir plus long-tems l'esprit en balance, c'étoit elle-même, cette Reine des Isles noires, ou plûtôt cette mort des vivans, qui avoit occupé l'apartement de nôtre Princesse.

Mais à son retour elle a dissipé ce fantôme, a ramené la joïe, & a rendu tous ces lieux agreables.

A peine cette Nimphe avoit-elle achevé de parler & de finir le recit qu'elle me faisoit avec tant de grace, que l'on nous vint dire que dans Luxembourg il venoit d'arriver une Princesse, dont la pompe étoit extraordinaire, & la suite la plus brillante qu'il fut possible de voir ; &

qu'aïant appris le retour de la Princesse d'Orleans, elle venoit avec empressement luï rendre un hommage qu'elle devoit à son merite, aussi bien qu'à sa naissance. Nous l'attendîmes pour la voir passer, & nous apprîmes de quelqu'un de sa suite que c'étoit la Princesse des Iles riantes, que l'on apelle communément la Joye.

On la reconnoissoit à son habillement,
A son tein vif, à sa jeunesse,
Elle avoit beaucoup de la hardiesse
Et beaucoup d'enjoüement :
Sa taille étoit incomparable,
Ses yeux étoient brillans, & lançoient mille feux,
Et l'on voioit ses blonds cheveux
Flotter negligemment sur sa gorge admirable :
Les doux transports, les ris, les jeux & les appas
Etoient à ses côtez & marchoient sur ses pas :
D'une gase d'argent la richesse volante
Que soutenoit cette troupe galante,
Faisoit briller par tout l'éclat de son tein frais,
Et sembloit mettre au jour mille nouveaux attraits.

Avec cet équipage elle aborda d'un air riant l'illustre Princesse qu'elle venoit voir, la pria de souffrir qu'elle fût toûjours auprés d'elle qu'elle étoit resoluë de ne l'abandonner jamais, & de suivre par tout sa destinée. Alors faisant avancer quatre petits ris qui portoient une Corbeille de Filigrane remplie de quantité

de Rubis taillez en cœur, avec un artifice merveilleux, elle lui en fit un present, & lui dit que c'étoit pour lui faire connoître combien de cœurs avoient été sensibles aux doux transports qu'avoient causé son retour, & la satisfaction publique que l'on témoignoit de lui voir occuper le rang que sa naissance merite, & de lui voir augmenter par sa presence le lustre & la pompe de la Cour ; puis elle ajoûta,

Quand vôtre éloignement nous donnoit la torture,
Pour vôtre heureux retour on faisoit des souhaits,
Et le respect vous consacre à jamais
Ces cœurs dont vous voïez seulement la figure.

La Princesse d'Orleans receut toutes ces civilitez de la meilleure grace du monde, avec cette mine haute, & cet air de grandeur qui lui est si naturel, & témoigna d'être fort aise que la joie se fût offerte à elle pour être inséparablement attachée à sa belle vie.

Voilà, belle Iris, ce qui s'est passé au retour d'une Princesse, dont le merite vous charme, & qui fait ma plus juste admiration, & celle de toute la France.





POUR MADEMOISELLE DE NORMANVILLE.

MADRIGAL.

VOus que charment les déplaisirs,
Esclaves d'un mal volontaire,
Sujet du Prince de Cytere,
Qui vous nourrissez de soûpirs,
Amans, si vous craignez une peine infinie,
Ne brûlez point pour Silvanie,
Le feu de ses beaux yeux ne s'éteint qu'au tombeau,
Ses regards son mortels, détournez-en les vôtres,
Mais toutefois il est plus beau
De mourir pour ses yeux, que de vivre pour d'autres.

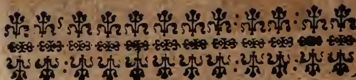


POUR LA MESME

MADRIGAL.

JEunes Amours, ne pleurez pas,
Reprenez vos traits & vos armes,
La Reine de tous les appas,
S'en va reprendre tous ses charmes;
Le Ciel la rend à mes desirs
Comme il la rend à tous les vôtres,
Elle va finir mes soûpirs,

Mais elle en fera naître d'autres :
Quand ces yeux, ces flambeaux d'amour
Auront repris un nouveau jour,
Que ne pourront point leurs œillades ?
Hé ! je crois de cette beauté
Que plus elle aura de santé,
Plus elle fera de malades.



MADRIGAL.

CE n'est point pour Lisis que je verse des larmes,
Il en est innocent, bien qu'il ait quelques charmes :
L'auteur de mes ennuis n'est pas mal avec vous,
Sans le nommer je veux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux.
De celui pour qui je soûpire.



MADRIGAL.

NOn, ce n'est point Philis qui cause mon martire,
Et bien que la beauté dont je ressens les coups
Soit brune, jeune & belle comme vous,
Ah ! Meute, j'ose vous dire
Que vôtre esprit ne peut étre jaloux
De celle pour qui je soûpire.



CHANSON.

J'Ay juré mille fois de ne jamais aimer,
Et je ne croiois pas que rien me pût charmer:
Mais alors que je fis ce dessein temeraire,
Tirsis, vous n'aviez pas entrepris de me plaire,
Ma raison contre vous ne fait plus son devoir;
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.



Helas! de mon erreur trop tard je m'aperçois,
Je pensois que ce Dieu ne rangeât sous ses loix
Que ceux qui de ses traits sçavent mal se deffendre,
Mais je sens que mon cœur malgré moi se va rendre,
Ma raison contre vous ne fait plus son devoir,
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir

M. la C. de la Suze.



CHANSON.

LAisse-moi soûpirer, importune raison,
Laisse, laisse couler mes larmes,
Mes déplaisirs sont doux, mes tourmens ont des charmes,
Et j'aime ma prison:
Ah! puis qu'Amarilis me deffend d'esperer,
Au moins en expirant laisse-moi soûpirer.



CHANSON.

AU defaut de ma voix recevez mes soûpirs,
Ils vous diront, Tirsis, en leur langage,
Que si le Ciel secondoit mes desirs,
Je vous donnerois davantage.

M. la C. de la Suze.



CHANSON.

VOus ne m'attirez point par vos attraits charmans,
Beaux lieux, où tant d'heureux amans
Trouvent de douces avantures.
Ah! je ne songe point à chercher des plaisirs,
Et je viens seulement sous vos ombres obscures
Entretenir ma peine, & cacher mes soûpirs.

M. la C. de la Suze.





LE TEMPLE DE LA MORT.

ELEGIE.

SOus ces climats glacez où le flambeau du monde
Epand avec regret sa lumiere feconde,
Dans une Isle deserte est un vallon affreux
Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux:
Là sur des vieux Ciprés dépoüillez de verdure;
Nichent tous les oiseaux de malheureux augure:
La terre pour toute herbe y produit des poisons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les saisons:
Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres;
Mille sources de sang y font mille rivieres,
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gemissemens.
Au creux de ce Vallon, dés l'enfance du monde
Est un Temple fameux d'une figure ronde,
Quatre portes de fer en quatre endroits divers
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers;
L'une est vers le Couchant, & l'autre vers l'Aurore,
L'une voit le Sarmathe, & l'autre voit le More,
Et là viennent en foule, & sous d'égales Loix
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.

La vieillesse, la fievre, & les douleurs mortelles,
Sont de ses huis sacrez les portieres fidelles :
Leurs habits sont de deüil, & cet obscur manoir
A ses funestes murs entourez de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres funebres,
Par leurs noires vapeurs augmentent les tenebres.
Un monstre sans raison aussi bien que sans yeux,
Est la Divinité qu'on adore en ces lieux,
On l'apelle la Mort, & son cruel empire
S'érend dessus les jours de tout ce qui respire.
L'objet le plus charmant que voient les mortels
Venoit d'être immolé sur ses fameux Autels,
La place d'alentour étoit toute sanglante,
Et rougissoit encor du meurtre d'Amarante,
Alors que Lizidor, dont le funeste amour
Est connu de tous ceux qui connoissent le jour,
L'ame de desespoir & de fureur atteinte
Dans ce Temple sacré profera cette plainte.
Puissante Deïté qui portes dans tes mains
Ce vieux sceptre roüillé craint de tous les humains
De qui l'aveuglement ne respecte personne,
Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne:
Toi qui regnes par tout, & dont tous les mortels
Doivent ensanglanter les mains & les Autels,
Toi qui par une loi de tout âge suivie
Doit donner le trépas à qui reçoit la vie,
Ne ferme point l'oreille écoute ce discours:
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,
Mes vœux sont de mourir, de cacher sous la terre
Une ame à qui les Cieux ont declaré la guerre,
De depoüiller ce corps de la clarté du jour,
Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour.
Unique reconfort des douleurs incurables,
Port où sont à couvert les esprits miserables,
Déesse qui conduis aux infernales eaux,
Frape, je tens le sein à tes sacrez couteaux,

Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime,
Et ne refuse pas le coup à ta victime.
Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,
Se font traîner par force au pied de tes Autels;
Ce murmure confus, & ce confus carnage
De corps si differens, de rang, de sexe & d'âge,
Ce fer fumant du sang que l'on vient d'épancher,
Ces têtes & ces bras épars sur ce bucher,
Ces flames que le temps ne voit point amorties,
Ces pleurs mêlez au cris des mourantes hosties,
Tout ce tragique apprêt les fait déja souffrir,
Ils se laissent ôter ce qu'ils devoient offrir,
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offrande,
Leur maintient devant toi n'a rien que d'indécent,
La peur pour un trépas leur en fait craindre cent:
Le fer perd dans leur sein l'honneur de son office,
Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,
Et profane ses mains en rompant les accords
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.
De moi, que ton saint bras s'arme contre ma tête,
Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempête,
J'ai bien assez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas:
Mes yeux seront sans pleurs, & ma bouche sans plain-[te,
Mon corps sans tremblement, & mon ame sans crainte,
Ne crois pas que le tems qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux Medecin de toutes les douleurs,
Lui de qui tant d'amans ont senti le remede,
En apporte jamais au mal qui me possede,
En vain tout l'Univers le voudroit secourir,
Toi seul as dans tes mains ce qui le peut guerir;
Et pour te faire voir comme il est incurable,
Apprens ce que mon sort a de plus déplorable.
Entre un nombre infini d'adorables beautez
Qu'enfanta dans ses jours la Reine des Citez,

Paris, dont l'Univers ne voit point de pareille,
Chacun sait qu'Amarante étoit une merveille :
La gloire de brûler aux flames de ses yeux,
Contenoit les desirs des plus ambitieux,
Et ses fers captivant les ames des plus braves, [ves.
Faisoient autant de Rois comme ils faisoient d'escla-
Amour, de qui les feux m'ont été si cuisans,
Me fit voir cette belle en ces plus jeunes ans,
Sa main mal asseurée & ses regards timides.
Firent sur moi l'essai de leurs traits homicides.
Ce fut dessus mon cœur qu'elle apprit à tirer,
Mon cœur fut le premier qu'elle fit soûpirer :
Et mes yeux arrosant ses belles mains de larmes,
Paîerent les premiers le tribut à ses charmes :
Mais comme le premier entre tous les mortels,
Je lui rendis des vœux, & bâtis des autels,
Aussi de tant d'amans épris de cette gloire,
Amarante me crût digne de sa victoire :
Ma conquête lui plût, & mon cœur enflamé
Ne l'aima pas long tems sans qu'il en fut aimé :
Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flame,
Son ame compâtit aux tourmens de mon ame ;
Son cœur de ses soûpirs honora mes douleurs,
Ses beaux yeux pour des pleurs me dônerét des pleurs.
Sa voix me consola dans mes plus fortes génes,
Et sa divine main vint soûtenir mes chaînes,
J'étois l'unique objet de ses affections,
Ma tristesse & ma joïe étoient ses passions,
Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes, [tes,
Et mes moindres douleurs faisoient naître ses plain-
Deux cœurs ne respiroient que les mémes desirs,
Et deux cœurs ne poussoient que les mêmes soûpirs.
Ici je te permets trop fidele memoire,
De cacher à mes yeux le comble de ma gloire,
Ne me fais point trouver dans ses bras languissans,
Ne mets point son beau corps au pouvoir de mes sés,

Que toutes ses faveurs passent pour des mensonges,
Et tant d'heureuses nuits me soient autant de songes,
Dérobe à mon penser ces precieux tresors
Qui me firent aimer son esprit & son corps ;
Donne à tant de beautez une ame inexorable,
Fais la moi sans pitie, si tu m'es pitoiable,
Et pour rendre aujourd'hui mō mal moins rigoureux
Formes-la moins aimable, ou me rens moins heureux
Mais j'ai beau me flater pour soulager ma peine,
Elle fut toûjours belle, & jamais inhumaine,
Son ame fut d'accord avecque mes desirs,
Et je soûpirai peu qu'au milieu des plaisirs,
De tant de passions dont nous sommes la proye,
J'ignorois presque tout, hors de l'amour & la joye,
Le Ciel ne voioit rien de plus heureux que moi,
Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi :
Las ! il fut aussi pur, mais non pas si durable,
Et ma felicité fut un songe agreable :
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,
Qui dans l'obscure nuit brille au milieu de l'air,
Son jour rit à nos vœux, mais il porte la foudre
Qui frape, qui terrasse, & qui reduit en poudre,
Et nous sert bien souvent de funeste flambeau
Pour mener nos esprits vers la nuit du tombeau.
J'etois dans les transports des premieres delices;
Dont Amour couronna mes fidelles services,
Lors qu'une ardente fiévre assaillit la beauté
Qui dedans ses liens tenoit ma liberté ;
Il n'est rien ici-bas qui ne soit perissable,
Les plus fermes rochers sont assis sur le sable.
Les Thrônes & les Rois sont rongez par les vers,
Et deux points font l'appui de ce grand Univers,
Tout fléchit sous les loix des fieres destinées,
Tout paye le tribut au Tyran des années,
Et nos peres ont veu son bras audacieux
Renverser les Autels, & foudroïer les Dieux,

Amarante languit d'une fatale atteinte,
Sa constance à son mal veut dérober la plainte,
Et comme dans un fort se retire en son cœur,
Mais il s'en rend le Maître, & le traite en vainqueur.
La fiévre en ce beau corps orgueilleuse & hautaine
Sur des ruisseaux de sang serpente & se promene,
Et le feu dans la main, menace du tombeau
Tout ce que la nature a de riche & de beau;
Elle efface les fleurs sur son visage écloses,
Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roses,
Et ravit à son teint cet éclat nomparcil
Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil:
Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flame,
Ces beaux astres n'ont plus le mouvement si prompt,
Et la seule douleur regne dessus son front:
De moment en moment sa peine devient pire,
Son ame la ressent, sa bouche la soûpire,
Elle pour qui l'on vit soûpirer tant d'amans,
Soûpire à cette fois sous l'effort des tourmens,
Et par des tristes cris qu'interrompent ses plaintes,
Etonne mon amour & reveilles mes craintes:
J'accuse de mon sort & la Terre & les Cieux;
Et je rends criminels les hommes & les Dieux;
Je reviens furieux & contraire à moi-même,
Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blasphéme;
J'implore leur secours, & blesse leur bonté,
Et mets le sacrilege avec la pieté:
Ce qui plus me travaille en ma triste avanture,
Est qu'il me faut cacher le tourment que j'endure.
Je voile mes ennuis, je devore mes pleurs,
J'interdis la parole à mes justes douleurs,
Je fais sentir mes sens, ma voix & mon visage,
Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage,
J'ai l'espoir dans ma bouche, & l'espoir dans le sein,
Et plus de demi mort je contrefais le sain.

Mais qui peut long-tems feindre aux yeûx de son
amante,
Qui peut voir d'un œil sec sa maîtresse mourante ?
Quand ma raison m'eût dit qu'un ouvrage si beau
Devoit en peu de jours enrichir un tombeau,
Amour me fit bien prendre un autre personnage.
Je change de couleur, je change de langage,
Et tous mes sentimens revoltez contre moi
Témoignerent ma crainte & trahirent leur foi.
Cette belle malade interprete mes larmes,
Explique mes soûpirs, juge de mes alarmes,
Elle lit sur mon front son lamentable sort,
Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort.
Ce n'est pas son tourment, mais le mien qui l'outrage,
Son mal, & non le mien, étonne mon courage :
Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons pas,
Elle pleint ma douleur, & je crains son trépas;
Pour les maux étrangers nos ames sont passibles,
Et nos propres malheurs nous trouvent insensibles,
La fievre cependant se rit de nos douleurs,
S'accroît par nos soûpirs, s'enflame par nos pleurs,
Et son ardeur fait voir que toute son envie
Est de borner le cours d'une si belle vie!
Amarante voiant qu'un sort injurieux
Alloit bien-tôt fermer & sa bouche & ses yeux,
Me tendit en pleurant sa belle main tremblante,
La mit dedans la mienne, & d'une voix mourante,
Exprima dans ces mots sa vivante amitié :
Mais helas ! ses soûpirs en dirent la moitié.

C'en est fait, à ce coup la vigueur me delaisse,
Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtresse :
Je meurs, mais je meurs tienne, & la sever.. loi
Qui peut tout sur mes jours ne peut rien sur ma foi,
Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma gloire,
Malgré l'ordre du sort, passera l'onde noire.
Ah ! mon cher Lizidor, que je puis bien nier,
Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier,

Puis que pour mon ſuplice il eſt vrai qu'en mon
 ame
Je n'ai plus d'eſperance, & j'ay beaucoup de flame:
Je n'eſpere plus rien, mais helas! j'aime encor,
Je renonce à la vie & non à Lizidor;
Ma force diminuë, & mon ardeur vivante,
Ma lumiere eſt éteinte, & mon deſir augmente,
Je ne la quitte pas même en quittant le jour,
Et perdant mon amant, je garde mon amour.
Le ſoûpir qui pouſſa cette belle parole,
Comme un globe enflamé vers les Aſtres s'envole:
Amarante ſans voix, ſans poulx, ſans mouvement,
Tombe dedans les bras de ſon fidelle amant,
Qui ne pouvant mourir auprés de cette belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.
 Déeſſe, qui connois l'excez de ces malheurs,
N'épargne point mon ſang, mais épargne mes pleurs,
Et permets que j'abrege un diſcours ſi funeſte,
Mon extréme douleur te dit aſſez le reſte:
Tu vois par ce recit qui dépeint mes amours,
Si mon tourment a tort d'implorer ton ſecours,
Si je puis vivre encor ſans me noircir de crimes,
Et ſi mes triſtes vœux ne ſont pes legitimes.
 Viens, mon unique eſpoir, tu viens en tant de lieux,
Où ton nom eſt l'effroi des jeunes & des vieux,
Aproche, & que ta main en meurtres ſi feconde
Faſſe un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde:
Lance un trait deſſus moi, je ne demande pas
Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas,
Le moindre ſuffira pour détacher mon ame,
Et couper de mes jours ma malheureuſe trame:
Mais c'eſt trop te prier, & c'eſt trop diſcourir,
Eſſaions ſi ſans toi nous pourrons bien mourir.



SUITE DU TEMPLE DE LA MORT.

EGLOGUE.

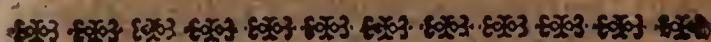
DAPHNIS.

SOus les arbres ſacrez de ce fameux vallon
Où le Divin Gondy repreſente Apollon ;
Daphnis renouvellant ſes fortunes paſſées ,
Erroit à la mercy de ſes triſtes penſées ;
Et par les ſons plaintifs de ſa mourante voix ,
Attendriſſoit le cœur des Nymphes de ce bois ,
Quand frapé tout d'un coup , & ravi par l'oreille ,
D'une douce muſique à nulle autre pareille ,
Il ſe traîna ſans bruit aux travers des buiſſons ,
Pour oüir de plus prés de ſi douces chanſons.
Helas ! il les oüit , & ſon ame abbatuë
Loin d'en voir émouſſer la pointe qui le tuë ,
La ſentit plus picquante , & s'abreuvant du fiel ,
Convertit en poiſon les delices du Ciel.
Menalque & Licidas formoient cet harmonie ,
Et le beau feu d'amour échauffoit leur genie ,
Découvroient à Damon leurs divers ſentimens ;

Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes
Défendoit sa Bergere, en exprimoit les charmes,
Et voulant acquerir le titre de vainqueur,
Appuiant de sa voix le parti de son cœur.
Tant de rares beautez naïvement dépeintes
Donneroient à Daphnis de mortelles atteintes,
L'image d'Amarillis & celle de Philis
Tirerent du tombeau ses feux ensevelis;
Et sa chere Amarante apparut à son ame,
Lançant de ses beaux yeux une subtile flame,
Qui flatant son amour d'un plaisir imparfait,
Accrut de sa douleur un veritable effet.
O toi s'écria-t-il, fugitive Amarante,
Toi qui mene mon ombre aprés la tienne errante,
Toi dont la cendre foible embarasse tous mes sens,
Ecoute le recit des peines que je sens,
Quand tu voiois le jour, & que ta belle vie
Remplissoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie,
Je fus le seul choisi pour être aimé de toi,
Et seul je meritai les gages de ta foi:
Mais pardon si je dis que je t'ai meritée,
De ce terme insolent ne sois point irritée,
Si j'eus quelque merite, Amour nôtre vainqueur
Le versa dans mon ame, en regnant dans mon cœur,
Je sai que ta beauté n'eût rien de comparable,
Qu'aux plus brillants esprits le tien fut préferable,
Que les Vertus, les Ris, les Graces, les Amours,
Pour te faire admirer, te suivirent toûjours,
Que ces brillans regards dont tu nous fis la guerre
Tirerent aprés toi tous les yeux de la Terre,
Et qu'enfin la Nature épuisa ses tresors,
Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton beau corps.
Cependant tu m'aimas, & j'eus le bien supréme,
De voir ta flame égale à mon ardeur extrême,
Et que pour nous unir le soin des Immortels,
Eût épuré mes feux au pied de leurs Autels.

O fortunez momens ! o flateuses pensées !
O biens évanoüis ! ô delices passées !
O doux ravissemens ! ô celestes plaisirs !
Vous calmeriez encor vos violens desirs,
Si quelque Dieu tenté d'une si belle proie
Ne m'avoit point ravi la cause de ma joie.
Mais de quoi, malheureux, ose-je discourir ?
Puis-je, ô mon Amarante, y songer sans mourir!
Que fais-je de ma vie aprés t'avoir perduë ?
Qu'as-tu fait de ta flame au tombeau décenduë?
Y gardes-tu toûjours ta premiere amitié ?
De l'ennui qui me ronge as tu quelque pitié,
Dis-moi si chez les Dieux ce beau soin te devore,
Et si de ton Berger il te souvient encore ?
Ah ! tu ne répons rien, méconnois-tu ma voix?
Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois ?
Est-ce donc qu'on oublie au bord des sepultures
De ces chastes amours les chastes avantures ?
Pour moi, s'il est ainsi, je renonce au trépas,
Je veux vivre & souffrir pour ne t'oublier pas,
Et que de mes tourmens la suite douloureuse
Fasse vivre à jamais nôtre histoire amoureuse.
Là cet amant se teut, & par mille sanglots
Accompagnez de pleurs répandus à grands flots,
Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,
Et gemir de pitie l'air, les eaux & les arbres:
Damon qui l'aperceut, & qui dans ce malheur
Du mal de son ami fait sa propre douleur,
Suivi de deux Bergers qu'un même zele emporte,
L'aprocha, le plaignit, & parla de la sorte.
Daphnis, moderez-vous, c'est trop s'entretenir
Dans le trouble confus d'un mortel souvenir,
Les Dieux justes & bons ont mis vôtre Amarante
Au dessus des flambeaux de la voute éclairante,
Où se mirant sans cesse en la source du bien,
Hormis vôtre repos, il ne lui manque rien.

Travaillez à sa gloire, achevez en l'ouvrage,
Montrez vôtre constance au milieu du naufrage,
Oposez la sagesse à la necessité,
Et prenez part vous-même à sa felicité.
 A ces mots animez de la voix & du geste,
Daphnis fit une pose à sa douleur funeste;
Et si d'un sage ami les funestes discours
De semblables douleurs pouvoient trancher le cours,
Il eût trouvé sans doute en ce puissant remede
L'entiere guerison du mal qui le possede.
Mais de son fier destin les assauts redoublez
Remirent le desordre en ses esprits troublez.
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur premiere,
Reprit dans nos forêts sa course coûtumiere,
Du vent de ses soûpirs secha toutes nos fleurs,
Grossit tous nos ruisseaux du torent de ses pleurs,
Etonna de ses cris l'air, & la terre & l'onde,
De son mal incurable entretint tout le monde,
Et chaque jour encor fait redire cent fois
La mort de sa Bergere aux échos de nos bois.



CHANSON.

AH! donnez-moi, Climene, ou la mort ou la vie.
Et prononcez l'Arrêt de mon trépas,
 Ou pour contenter mon envie,
Donnez à mon amour un aveu plein d'apas.
 Cette cruelle incertitude
 A quelque chose de si rude,
 Que vous ne vous fâcherez pas,
 Si dans ce moment je m'écrie,
Ah! donnez moi, Climene, ou la mort ou la vie.

M. la C. de la Suze.



RUPTURE.

STANCES.

irregulieres.

ENfin je suis en liberté,
J'ay brisé l'amoureuse chaîne
Où je languissois arrété,
Les charmes d'Uranie, & toute sa beauté
Ne sont plus à mes yeux qu'une chimere vaine:
Sa douceur ni sa cruauté
Ne font plus desormais mon plaisir ni ma peine.
Elle n'est plus ma souveraine,
Et dedans mon cœur revolté
Je ne reconnois plus ni de Roi, ni de Reine,
Que moi seul, & ma volonté.



L'Amour n'eut jamais de suplice
Pour ceux qui vivent sous ses loix,
Qu'il ne m'ait durant quelque mois
Fait endurer à son service.
La longue absence, & les Rivaux,
La froide jalousie, & ses secrets bourreaux
M'ont donné tous les jours mille tourmens nouveaux,
Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux empire,
Qu'on y pleure, qu'on y soûpire,
Jamais au fort de son martire
Amant ne souffrit tant de maux.



Cependant le plaiſir d'aimer & d'être aimé,
M'avoit ſi puiſſamment charmé,
Que ſouvent l'ardeur infinie,
Dont je brûlois pour Uranie,
Me faiſoit demander aux Dieux
D'expirer un jour à ſes yeux,
Aprés l'avoir long-tems ſervie.
Dans cette ſorte de trépas
Je m'imaginois tant d'apas,
Que mon ame en étoit ravie,
Et ſi j'euſſe obtenu de perdre ainſi la vie
J'euſſe eſtimé mon ſort ſi glorieux,
Que je n'euſſe pas crû devoir porter envie
A celui des Rois, ni des Dieux.



Mais je ſuis revenu de cette extravagance,
Et ce n'eſt plus dans la ſouffrance,
Dans la ſoumiſſion, & dans l'obeïſſance,
Que je mets deſormais ma gloire & mon bonheur.
Quand l'amour étoit mon vainqueur,
Quand il regnoit dedans mon cœur
Avec toute la violence,
Et qu'il y conſervoit cette même puiſſance
Qu'il eut en ſa naiſſance,
Alors j'avois ces ſentimens,
Et je me picquois de conſtance,
Comme les Heros des Romans.



Aujourd'hui j'ay plus de ſageſſe,
Je connois quelle eſt la foibleſſe
D'un homme dans l'engagement,
Qui pleure & ſoûpire ſans ceſſe,
Qui pour une Philis ſouffre eternellement
Quelque nouveau tourment;
Qui tantôt craint ſon changement,

Et qu'un plus agreable Amant
N'aille surprendre sa tendresse,
Tantôt pour un éloignement
De cinq ou six jours seulement,
S'afflige aussi cruellement,
Que s'il devoit certainement
Ne revoir jamais sa Maîtresse,
Et qui, soit que le jour ou finisse ou paroisse,
N'a jamais de repos ni de soulagement.



J'ai langui plusieurs mois dans un état semblable,
On dit que du Ciel rigoureux
C'est un arrêt irrevocable,
Que l'on soit une fois fortement amoureux,
Et que ni le sot, ni le sage,
Dans la Cour, ni dans le village
Ne sauroient éviter ce destin malheureux :
Mais j'ai fait mon apprentissage,
Et si jamais mon cœur s'engage
A tenter un second naufrage,
Puisse-t'il pour le port, au milieu de l'orage,
Ne former tous les jours que d'inutils vœux :
Puisse-t-il soûpirer long-tems pour le rivage,
Et ne l'obtenir point que l'âge
Ne m'ait fait blanchir les cheveux.



Si celle à qui j'ai fait serment
De l'aimer éternellement,
Veut bien aprés cela me croire,
Qu'elle change pareillement :
C'est l'avis le plus salutaire,
Que puisse charitablement
Lui donner défunt son amant :
Sinon, qu'elle se plaigne ou d'elle seulement,
Ou du destin contraire,
Et que jamais elle n'espere,

Qu'aprés être sorti d'une méchante affaire,
je m'y rengage fortement.



Ce n'est pas que d'un sot caprice
Ecoutant l'aveugle fureur,
Je veüille la bannir tout-à-fait de mon cœur,
Ou que j'aie assez d'injustice
Pour vouloir que l'autel où j'ai fait sacrifice,
Me soit desormais en horreur :
Au contraire, toute ma vie
Je veux que le nom d'Uranie
Me soit un nom doux & charmant,
Je veux, malgré son changement,
Garder toûjours pour elle une estime infinie :
Mais pour elle, ni pour Sylvie,
Pour Philis, ni pour Idalie,
Ny pour tant de beautez à qui l'on fait la Cour,
Il ne me prendra plus envie
De passer jusques à l'Amour.



STANCES.

CHarmante cause de mes peines,
Dont le souvenir m'est si doux,
Je ne puis éloigné de vous
Ni rompre, ni souffrir mes chaînes,
Iris, veüillez les soûtenir,
Aimez un peu vôtre victoire,
Et n'abaissez pas vôtre gloire
Jusques à me vouloir punir.

Quel



Quelquefois dans ma solitude
Consolez mes aspres douleurs,
Essuiez quelquefois mes pleurs,
Soulagez mon inquiétude,
Au moins approuvez mon desir :
Ainsi dans le mal quî me presse,
Si j'ai souvent de la tristesse,
J'aurai quelquefois du plaisir.



Depuis que vous étes absente
Je ne vois rien que d'ennuyeux,
Tout m'est funeste dans ces lieux ;
Ma vie est triste & languissante,
Seul je songe à m'entretenir
Avec vôtre agreable idée.
De moi si cherement gardée,
Quoi qu'en coûte le souvenir.



Seul je rappelle en ma memoire
Les momens, les lieux & les jours
Où vos agreables discours
Faisoient mon plaisir & ma gloire
Iris, j'ai perdu ce bonheur,
Que ne perdois-je aussi la vie,
Pourquoi me fûtes-vous ravie,
Aimable objet de ma langueur ?



J'étois content de ma fortune,
Elle consistoit à vous voir,
J'aimois sans le faire savoir
D'une passion non commune,
Vous m'entendiez bien soûpirer,
Ma bouche n'ose vous le dire,
Mais helas ! quand le cœur soûpire,
N'est-ce pas bien se déclarer.

Si dans le malheur qui m'accable
Vous daignez aprouver mon feu,
Si vous le souffrez tant soit peu,
Mon bonheur est incomparable,
Iris, je benirai mon sort,
Si dans ma passion extréme
Je puis vous dire, je vous aime,
Sans que vous me donniez la mort.



RESPONSE.

Aux mêmes Stances retournées.

SI je suis cause de vos peines,
Que mon souvenir vous soit doux,
Encor que je sois loin de vous,
Je veux que vous portiez vos chaînes,
J'aurai soin de les soutenir;
Je veux bien aimer ma victoire,
Et n'abaisserai pas ma gloire
Jusques à vouloir vous punir.

Souvent dans vôtre solitude
Je consolerai vos douleurs,
J'essuierai quelquefois vos pleurs,
Moderez vôtre inquietude;
J'aprouve assez vôtre desir,
Ainsi dans le mal qui vous presse,
Si vous avez de la tristesse,
Aiez quelquefois du plaisir.

Si depuis que je suis absente,
Tous objets vous sont ennuieux,
Vôtre vie en quelqu'autres lieux
Sera moins triste & languissante :
Tandis pour vous entretenir
Ne cherchez rien que mon idée,
Et qu'elle soit de vous gardée,
Par un éternel souvenir.

Rapellez en vôtre memoire
Les momens, les lieux & les jours
Où je faisois par mes discours
Vôtre plaisir & vôtre gloire.
Mais aiant perdu ce bonheur,
C'est trop de perdre aussi la vie :
Helas : quand je vous fus ravie
Je partageai vôtre douleur.

Quand vous borniez votre fortune
Au contentement de me voir,
C'étoit me faire assez sçavoir
Vôtre passion non commune ;
Je vous entendois soûpirer,
Vôtre bouche n'osoit rien dire :
Mais alors que le cœur soûpire,
C'est assez bien se declarer.

Qu'aucun malheur ne vous accable
Puisque j'aprouve vôtre feu,
Si pour le souffrir tant soit peu
Vôtre joie est incomparable,
Tirsis, benissez vôtre sort,
Aimez-moi d'un amour extréme,
Dites-moi toûjours, je vous aime,
Sans en aprehender la mort.



LETTRE
de la Cour.

ALcandre, tes Lettres m'ont pressé tant de fois, & de si bonne grace, de divertir ta solitude par le récit de ce que nous voions à la Cour, que je ne sçaurois plus m'en défendre. Je t'obéïs enfin, & je t'en envoie un craion, où tu ne laisseras pas de connoître la beauté de mon objet, bien que je n'en puisse pas marquer tous les traits.

Cette Cour n'a point de pareille,
C'est un admirable sejour,
Où Loüis le Grand chaque jour
Fait éclore quelque merveille;
Ses vertus surpassent ses ans,
Il donne aux plus fins courtisans
Des leçons de sa politique,
Et sçait regner si dignement,
Que ce qu'il dit & qu'il pratique
Nous laisse dans l'étonnement.

Il n'est pas de la loüange de nôtre Roi comme de celles de beaucoup d'autres de qui l'on augmente la reputation par

de belles paroles ; je n'en trouve point d'aſſez fortes pour le loüer & pour exprimer ſes rares qualitez : il poſſede lui ſeul toutes celles qu'on a admirées en chacun de ſes Ancêtres.

Les Charles, François & Henris
Se font admirer dans l'Hiſtoire,
Les Philipes & les Loüis
Y paroiſſent brillans de gloire,
Mais le nôtre ira plus loin qu'eux,
Et s'il pourſuit de la maniere
Qu'il a commencé ſa carriere,
Il paſſera les demi-Dieux.

La Reine Mere qui s'eſt toûjours fait admirer comme la plus grande Reine de la terre, merite la même admiration, comme la meilleure Mere, elle met toute ſa joie à voir qu'elle a donné au monde un Monarque ſi accompli, qui conſerve pour elle tant de veneration, & qui répond ſi agreablement à toutes ſes tendreſſes. Ses intentions & les volontez du Roi ont un tel raport, qu'il ſemble qu'un même eſprit anime ces deux Roiales perſonnes.

Que cette Reine ſans ſeconde
Goûte une parfaite douceur !
Elle regne dedans le cœur
Du plus Auguſte Roi du monde.

L'assidu respect qu'il lui rend,
Est aussi tendre qu'il est grand;
Il sçait que pour lui cette Mere
Eut tant de soins & de bontez,
Et découvre de tous côtez
Les merveilles qu'elle a sçû faire.

Il n'y a rien de mieux que la maniere de vivre du Roi avec la Reine, on y remarque de l'amour & de la civilité, & s'il la traite comme une Compagne qu'il cherit parfaitement, il la traite aussi comme une grande Princesse; pour toutes ses bontez & ses tendresses, elle lui donne toutes ses pensées, elle n'a des yeux que pour lui; en aprenant à l'aimer, elle a oublié toute autre chose, & je lui ai oüi dire plus d'une fois, qu'elle ne trouvoit que le Roi de bien fait dans son Roiaume.

Ces deux cœurs par le Ciel unis
Goûtent une joïe infinie.
Loüis est charmé de Marie,
Marie n'aime que Loüis;
Et dans cette correspondance,
S'il a du plaisir à la voir,
Elle ne sçauroit concevoir
Comme on peut souffrir son absence.

Tu m'as souvent écrit de te faire le Portrait de cette jeune Reine que j'ay

l'honneur de servir, & que tu n'as point vuë, & je me souviens que j'en ai tracé déja quelques traits; mais je te confesse que c'est un Oüvrage que je ne sçaurois achever. Cette Princesse est un visage humain, où la Nature a mis ce qu'elle avoit de plus rare: ses beaux yeux, son teint & ses cheveux sont autant de merveilles, & sa pieté admirable, sa douceur & sa vivacité sont autant de Graces qu'elle a aportées du Ciel.

Les adorables actions
De cette jeune Souveraine
Découvrent des perfections
Qui sont au dessus d'une Reine:
Ces beaux sentimens plus qu'humains
Dans le fonds de son ame emprains,
Et tant de vertus sans pareilles
Qui conduisent ses volontez,
Font voir que ses rares beautez
Sont les moindres de ses merveilles.

Cette belle union de leurs Majestez fait qu'il ne se voit jamais de partage dans leurs cœurs; il semble qu'elles ne fassent qu'une maison; & ceux qui sont aux Reines: sont également au Roi. Je leur faits tous les jours ma Cour avec de pareils sentimens de veneration & d'obéïssance; & l'on ne sçauroit être plus satisfait que je le suis, de la grace que sa Ma-

jesté m'a accordé d'entrer des premiers à son lever, & de pouvoir admirer à loisir un si grand Monarque. Mes yeux ne le peuvent assez regarder, & je cours par tout où il passe comme si je ne l'avois jamais vû.

Ce peuple qui n'a point de Dieux,
Que cette source de lumiere,
Qui tous les jours dans sa carriere
Porte la vie en tant de lieux,
Courant éveil'é par l'Aurore
Voir lever l'Astre qu'il adore,
Et marquer son zele & sa foi.
Quelque joye qu'il en ressente,
Son ame n'est pas si contente
Qu'est la mienne au lever du Roi.

Tous les Princes & les grands Seigneurs font leur Cour au Roi avec autant de soin que de respect, & ils reconnoissent qu'ils sont comme les Astres qui ne brillent qu'autant qu'ils reçoivent l'aspect du Soleil. A la tête de nos Princes du Sang paroît le Frere unique de sa Majesté, de qui l'esprit est infiniment éclairé, l'ame grande & bienfaisante, & qui possede tous les avantages qu'il faut avoir pour être parfait; le Ciel lui a choisi pour Compagne une Princesse qu'on ne sçauroit assez admirer, & qui

donne à l'Angleterre la gloire d'avoir produit un miracle.

O que c'est un couple parfait
Que Philippe & son Henriette!
On voit bien que le Ciel l'a fait
Naître sous l'heureuse Planette.
Il est charmant, elle est divine;
Et tous deux nous font avoüer
Que l'éloquence la plus fine
Ne les peut assez bien loüer.

Monsieur le Prince pour un grand homme de guerre est un admirable Courtisan, il fait aussi bien sa Cour qu'il tient dignement son rang, & tout le monde avoüe que son courage & son esprit sont d'une pareille élevation.

Ce genereux Prince n'aspire
Qu'aux moiens de plaire à son Roi,
Heureux de recevoir la loi
De ce Monarque qu'il admire.
Il croit qu'un Heros si puissant
Doit regner sur toute la terre,
Et voir tomber le Croissant,
Brûlé de le suivre à la guerre.

Leurs Majestez & les deux Altesses Royales se rendent tous les jours chez la Reine leur Mere, y passent en particulier d'agreables heures, & goûtent ce que la tendresse a de plus doux : elles lui tiennent

compagnie dans ses repas ; & cette belle union que tout le monde voit, fait naître l'admiration publique.

Que nôtre veuë est attachée
A ce rare & charmant aspect,
Que nôtre ame se sent touchée
Et de plaisir & de respect,
Quand cette famille honorable
Se laisse voir à même table,
Et par des regards & des ris
Qu'assez souvent elle s'envoie,
Montre qu'elle vit plus de joie,
Que des mets qui lui sont servis.

Vous me mandez par vôtre derniere lettre, que je vous aprenne quelque chose de la chutte de Monsieur Fouquet, & de sa prison : Il fut arrété avec tant d'adresse, & si secrettement, qu'il n'eût pas le moindre avis, ni le moindre soupçon ; tout le monde crie contre son ambition, sa mauvaise conduite dans les Finances, & ses dereglemens donnent des acclamations à la justice du Roi ; il est gardé fort soigneusement par des Mousquetaires, & les plus habiles gens augurent mal de sa fin :

Comme un Icare audacieux,
Qui pretendoit voler aux Cieux,
Ce Sur-Intendant plein d'audace
Aiant pris hardiment l'essor,

Croioit avec des aîles d'or
Voler à la plus haute place :
Mais Loüis ainsi qu'un Soleil
A dissipé son apareil,
Et renversé ses entreprises ;
Et ses aîles qu'injustement
Pour s'élever il avoit prises,
L'ont fait tomber plus lourdement.

Quantité de personnes de toutes qualitez ont part à sa disgrace ; & même de belles Dames qui meritoient bien que leurs intrigues fussent cachées ; si ce n'est qu'elles soient punies d'avoir prodigué leurs bonnes graces, qui ne doivent être gagnées que par le merite, les assiduitez & les respects qu'on ne trouve jamais dans ces seducteurs, qui se servent de fausses clefs d'or pour entrer dans le Temple d'Amour, d'où ils ne sortent point sans scandale : il faut pourtant avoir pitié de ces malheureuses beautez que l'ambition a surprises.

L'ambition est dangereuse,
C'est bien le plus subtil poison
Qui puisse troubler la raison,
Et l'ame la plus vertueuse,
Quand elle s'en laisse infecter,
Puis qu'elle sceut precipiter
Les Anges remplis de lumiere,
Et que nôtre premiere Mere.

Sentit son mortel aiguillon,
Nous devons plaindre tout debon
Les rigoureuses destinées
De ces Dames infortunées,

Si nôtre jeune Roi est redoutable à la guerre, il est admirable dans la paix, & dans le Gouvernement de son Etat. Il tient deux fois le jour un Conseil particulier, où assiste un petit nombre de personnes qu'il a choisies, & aprés que les affaires ont été examinées, Sa Majesté les resout avec autant de sagesse & de justice que les Monarques les plus consommez dans la conduite de leurs Etats.

Il est jeune, mais il est sage,
Et son jugement sans pareil,
Lors qu'il preside à son Conseil,
Lui sert d'epreuves & d'usage.
Son esprit brillant de clartez
Trouve des difficultez,
Et peu de choses impossibles;
Et quand il ouvre des avis,
Ils sont admirez & suivis,
Comme des regles infaillibles.

Il n'y a plus de Sur-Intendant que le Roi, & il établit un si bel ordre dans ses Finances, que son Roiaume en ressentira bien-tôt les effets. Quel bonheur

de voir ses richesses servir à ses liberalitez, ou conservées dans son Epargne pour les besoins de son Estat, aprés en avoir vû faire tant d'injustes dissipations! Que ses peuples sacrifieront de bon cœur & leurs vies & leurs biens pour son service, puisque c'est lui qui est le dispensateur de ses tresors ! Que les bienfaits & les graces augmenteront de prix, & vont être satisfaisantes pour les honnêtes gens qui n'en demanderont plus qu'à leur veritable Maître, & qui n'en recevront que de lui !

Qu'il est juste de voir partir
Les bienfaits de sa main Roiale !
Elle n'aura plus de rivale,
Si hardie à les départir :
Pour recevoir ces recompenses
Le merite decidera
Et la seule vertu sera
Le fondement des esperances.

Avec les grandes qualitez d'un Heros, nôtre Monarque possede toutes celles qu'il faut avoir pour la belle galanterie, elles lui sont si naturelles, qu'il n'y a point de conquêtes qui lui soient difficiles, & quand il ne seroit pas Roi, il seroit toûjours le mieux fait & le plus aimable de son Roiaume : j'en laisse juger

les Dames, qui confesseront que s'il entre dans une conversation generale, ou s'il en fait une particuliere; que s'il paroît dans un Bal, ou dans un Tournoi, c'est avec tant d'adresse & tant de grace, qu'il emporte le prix aussi aisement que les cœurs.

Par tout où l'on le voit paroître,
Il fait avoüer hautement,
Qu'avecque les marques de Maître
Il a les graces d'un Amant.
Chaque parole de sa bouche,
Nous surprend, nous charme, nous touche,
Et quand il paroît dans un Bal,
Si toutes les ames atteintes
Osoient lui découvrir leur mal,
Ah! que l'on entendroit de plaintes,

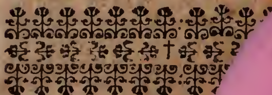
Vous aurez oüi parler de ce qui s'est passé à Londres entre les Officiers de nôtre Ambassadeur, & de celui d'Espagne; & que ceux-ci soûtenus d'une populace Angloise, à qui on avoit distribué quelques doublons, ont fait dans la contestation du Rang une action aussi violente qu'elle est contre les droits de cette Couronne, & chacun en considere les suittes avec des sentimens bien differens. Sa Majesté a pris cette affaire comme fit autrefois Henri le Grand, qui voulut rom-

pre la Paix qu'il avoit faite depuis peu avec l'Espagne, parce que l'on avoit violé à Madrid la seureté du Palais de son Ambassadeur. Le Pape adoucit ce Conquerant, & lui fit faire la satisfaction qu'il desiroit, Je suis assuré que l'on fera toutes choses pour la donner entiere à nôtre Roi, & son alliance est trop avantageuse, & sa colere est trop à craindre, pour lui refuser rien de ce que la justice lui fera demander.

Il est clement, quand on est doux,
Et la moindre fierté s'expose
A mettre soudain en couroux
Ce jeune Mars qui se repose.
Il s'est desarmé par amour,
Mais que tous les Rois de la terre
Craignent leur perte dés le jour
Qu'il leur déclarera la guerre.

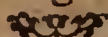
Il y a déja du tems que cette lettre étoit presque achevée, & je vous l'aurois envoiée plûtôt, si depuis quelques jours la naissance du Dauphin n'avoit ocupé toutes nos pensées : Elle a commencé avec bien de la douleur & beaucoup de danger, mais elle s'est achevée tres-heureusement, & avec une extréme joie: Elle a été la pierre de touche des bontez, des tendresses & de la vertu du Roi & des Reines,

& j'y ai vû des merveilles que je ne saurois exprimer. La Reine & le petit Prince ont une parfaite santé, & il n'y a jamais eu d'enfant ny plus beau ny mieux formé que lui. Vous n'êtes pas mal recompensé du retardement de ma lettre, puisque je vous faits part de ces derniéres nouvelles si cheres & si avantageuses à la France ; & que j'ajoûte à ce que je vous avois destiné, un Sonnet que j'ai fait pour le Roi sur cette heureuse naissance, qui vous fera voir que la grande joye rend les gens bien hardis.



SONN

SAge & vaillant Loüi
Qui sçais te f
lieu
Qui cha
Et tie



Il est né ce Dauphin, l'objet de nos souhaits,
L'ornement de la France & le fruit de la Paix.
Ah! que sur ces beaux jours un haut espoir se fonde!



Un bonheur sans égal le doit accompagner,
Et ce sera trop peu de l'Empire du monde
Pour ce Fils que tes soins aprendront à regner.

Adieu, mon cher Alcandre, ta *longue* absence me cause beaucoup de *chagrin*, & j'aimerois mieux que nous *fussions en*core à la guerre, qu [illegible] e si *long-tems* separez. Je penso [illegible] tre *plainte*, mais tu auras enc [illegible] *Vers qu'une* promenade solit [illegible] e *m'inspira*, qui [illegible] ner [illegible] *peu d'agré*ment [illegible] *bleu que je* t'écr [illegible] Dau [illegible]

[illegible] ent,
[illegible] isage
[illegible]
[illegible] enser.

N'y cherche pas de politesse,
Et cette derniere justesse,
Que tu sçais si bien discerner,
Il est sans art & sans étude,
La nature & la solitude
Ont pris tout le soin de l'orner.



ELEGIE.

AU dessous du Palais du plus grand Roi du monde,
Sur ces bords que la Seine arrose de son onde,
S'éleve un triple rang de grands & droits ormeaux,
Dont jamais le Soleil ne perça las rameaux.
C'est là qu'Amarillis, une jeune Bergere
Assise sur un lit de jonc & de fougere,
Les yeux negligemment attachez sur les flots,
Contre son cher Daphnis éclatoit en ces mots,
C'est ici, disoit-elle, où jadis mon volage
Me donna de ses feux le premier témoignage;
Où si souvent depuis il m'engagea sa foi
D'aimer jusqu'au trépas, & de n'aimer que moi:
Tant que dura l'ardeur de sa premiere flame,
Tandis qu'Amarillis regna seule en son ame,
Chaque jour il venoit sous ces ombrages verds
Y chanter nos amours en mille tendres vers,
Et content de languir sous un si doux empire,
Attendre que je vinsse écouter son martire.
Mais helas! maintenant par un triste retour
C'est ici que je vois naître & mourir le jour,
Sans que l'ingrat touché d'un reste de tendresse
Y revienne chercher sa premiere Maîtresse.

En vain depuis deux mois je pleure inceſſamment;
En vain mon triſte cœur ſoûpire à tout moment:
Les plus tendres ſoûpirs, les plus touchantes larmes
Pour rengager Daphnis ſont d'inutiles armes.
Souvent même, ſouvent au fort de mes douleurs
Je crois voir cet ingrat ſe rire de mes pleurs,
En faire un ſacrifice à ſa chere Climene,
Faire parler ma flame en faveur de la ſienne,
Et lui dire à ſes pieds d'un air tendre & ſoûmis,
Je pourrois être heureux avec Amarillis.
Alors contre Daphnis ma raiſon s'intereſſe,
Elle veut dans mon cœur devenir la Maîtreſſe,
Et ce cœur malheureux d'un doux eſpoir flaté
Durant quelques momens ſe croit en liberté;
Un genereux dépit s'emparant de mon ame
Y ſuſpend pour un tems les effets de ma flame,
Mais de quelque dépit que l'on ſoit enflamé,
On n'en revient jamais quand on a bien aimé.
En vain pour eſſaier de ſoulager ma peine
Je ſonge que Daphnis eſt haï de Climene,
Et que par elle amour puniſſant ce Berger,
Semble prendre ſur ſoi le ſoin de me vanger:
Car enfin que me ſert qu'on le fuïe, ou qu'on l'aime,
Si je ne puis ceſſer de l'adorer moi-même?
Et n'eſt-ce point un mal plus dur que le trépas,
D'aimer un inhumain qui ne nous aime pas?
Puis parlant à Daphnis, perfide, ajoûte-elle,
Au moins ſi la beauté qui te rend infidelle,
Avoit receu du Ciel plus de charmes que moi,
Je me conſolerois de te voir ſous ſa loi,
Et ſans plus éclater contre toi ni contre elle,
Je me plaindrois aux Dieux de m'avoir fait moins belle:
Mais tu n'és pas aveugle, & pour en juger mieux,
Malgré ton inconſtance, il te reſte des yeux;

Il te reste sans doute assez de connoissance
Pour mettre entre nous deux beaucoup de difference.
Qu'est-ce donc qui t'engage en ses honteux liens ?
Ils ne sont ny si beaux ny si doux que les miens :
Car enfin ne dis point, pour cacher ta foiblesse,
Qu'avecque moins d'appas elle a plus de tendresse,
Je sai qu'elle te hait, ingrat, & je t'aimois :
Mille fois prévenant les vœux que tu formois,
Je me suis dérobée aux Bergers du village,
Pour aller te chercher de bocage en bocage :
Tu t'en souviens sans doute, infidelle Daphnis,
Tu n'a pas oublié qu'Amarante & Philis
A la fête du Dieu qu'adore cette terre,
M'en ont fait devant tous une cruelle guerre.
Mais peut-être ton cœur ennuyé d'être heureux,
Aime mieux soûpirer sous un joug rigoureux.
Helas ! s'il est ainsi, que mon sort est à plaindre,
Et que lors que l'on aime on a lieu de tout craindre ?
Qui m'eust dit autrefois que ma tendre bonté
Serviroit de pretexte à ta legereté ?
L'ardeur dont tu brûlois devenant mutuelle,
Ne devoit-elle pas devenir éternelle ?
Et croira t'on jamais qu'un cœur bien enflammé
Puisse cesser d'aimer parce-qu'il est aimé ?
Ah ! volage Daphnis, r'apelle en ta memoire
Ces jours où nôtre amour faisoit toute ta gloire,
Où cent fois des nos Dieux méprisant le bonheur,
Tu t'es crû plus heureux de regner sur mon cœur,
En ta faveur au moins prens pitié de toi-même.
Fuis enfin qui te fuit, & viens aimer qui t'aime.





STANCES

IRis, je prens le Ciel & les Dieux à témoins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que vos yeux éclatans m'ont fait sentir leurs flames;
Que rien n'est comparable aux feux de mon amour:
Et que vous ne perdrez l'empire de mon ame
Que lors que je perdrai la lumiere du jour.



Moquez-vous de mes feux, méprisez mes soûpirs,
De mes seules douleurs faites tous vos plaisirs;
D'un indigne Rival reprouvez la souffrance,
Je ferai mon bonheur de ma captivité,
Et vos perfections soûtiendront ma constance
Contre tous les efforts de vôtre cruauté.



Si jamais le destin de mon bonheur jaloux,
Pour exercer ma foi me separe de vous,
Et me livre aux tourmens d'une cruelle absence,
La violente amour dont je brûle en ces lieux
Conservera son feu loin de vôtre presence,
Et je serai constant sans le secours des yeux.



Je veux que mon esprit, malgré l'éloignement,
S'applique à reprocher l'amante de l'amant,
Qu'il se forme un portrait de vôtre beau visage
Que les objets presens ne puissent effacer,
Que l'original seul succede à son image,
Et le bien de le voir au bonheur d'y penser.



Quand le tems fletrira vos roses & vos lis,
Et que tous vos apas seront ensevelis
Dans le triste débris de vos jeunes années,
Mon amour bravera la force de ses traits,
Je suivrai malgré lui mes douces destinées,
Et sans perdre mon cœur, vous perdrez vos attraits.



La douceur de l'espoir ne m'animera pas
A porter ma constance au delà du trépas,
Ce n'est que le soutien d'une amour languissante,
La forte passion rejette son secours,
Elle seule suffit à se rendre constante,
Et par sa propre force elle entretient son cours.



Je ne brûlerai point de cette aveugle ardeur,
Qui pour servir les sens offense la pudeur,
De mon extréme amour je bannirai le crime,
L'éclat de ma vertu brillera dans mes feux,
Et vous offrant mon cœur, cette juste victime
N'aura rien qui vous porte à rejetter mes vœux.



L'amant qui de sa foi garde la pureté,
Cedera l'avantage à ma fidelité,
Pour toute autre que vous mon cœur sera tranquille,
Et je suis si content d'être sous vôtre loi,
Que je ne trouve rien qui soit si difficile
Que vous avoir servie, & vous manquer de foi.



Si je voulois entrer dans une autre prison,
Ce volage dessein blesseroit ma raison,
Elle veut que pour vous sans cesse je soûpire,
Rien n'égale l'éclat de vos divins attraits.

Et si pour mieux choisir je sors de vôtre empire,
Ne croiez pas Iris que j'en sorte jamais.



Que Climene ou Philis, les Astres de la Cour,
Tâchent à vous ravir mes soins & mon amour,
A ma legereté promettent leurs caresses,
Et qu'en vous adorant j'éprouve vos rigueurs,
Je sçaurai méprisér leurs flateuses promecsss,
Et preferer toûjours ma peine à leurs faveurs.



Bien loin de vous quitter, & de leur obeïr,
De les voir seulement je croirois vous trahir,
Et soudain ce regard seroit suivi de larmes,
Je ne veux regarder ni Déesses ni Dieux,
Et l'amant fortuné qui contemple vos charmes,
Ne peut voir d'autre objet sans profaner ses yeux.



Je veux faire mes loix de vos moindres desirs,
Et dans tous mes desseins rechercher vos plaisirs.
Iris, rien ne m'est cher à l'égal de ma flame,
Mais si pour vous complaire il falloit l'étouffer,
Je l'irois attaquer jusqu'au fond de mon ame,
Et ferois mes efforts afin d'en triompher.

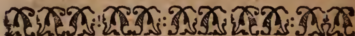


Que si ma passion surmontoit mon pouvoir,
Et que sa fermeté me fit perdre l'espoir
De la sacrifier au desir de vous plaire,
Si j'avois tant d'attache à ma douce prison,
Que toute ma raison ne m'en pût pas distraire,
Ma mort vous serviroit bien mieux que ma raison.



Ne croiez pas, Iris, que pour être discret
Je doive dans mon cœur retenir mon secret,
Je puis le reveler, sans flétrir vôtre gloire,

L'amour que j'ay pour vous ne craint point d'éclater ,
Les mortels en devroient consacrer la memoire,
Et les autres amans le devroient imiter.



SONNET.

L'Amour contre la mort prit une fois querelle,
Sur un lit où Climene étoit presque aux abois.
Elle s'en aperçoit , & d'une foible voix
Crie & deffend l'Amour qui combattoit pour elle.

Cleandre arrive alors , & regardant sa belle ,
Quel est , dit-il , mon cœur , l'état où je te vois?
Il se jette à travers , les écartes tous trois ,
Mais la mort qui s'en pique en devient plus cruelle.

Elle dit à l'Amour , puis qu'ils sont ici deux ,
Ou qu'ils nous laissent faire , ou nous battons contr'eux ;
Toi contre cet amant , moi contre cette vaine,

Ils en vinrent aux mains , mais ô funeste sort !
La mort d'un coup de faux se defait de Climene,
Et l'Amour de cent traits blesse Cleandre à mort.



AUTRE



AUTRE.

Sur un de Bouquet de Fleurs.

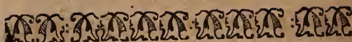
Belles fleurs, si ma main vous arrache une vie,
Que vous tenez ici de la faveur des Cieux,
Quittez sans murmurer la beauté de ces lieux,
Et ne vous plaignez pas si je vous l'ai ravie,

Vous mourez sur le sein de la belle Silvie,
Si vous devez mourir, pouvez-vous mourir mieux?
L'Astre qui vous fait vivre est moins beau que ses yeux,
Et cette illustre mort est trop digne d'envie,

Et quoi? charmantes fleurs, vous en tremblez de peur,
Vos feüilles ont perdu leur être & leur odeur :
Craignez-vous tant la mort? aimez-vous tant à vivre?

Helas que de tous ceux que la Belle á blessez,
Les moins passionnez brûleroient de vous suivre,
S'ils croyoient en mourant étre si bien placez.





Pour un Officier allant à l'Armée.

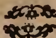
SONNET.

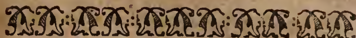
Les beaux jours ramenez par le soin des zephirs,
Les jardins embellis des richesses de Flore,
Et les champs émaillez des larmes de l'Aurore,
Sembloient livrer mes sens à d'éternels plaisirs.

L'Amour même flatoit à l'envi mes desirs,
Je n'étois pas haï de celle que j'adore,
Et si je soûpirois du feu qui me devore,
Aussi-tôt cent faveurs appaisoient mes soûpirs.

Cependant tous ces biens sont détruits par ma gloire,
Mon amour sur mes sens garde mal sa victoire,
Philis sur ma raison exerce un vain pouvoir.

Je cours à des dangers qui me charment comme elle,
Seroit-ce que mon cœur deviendroit infidelle ?
Non, car j'aime Philis, mais j'aime mon devoir.





MADRIGAL.

Le respect & l'amour pleins de glace & de flame
Se font la guerre dans mon ame,
Et ne se veulent point ceder;
Mais ô beauté charmante & rare,
Si je ne puis les accorder,
Permettez que je les separe.



MADRIGAL.

Accablé d'ennuis & de maux
Sous qui ma constance succombe,
Et n'esperant plus qu'au repos
Qui se rencontre dans la tombe,
Je réve incessamment pourquoi mon triste sort,
Par un long & barbare effort,
Depuis le jour fatal que le Ciel m'a fait naître,
A répandu sur moi tant de malheurs divers.
Ha ! grand Dieu, ce pourroit bien être
A cause que je fais des Vers.

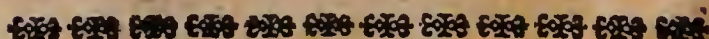


AUTRE.

VNe certaine Magiſtrate
Depuis le genoüil juſqu'au flanc
Couvrit ſa cuiſſe delicate
D'un beau calçon de ſatin blanc,
Mais ſatin d'une Theſe en profonde ſcience,
Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence,
Et que cette prophane à ſon ventre apliqua,
Si bien qu'on y pût lire au moment de ſa cheute
En l'endroit qui chez elle a fait tant de diſpute,

QVÆSTIO PHYSICA.

Et ſi de ce grand Jule on y vid la figure,
Il ne le prendra pas, s'il lui plaît, en injure :
Aujourd'hui que la paix s'eſt faite par ſes mains,
Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure
A Rome ſur les grands chemins.



EPITAPHE.

PAſſant, ſur ce Tombeau daigne arrêter tes pas,
Tu ſçauras la triſte avanture
D'une rare beauté qui devant ſon trépas
Se faiſoit admirer à toute la Nature :
Dés qu'elle parut à la Cour
Elle ſçut donner de l'amour,
Comme ſon cœur en ſçut prendre de même,
Mais ſon cœur en prit tant, qu'à ſon amour extréme,

Elle sacrifia jusques à son honneur :
L'honneur voulut aussi un sacrifice,
La belle Iris pour fair le deshonneur
Immola le fruit de son vice,
Mais pour le faire avec plus de splendeur,
Ce n'étoit pas assez de l'avorton d'un crime,
Elle-même en fut la victime.



LE TEMPLE
DE LA GLOIRE,
A Monsieur le Duc d'Anguien.

SUr le point que la nuit détend les sombres voiles,
Et que son Char d'ébeine environné d'étoiles,
Roule dans le silence, & déja tout penchant,
Fait voir sa pompe noire aux portes du couchant,
J'étois dedans un bois dont les feüillages sombres
Sembloient servir d'azile à ses mouvantes ombres,
Et suivi seulement de cent autres guerriers,
Je tâchois de cueillir quelques petits lauriers,
Quand un subit éclat épandu sur la nuë
Me surprit tout ensemble & l'esprit & la veuë ;
Mille sons éclatans, mille brillans éclairs
Furent dans un moment élancez dans les airs.

Et je vis aussi-tôt cette clarté suivie
D'une Divinité dont mon ame ravie
Ne pouvoit se lasser d'admirer les beautez,
Et par qui tous mes sens se virênt enchantez :
Ses yeux étoient perçans, sa bouche étoit charmante,
L'air fremissoit au bruit de sa voix éclatante ;
Elle avoit d'un côté des palmes dans la main,
Elle tenoit da l'autre un puissant Cor d'airain,
Dont le son tout ensemble agreable & terrible
Disoit je ne sçai quoi de pompeux & d'horrible,
Et ce grand Cor bruiant au deffaut de sa voix
Reveilloit les échos endormis dans les bois.
Son corps étoit porté sur des aîles dorées,
Et de mille couleurs peintes & bigarées,
Elle voloit en rond, s'élançoit dans les Cieux,
Et perçant dans la nuë, échapoit à mes yeux,
Puis quittant tout d'un coup le sejour du tonnerre,
D'un vol prompt & leger elle rasoit la terre,
Et laissant aprés elle un lumineux éclair,
De mille cercles d'or elle enrichissoit l'air ;
De ces vives clartez la nuë épouvantée,
Dans ces gouffres profonds s'étoit precipitée,
Et moi-même incertain de cet évenement,
Je me trouvai saisi d'un long étonnement.
D'abord à son éclat je la pris pour l'Aurore,
Qui cherchoit dans les bois le chasseur qu'elle adore,
Mais je la connus mieux quand arrétant son cours,
Elle vint m'aborder, & me tint ce discours.
Mortel, écoute-moi, je suis la Renommée,
Cette robe d'azur, de fleurs-de lis semée,
Que je porte, & qui flote au gré du vent sur moi,
T'enseigne que je sers le parti de ton Roi :
Du valeureux Anguien j'annonce la victoire,
Et vai par tout le monde en publier la gloire.
J'étois auprés de lui dans ces champs alarmez,
D'où Norlingue a vû choir tant d'hommes renômez:

Je soulageois son bras dans l'horrible journée,
Où le Danube a vû sa valeur renommée.
Par tant de hauts exploits, & de sanglans trépas,
Je combattois pour lui, je devançois ses pas,
Semblable à ces éclairs qui precedent l'orage,
Ma voix faisoit tomber le plus ferme courage,
Et ma bouche semant la terre de son nom,
Y causoit plus d'effroi que celle du canon,
Ce fut moi qui portant cette frayeur secrette,
Fut cause que Mercy resolut sa retraite,
Quand il sceut que d'un pas fier & majestueux
Anguien passoit les bords du Nort imperieux.
Depuis suivant toûjours il déroboit sa tête
Aux formidables coups de l'horrible tempête,
Qui menaçoit ses jours de la fureur des Cieux,
Et tel que les titans armez contre les Dieux,
Il couvroit son grand corps de quelque aspre montagne,
Et par tout à ce Prince il cedoit la campagne:
Mais le Ciel qui se rit de ses ramparts si vains,
Par sa prudence même aveugle ses desseins.
Prés de Norlingue enfin il prend son avantage,
Et rangeant son Armée à couvert d'un village,
Choisit un double mont, mais dans un champ si beau,
Au lieu de son azile il trouve son tombeau.
Le Prince qui le suit d'une ardeur invincible,
L'attaque dans ce lieux qu'on croit inaccessible,
Le provoque, & le pousse à telle extrémité,
Qu'enfin la crainte cede à la necessité.
De la peur qui le trouble il passe à son contraire,
Et dans son desespoir il devient temeraire:
Tel qu'un Sanglier suivi par le vaillant Chasseur,
S'arrête dans son fort, tourne en rage sa peur,
Sa gueule contre un arbre écatte tout, s'élance,
Et déchire les chiens de sa double défense.

Cet orgueilleux Mercy repousse ses efforts,
Et couvre en sa fureur la campagne de morts,
Un horrible combat de tous côtez s'allume ;
L'air devient enflamé, la terre est teinte & fume,
D'un sang boüillant qui tombe & coule par torrens
Dans des monts entassez de corps morts & mourans :
Sur des aîles de feu la mort impitoiable,
Vole de toutes parts, & se rend effroyable :
Par le spectacle affreux qu'étâle sa fureur,
Elle seme par tout le carnage & l'horreur.
Des malheureux blessez les plaintes lamentables,
Un tonnerre mélé de cris épouvantables,
Des chevaux échappez les fiers hanissemens,
Et des mourans soldats les long gemissemens,
Font de leurs bruits confus retentir les campagnes,
Et troublent les échos des prochaines montagnes.
La victoire balance & son sort est douteux,
Le Prince voit des siens le désordre honteux :
Mais c'est dans le peril que sa vigueur redouble,
Du soldat éperdu sa voix calme le trouble,
Tout ce qui se rencontre, il l'écarte ou l'abat
Et sa seule vertu rétablit le combat.
Qui pourroit exprimer les soins, la vigilance,
La vehemente ardeur, l'incroiable vailliance,
Et les faits merveilleux dont il s'est signalé
Dans les sanglans dangers où son cœur l'a mêlé ?
Moi qui par tout ailleurs souvent trop exagere,
Je ne t'en peux tracer qu'une image legere,
Je dis tout ce qu'ont fait tous les Heros passez,
Je dis ce qu'on peut dire, & n'en puis dire assez.
Combien de fois la mort aveugle & forcenée
A-t'elle menacé sa belle destinée !
Je l'ai veu de deux coups dans le combat blessé,
Et j'ai veu de son sang sur la terre versé

Naître mille lauriers dont l'immortel ombrage
Sembloit mettre sa tête à l'abry de l'orage.
Dieux, que dans cet état il donna de terreur !
Ce grand Prince enflamé d'une noble fureur,
Voïant couler son sang, comme un foudre s'élance,
Force des escadrons la ferme resistance,
Rompt les fiers Bavarrois au combat obstinez,
Et rend tous les guerriers de ses faits étonnez,
Ces hommes vagabonds qui sont nez dans la guerre,
Exempts du tendre amour de leur natale terre,
Ces intrepides cœurs redoutant ses efforts,
Laissent Mercy leur Chef dans le nombre des morts,
Cleon demeure pris, & le reste en deroute,
Cherche pour se sauver quelque secrette route.
Comme des Aquilons dans les airs élancez
Font voir par leur fureur les arbres renversez,
Font des plus hauts rochers choir les masses cornuës
Et chassant devant eux une troupe de nuës,
Rendent le rond du Ciel net, tranquile & serain,
Et font regner par tout leur pouvoir souverain ;
Ainsi le grand Anguien, & les Chefs qui l'assistent,
Font tomber sous le fer tous ceux qui leur resistent,
Chassent des Bavarrois les bataillons épars,
Et se rendent le camp libre de toutes parts.
La fureur & le bruit calment leur violence,
Les faux cris de victoire y troublent le silence,
Norlingue ouvre sa porte, & reçoit dans son cœur
Ce Prince glorieux, triomphant & vainqueur.
Le Danube troublé du fruit de sa victoire,
En va porter l'effroi jusques dans la mer noire,
Et moi qui vai semant son nom par l'Univers,
J'ai déja visité mille climats divers,
J'ai conté son triomphe aux peuples de l'Aurore,
Je l'ai dit au Sarmate, & je l'ai dit au More,
J'en ai fait le recit dans le fameux sejour
Qui voit choir dans la mer le brillant chard du jour.

J'ay travesé les flots de la mer Atlantique,
J'ai veu de bout en bout le sauvage Amerique,
Et je n'ai point laissé de climats sous les Cieuxs
Que ma voix n'ait rempli de son nom glorieux.
Il ne me reste plus qu'à porter cette Histoire
Dans le séjour sacré du Temple de la Gloire,
Où cent Peintres savans, cent sublimes esprits,
D'une noble fureur divinement épris,
Travaillent nuit & jour à l'immortelle image
De ce Prince, à qui même Alcide rend hommage.
Toi qui dés ta naissance eus du Ciel quelque ardeur,
Quelques rayons du feu d'immortelle splendeur,
Qui brillent dans l'esprit, & qui transportent l'ame,
Et dont l'art d'Apollon sait conduire la flame,
Si la gloire te plaît, suit mon vol, & t'en vien
Travailler avec eux à l'image d'Anguien.
Là finit le discours de l'illustre Courriere,
Et la voiant déja reprendre sa carriere,
Je me sentis pressé de suivre sa beauté,
Et me vis aussi-tôt dans les airs transporté;
Je ne sais si ce fut mon corps ou ma pensée,
Mais depuis le moment qu'elle fut élancée,
Et qu'elle m'emporta dans le vaste des airs,
Nous vîmes cent Citez, & cent vastes deserts,
Nous passâmes des mers bruyantes & sauvages,
Cent fleuves renommez, cent étranges rivages,
Des monts, des hauts rochers, des rapides torens,
Cent païs divisez de climats differens,
Et nous vîmes enfin l'agreable contrée,
Où dans un lieu sacré la Gloire est adorée,
Sur le faix élevé d'un mont audacieux,
Qui porte son sommet jusques dans les Cieux,
Et se fait voir bien haut au-dessus du tonnerre,
Des quatre endroits divers qui partagent la terre,
Dans le milieu d'un bois de lauriers toûjours vers,
Qui n'ont jamais senti la rigueur des hyvers,

Dans le plus beau séjour de toute la Nature
Est un Temple fameux d'adorable structure,
Ses hauts murs transparans sont d'un brillant cristal,
Où l'or semble imiter le lustre Oriental,
Dont l'Aurore en naissant peint les celestes plaines,
Ou l'éclat qu'elle donne au cristal des fontaines,
Tout ce que la nature a de plus precieux,
Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,
Et ce qu'elle même a de plus rares merveilles,
Est compris dans l'enclos des routes sans pareilles,
Qui de ce lieu sacré font le riche ornement,
Et semblent égaler celle dû Firmament.
La beauté que la pompe & l'éclat environnent,
L'auguste qualité que les autres couronnent,
Cette Reine des cœurs qui triomphe du sort,
Ce seul bien des mortels qui reste aprés la mort.
Des plus vaillans Heros la passion premiere,
Et la possession qu'on garde la derniere,
La gloire des raions d'immortelle splendeur
Emplit de ce lieu saint l'ample & vaste grandeur.
Là des plus nobles cœurs reçoit les voix sublimes,
Couronne de ses mains les sanglantes victimes,
Que la valeur immole aux pieds de ses Autels,
Et se fait adorer même des immortels.

Par cent portes de Cedre on entre dans ce Temple,
Le merite les ouvre, & dans une cour ample
L'honneur vient au devant caresser ou flater
Ceux que la Renommée y daigne presenter :
Des plus fameux mortels mille troupes errantes
Vont cherchant par ce Mont des routes differentes:
Il a mille sentiers, celui de la vertu
Sans doute est le plus droit, mais c'est le moins battu
Il est aspre & penible, & de noirs precipices
Montrent des deux côtez la demeure des vices,
Qui rampant dans le fond ainsi que des serpens;
Et quelquefois masquez sur le sommet grimpans,

Arrivent inconnus à la porte sacrée,
Par force ou par adresse en penetrant l'entrée,
Se glissent dans le Temple, en prophanent l'Autel,
En ternissant sa gloire & son lustre immortel ;
Mais le tems ce vieux juge, équitable & severe;
Souffre pour quelques jours qu'un peuple le revere,
Puis enfin les découvre & les chasse en fureur
Dans les antres obscurs où preside l'horreur,
Où la verité triste éclaire l'infamie,
Et se montre en ces lieux la plus fiere ennemie.
Là dans le plus profond de ces valons affreux,
Paroît l'enfoncement d'un antre tenebreux,
Dont la vaste grandeur s'étend sur la montagne,
Et forme sous ce mont une obscure campagne,
Où l'on entend siffler mille horribles serpens
Sur la tête d'un monstre entassez & rempans.
Là ce monstre cruel qu'on apelle l'Envie,
Passe dans des cachots sa miserable vie,
Et voit par quelque trou de ces yeux de travers
La splendeur que la Gloire épand par l'Univers.
Là ce spectre vivant sous une forme humaine
Noircit tous les rochers de sa puante haleine,
Vomit tant de venin, qu'on n'en peut aprocher,
Et se rongeant le cœur, ronge aussi le rocher,
Et croit en le rougeant de sa dent sale & noire,
Saper les fondemens du Temple de la Gloire.
C'est sur ce Mont sacré si superbe en Autels,
Où par des hauts sentiers inconnus aux mortels,
Je fus enfin conduit par ma guide fidelle,
Et c'est dedans ce Temple où je fus avec elle.
Que de pompe & d'éclat! que de vives clartez!
Que de brillans tresors! que de rares beautez!
Que de chants de triomphe, & de hautes merveilles.
Ravirent en ces lieux mes yeux & mes oreilles!
Tous ceux qui dãs quelque art ont eu l'heur d'exceler
Tous ceux dont les vertus ont fait leur nom voler,

Par des faits inoüis, jusqu'au faite sublime
Où peut aller la vraie & raisonnable estime,
Sont peints en ce lieu saint, dont les murs sont ornez
D'un amas infini de portraits couronnez.
Ce beau sexe orgueilleux pour qui l'autre soûpire,
Qui regne sur nos cœurs avec que tant d'empire,
Ces superbes beautez qui de tout l'Univers
Se sont fait adorer en des siecles divers,
Celles à qui l'honneur & les vertus divines
Acquirent justement le titre d'heroïnes,
Ont dessus des Autels leurs portraits elevez,
Et sur des lames d'or leurs beaux noms sont gravez.
Au plus éminent lieu de ce Temple admirable,
J'ay veu dessus un Trône une image adorable
D'une Princesse en deüil, de qui la majesté,
Les vertus sans exemple, & l'extréme bonté, (calmes,
Dans des champs que ses soins conservent toûjours
Faisoit croître les lis à l'ombrage des palmes;
Du genereux Anguien & la Mere & la Sœur
Prés de lui faisoient voir leur grace & leur douceur:
Leurs augustes attraits captivoient les plus braves,
Et les Rois enchaînez de leurs charmes esclaves,
Témoignoient en tremblant devant leur doux aspect,
Tout ce que peut l'amour dans un profond respect.
Là mille autres beautez des mortels adorées,
Ont d'immortelles fleurs leurs images parées,
Et dessus leurs Autels mille Amans dans les fers
Y sont par l'Amour même en sacrifices offerts.
Parmi tant de beautez je reconnus Silvie,
Je vis dans son tableau l'histoire de ma vie,
Son Triomphe, mes fers, sa gloire, mes langueurs,
Ses charmes, mes transports, ma peine & ses rigueurs:
Enfin du grand Anguien je vis l'auguste image,
Qui parmi les Heros avoit même avantage
Qu'à Rhodes autrefois eut celle du Soleil,
Dont l'immense grandeur n'a rien eu de pareil:

Son port, ſa majeſté, ſa douceur & ſa grace,
Du beau fils de Cithere, & du Dieu de la Thrace
Confondoient en ſon corps le charme & la fierté,
Son air tenoit en tout de la Divinité.
Tel & moins brave encor parut le jeune Achille,
Quand on le vit quitter les delices d'une Iſle
Où ſa beauté cachoit ſon ſexe & ſa valeur.
Et marcher tout armé pour le fatal malheur
Des enfans de Priame & des tours de Pergame,
Que la fureur des Grecs deſola par la flame:
Le feu de ſon eſprit paroiſſoit dans ſes yeux,
Comme l'aſtre du jour brille au travers des Cieux:
La magnanimité les vertus les plus ſaintes,
Et ſa haute valeur ſur ſon front étoient peintes,
Et dans un air pompeux de gloire & de grandeur,
Debattoient tous les traits de ſa guerriere ardeur:
Il tenoit dans ſes mains les flames du tonnerre:
L'on voioit ſous ſes pieds tout le plan de la terre,
Les fleuves, les citez, les plaines & les bois,
Qui ſervent de theatre à ſes fameux exploits.
La proche de Rocroi, cette orgueilleuſe Armée,
Sous qui la France en deüil devoit être oprimée,
Etoit peinte en deſordre, & l'Ibere abatu
Admiroit en mourant ſa naiſſante vertu:
Bellone y faiſoit voir les efforts de ſa rage,
Des bataillons entiers l'effroyble carnage,
La paſleur des bleſſez leurs mortelles couleurs,
La honte des captifs, & leurs triſtes malheurs,
La fiere ambition ſous un ſanglant trophée,
Et ſous un tas de morts paroiſſoit étouffée,
Et d'immortels raions le Prince couronné
Eſtoit peint ſur un Char de gloire environné:
Thionville plus loin vaillamment deffenduë,
Etoit à ſa valeur & ſoumiſe & renduë,
Ses mines, ſes aſſauts, ſes lignes & ſes forts
Y faiſoient voir le ſoin de ſes nobles efforts,

Et sa prise dont l'heur tous nos malheurs surmonte,
Y sembloit par sa gloire effacer nôtre honte :
Le combat de Fribourg disputé tant de jours,
Sur des monts dont la cime épouvante les Ours,
Et qui semblent armez de roches effroiables,
Montroit de son grand cœur des marques incroiables :
Il étoit peint à pied forçant le Bavarrois
Dans l'effroi des deserts & dans l'horreur des bois,
Et d'un front éclattant des raions de la gloire,
Chassant l'Aigle & la nuit hors de la forêt noire.
Ensuite Philisbourg paroit assiegé,
Et dessous son pouvoir par les armes rangé ;
Cet orgueilleux rampart qui couvroit l'Allemagne,
Et devant qui tout autre eut passé la campagne,
Par l'effort du canon dans peu de jours ouvert,
Montroit à nos Guerriers l'empire à découvert:
Cent fameuses Citez qui suivoient son exemple,
Ouvroient à son Triomphe & leur porte & leur Temple,
Et le Rhin couronné de joncs & de roseaux,
Sembloit lui rendre hommage à moitié hors des eaux
Dans les éloignemens l'on voioit des figures,
Qui du sombre avenir marquoient les avantures,
Des Turbans abbatus, des Trônes renversez
Etoient par le craion confusément tracez :
A mesure qu'Anguien produit quelque merveille,
Mille rares esprits lui consacrent leur veille,
Et ses traits que l'on voit seulement ébauchez,
Sont dans ce grand tableau par leurs mains retouchez.

Ce fut à ces puissans & merveilleux genies
Qui reçoivent du Ciel des graces infinies,
A qui la Renommée adressa son discours,
Raconta le combat où dans nos derniers jours,

Anguien par des exploits en tout inimitables,
Pour appaiser des Gots les ombres lamentables,
A fait prés de Norlingue un sacrifice affreux
De leurs fiers ennemis immolez auprés d'eux :
Ces Ministres sacrez du Temple de la Gloire
Chanterent aussi-tôt cent Hymnes de victoire,
Et cherchant de leur Art ce qu'il a de plus beau,
Peignirent ce combat dans ce divin Tableau :
La Gloire me pressa d'aider à cet ouvrage,
Mais un si beau sujet étonna mon courage,
Et me sentant trop foible en un si grand dessein,
De crainte le pinceau me tomba de la main :
Alors dans le transport de mon ame étonnée,
Je m'écriai Déesse aux hommes destinée,
Je n'ose desirer ni l'emploi ni le prix,
Que reçoivent ici ces sublimes esprits ;
Mais pour mieux faire voir ma violente flame,
Dont les vertus d'Anguien ont embrasé mon ame,
Je demande qu'un jour combattant en mon rang,
Je puisse prés de lui répandre tout mon sang,
Et tombant à ses pieds dans un jour de victoire,
Y servir en mourant de victime à sa gloire.

La Gloire sur le haut d'un Thrône étincelant,
Tournant sur moi l'éclat de son regard brillant,
Et deux fois doucement sur moi baissant la tête,
Montra qu'elle approuvoit mon ardente requête :
Mais ne pouvant souffrir les lumineux éclairs,
Que l'éclat de ses yeux élançoit dans les airs,
Mon esprit aveugle perdit la connoissance,
Et je ne sçai comment, ni par quelle puissance,
Quand je me reconnus, & que j'ouvris les yeux,
Je me vis dans les bois, & dans les mêmes lieux,
Où je fais retentir la Scarpe & ses rivages,
Du lent & foible bruit de mes petits ravages,
Comme un torrent d'Eté qui dure peu de jours,
Et dont le bruit se perd aussi-tôt que le cours.

Magna-

Magnanime Goudi, do..t l'ame genereuse
Parmi les changemens d'une Cour orageuse,
Plus ferme qu'un écueil des tempêtes battu,
A toûjours conservé son entiere vertu :
Toi de qui l'amitié constante & non commune,
Console les ennuis de mon aspre fortune,
Reçois ce que mon zele a tracé dans ces airs
Pour le plus grand Heros qui soit dans l'Univers,
Je sçai de quel respect ta passion l'honore,
Vois-le donc en ce Temple où ma muse l'adore,
Aprouve son image, & flatant mon dessein,
Rends quelque honneur au Dieu qui m'échauffe le sein.



LETTRE

A MADEMOISELLE

DE LA MOTTE.

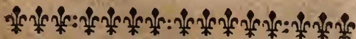
JE ne doute point, Mademoiselle, qu'on ne sçache à present par tous les coins de la terre, que j'ay l'honneur d'être vôtre Resident & vôtre Agent à Paris, puisque de tous côtez l'on m'adresse des Lettres pour vous ; en voici deux de fraîche datte que je vous envoie : mais, Mademoiselle, souvenez-vous que si ces deux

qualitez me sont honorables, celle de vôtre Amant me seroit bien plus douce, je n'attends pas moins que cela pour recompense de mes bons services : *peut-être, me direz-vous, que j'attendrai longtems : mais je vous avertis, Mademoiselle, que pour vôtre gloire aussi-bien que pour la mienne, vous devez precipiter cette recompense, si vous songez qu'autant de jours que vous la retardez, autant en diminuez-vous le prix; & pour peu que vous demeuriez sur cette reflexion, vous m'avoüerez, Mademoiselle, que lors que vous & moi aurons les cheveux gris, le present de vos bonnes graces sera au nombre de ces choses inutiles, & dont même la possession est plus incommode que plaisante.

Alors il ne sera plus tems
D'écouter des douceurs de parler de tendresses,
De jeux; de plaisirs, de caresses,
Et de goûter d'Amour les plus doux passe-tems:
Alors les chagrins, la tristesse,
Tous vos desirs refroidiront,
Et vos soûpirs se donneront
Aux disgraces de la vieillesse.
Prevenez ce malheur pendant que la jeunesse
Vous offre en foule les plaisirs,
Et que l'ardeur de mes desirs
Et vous solicite & vous presse.

Pensez-vous que du Ciel la liberalité
Vous ait donné tant de beauté
Pour en faire un si pauvre usage ?
Croiez-moi, c'est en faire un assez bon menage,
Et c'est être assez sage
D'en borner à moi seul la prodigalité :
Recompensez donc ma constance,
Et vous soûmettez à l'Amour,
Ou bien craignez un jour
Les traits de sa vengeance.

Faites vôtre profit de tout cela, Mademoiselle, songez-y bien, & croiez que cet avis ne vous peut-étre donné que par une personne autant à vous que je suis.



LETTRE.

A MADAME

DE M......

sur son Mariage.

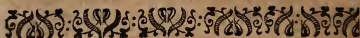
SI je vous écris, Madame, ce n'est pas pour vous dire que j'ai bien de la joïe de vôtre heureux Mariage ; car je

crois que vous en êtes tres-persuadée, ni pour vous feliciter sur le merite de Monsieur vôtre Epoux; car ne lui en déplaise, le votre le vaut bien, & je n'ai pas douté qu'il n'en eût tout autant qu'on me l'a dit, du moment que j'ai sçeu que vous aviez suivi assez agreablement pour lui le choix de Monsieur vôtre Pere. Si je vous écris donc, Madame, ce n'est que pour me réjoüir avec vous, & pour vous dire que je vous souhaite une vie aussi heureuse que celle que je meine avec mon aimable . . . ., je ne vous dis pas presentement, car helas! vous sçavez bien qu'il s'en faut plus de cinquante lieuës, dont il m'ennuie furieusement; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce chapitre, car comme il me touche tout au moins autant que le vôtre, Madame, j'aurois peur d'y demeurer trop long-tems, de plus vous n'en avez guere affaire, & je m'imagine que l'Hymen vous occupe presentement à quelque chose de plus agreable.

Il faut ici de peur de quelque offence
Observer le silence,
Et laisser seulement l'imagination
Aller par tout comme une vagabonde,
Jusqu'aux endroits où tout plaisir abonde;
Sans craindre la correction.

Voyez , Madame , n'ai-je pas bien de la retenuë , & n'épargnai-je pas bien vôtre pudeur : mais il ne faut pas s'étonner si je suis si sage , car cinq années de Mariage mettent un homme à la raison , particulierement quand il est marié quasi à la raison même. Vous feriez la même chose à l'égard de Monsieur vôtre Mari s'il en avoit besoin ; mais heureusement pour lui & pour vous , il est fait d'une sorte à ne regarder vôtre raison que comme toutes les autres parties aimables que vous avez , & que le Ciel ne vous a données que pour sa joïe & pour sa felicité : je vous la souhaite à tous deux longue & parfaite ; mais je vous conjure ; Madame , qu'elle ne vous fasse point oublier celui de tous vos amis, qui est asseurément le plus sincere.





STANCES.

Faites dans une Retraite.

REine dont la prudence en merveille fecon-
de,
Sous de si justes loix veille au repos du monde,
Adorable raion de la divinité,
Qui seul dans l'Univers nous ranges
Presque à l'égal des Anges,
Quand serai-je éclairé de ta vive clarté ?



Vivrai-je donc toûjours dans le honteux servage,
Où l'erreur m'a jetté dans la fleur de mon âge,
Accablé de tous maux & privé de tous biens ?
Faut-il que mon cœur persevere
A cherir sa misere,
Qu'il suive ses avis, & méprise les tiens ?



Raison, n'est-ce pas toi qui seule nous fait vivre
Dans l'agreable train que la Vertu doit suivre,
Qui delivres nos sens de tout aveuglement,
Et qui de la bonté divine
Nous montre l'origine
Que nous tenons du Dieu qui fit le Firmament ?



Lassé des faux appas dont le vice m'enflame,
A tes sages conseils je resigne mon ame,
Je connois desormais tes nobles sentimens,
Un profond repentir me presse

De forcer ma parente
A terminer le cours de mes dereglemens.



Loin de moi, vains desirs de gloire immoderée,
Plaisirs pernicieux & de peu de durée.
Ma passion vous dit un eternel adieu,
Mon esprit renonce à vos charmes,
Qui peuvent apaiser le couroux de mon Dieu.



En postposant toûjours à l'amour de moi-méme
L'amour que je devois à sa bonté supréme,
N'ay-je pas excité sa haine contre moi ?
Quelle grace dois-je pretendre,
A l'éternel devoir où m'apelle sa loi !



L'insolente beauté si changeante & si vaine,
Qui formoit de mon sort tout le trouble & la peine,
Me faisoit aprés elle ardemment soûpirer,
Si jamais mon idolatrie
Ne l'avoit veu flétrie,
Elle n'auroit jamais cessé de l'adorer.



Par l'éclatant débris de ses superbes charmes,
Je reconnus enfin que nul n'avoit des armes
Propres à resister aux injures du sort;
Que l'Eternel étoit le Maître
De tout ce qu'il fait naître,
Et que rien ne se peut garentir de la mort.



Je vis flétrir en moi ces hautes esperances
Que l'amour nourrissoit de fausses aparences,

Sa pompe & sa grandeur parurent à mes yeux,
En tous les endroits de la terre,
Plus frêles que du verre,
Et rien de permanent que la splendeur des Cieux.

Aprés m'être donné trop lâchement en proie
A tout ce qu'en tous lieux peut souhaiter la joie,
Et m'être fait moi-même esclave de mes sens;
Qu'ay-je tiré de mes delices,
Que d'éternels suplices,
De déplorables nuits, & des jours languissans?

La course de mes ans au deüil abandonnée
Sous des maux si pressans traîne ma destinée,
Que je cesse de vivre avant que de mourir,
Je ne vois plus rien dans la vie
Digne de mon envie,
Hors la faveur du Ciel qui me peut secourir.

Seigneur dans les tourmens où ma vie est plongée,
Je ne demande pas qu'elle en soit soulagée,
Je consens de me voir pour jamais opressé,
Fais seulement par ta justice
Que mon plus grand suplice
Soit en l'horreur que j'ay de t'avoir offensé.

LA

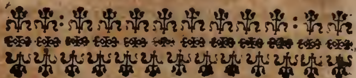


LA MONTRE.

CE fut dans une des plus grandes Villes du monde, & durant la tranquillité de la paix, que Damon devint amoureux de l'aimable Iris. Ils étoient tous deux nobles, riches & jeunes ; de sorte que l'égalité de leur naissance, de leur fortune & de leur âge faisoit que leurs parens ne s'oposoient point à leurs amours, & que ces Amans pouvoient esperer d'être bien tôt heureux. Cependant Iris fut obligée de faire un voiage à la Campagne, où elle demeura quelques mois. Damon qui étoit le plus amoureux de tous les hommes, souffroit impatiemment l'absence de sa maîtresse, & ne pouvant la visiter aussi souvent qu'il l'eût desiré, il lui écrivoit à toutes les occasions. Aprés lui avoir écrit cent

jolies choses, il se souvint de lui demander par un billet une discretion qu'il lui avoit gagnée avant son départ. Iris differoit toûjours, & Damon ne se lassoit point de demander; mais comme je ne pretens pas ici raconter leurs advantures, ni raporter tous leurs billets, on n'y trouvera que la Montre que cette charmante fille lui envoia.





IRIS

A

DAMON.

IL faut avoüer, Damon, que vous êtes l'homme du monde le plus pressant ; vous m'avez demandé cent fois dans vos billets la discretion que vous me gagnâtes, & vous ne voulez pas attendre mon retour pour être payé. Il ne fait pas bon devoir à un Créancier de cette sorte : vous voulez exiger vos debtes un peu trop promptemenr. Je m'imagine que vous craignez que je ne devienne insolvable, & c'est peut-être la raison pour laquelle vous m'avez tant pressée. Je veux enfin sortir d'affaire, je suis fille de parole ; & pour vous paier, je vous envoie une Montre de ma façon. Il pourroit être que vous n'en avez point veu comme celle-ci ; ce n'est pas

une de ces Montres, où il y a toûjours quelque chose à racommoder : elle est bonne, elle est juste, & elle le sera tant que vous m'aimerez & tant que je serai absente : dés que vous cesserez de m'aimer la corde se rompra, elle n'ira plus ; & dés que je serai de retour, l'usage en sera presque inutile. Mais Damon, aprenez que bien que je ne l'aie montée que pour le printems, elle pourra vous servir durant toute l'année, n'étant necessaire pour cela que de changer les heures des emplois qu'elle marque, selon la grandeur ou la petitesse des jours & des nuits : car ma Montre servira moins à vous montrer les heures, qu'à vous enseigner comment vous devez les emploier. Vous y verrez tout ce que vous devez faire pendant mon absence : & je ne l'ai faite enfin que pour servir de regle à toutes vos actions. La consideration de l'Ouvrier vous doit faire estimer l'ouvrage ; & bien que ce ne soit pas un chef-d'œuvre, vous me devez savoir quelque gré d'avoir travaillé pour vous. Il est vrai que je ne saurois me vanter d'avoir été seule à l'achever. Peut-être, Damon, vous dites déja en vous-même.

Qu'Amour m'en fournit le dessein,
Que du fonds de mon cœur il a conduit ma main.

Je vous laisse la liberté de dire ce qu'il vous plaira ; & pour vous donner un témoignage de mon amitié,

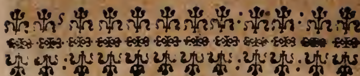
Je veux vous dire à mon tour,
Sans croire me faire un outrage,
Qu'il est certain que l'Amour
A quelque part à mon ouvrage.

Ce n'est pas un méchant maître que l'Amour : il instruit fort agreablement, & il reüssit toûjours en toute chose.

Il ne manque jamais en rien,
Quand il fait un métier, il le fait toûjours bien.

Mais je dois vous expliquer ma Montre. Elle marque les vingt-quatre heures qui composent le jour & la nuit. Au dessus de chaque heure vous trouverez écrit ce que vous devez faire durant cette heure-là. Toutes les demi-heures sont marquées par des soûpirs : parce que le propre d'un Amant est de soûpirer jour & nuit ; outre que les soûpirs sont des enfans qui naissent à toute heure. Toutefois afin que ma Montre soit juste, il faut que l'Amour la conduise, & que le mouvement soit enfermé dans vôtre cœur.

Et si vôtre cœur le seconde,
Ma Montre ira le mieux du monde.



EXPLICATION

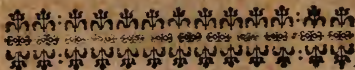
des Heures.

TOutes les heures ſont longues pour un Amant éloigné de ſa Maîtreſſe. Je veux pourtant que ma Montre vous en faſſe paſſer quelques-unes ſans inquietude, & que la force de vôtre imagination charme quelquefois les chagrins que mon abſence vous fait reſſentir.

Peut-être je me trompe ici,
Mais je ſouhaiterois que cela fût ainſi.

Pour commencer à vous inſtruire, jettez les yeux ſur les huit heures du matin; qui eſt l'heure que vous commencez à vous éveiller, vous y trouverez écrit: *Agréable réverie.*





VIII.

Agreable Réverie.

NE vous levez pas si tôt, on peut réver assez agreablement aprés qu'on est éveillé. C'est à cette heure-là que vous devez vous demander raison à vous-même des songes que vous avez faits durant la nuit. Si vous avez songé quelque chose à mon avantage, confirmez-vous dans cette pensée ; si c'est quelque chose qui me fasse tort, desavoüez vôtre songe. C'est encore durant cette heure-là, que je consens que vous rapelliez en vôtre memoire ce que j'ay fait pour vous de plus obligeant.

Afin de vous entretenir
De vôtre passion ainsi que de la mienne,
Faites dans vôtre esprit que le passé reviênne,
Et rendez present l'avenir,

Je vous permets de vous flater vous-même, & de vous souvenir de toutes les marques d'amitié que je vous ai don-

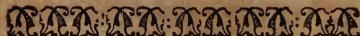
nées ; mais s'il se peut, ne soiez qu'à demi éveillé, afin que mes complaisances ne passent que pour des demi-songes.

Les faveurs d'une Maîtresse
Touchent un cœur tendrement :
Toutefois de peur qu'un Amant
Ne l'accuse un jour de foiblesse,
Elle en doit donner rarement.

Quoi que toutes les complaisances qu'une honnête fille a euës pour un honnête homme aient été fort innocentes, elle sent pourtant dans son cœur toutes les fois qu'elle y fait reflexion, un petit dépit qui l'irrite contre elle-même, & qui lui reproche un peu de foiblesse. Ce sont de ces choses qu'on n'est pas fâché d'avoir faites, & dont on ne voudroit plus se souvenir. Cela me persuade que nôtre sexe ne sçauroit avoir trop de retenuë.

Les faveurs des filles bien nées
Ne sont pas fort à condamner ;
Il ne faut pourtant pas se hâter d'en donner,
Car on n'a plus de choix dés qu'on les a données.





IX.

Dessein de ne plaire à personne.

ON pourroit vous accuser de paresse, si vous demeuriez davantage au lit, il est tems de vous en tirer, aussi bien ma Montre marque-t-elle neuf heures. Souvenez-vous que je suis absente, & ne prenez pas beaucoup de soin à vous parer.

En vous parant que pretendez-vous faire ?
Ce soin est un grand embarras :
Tant que je suis absente il n'est pas necessaire,
Ne vous parez donc pas pour plaire,
Parez vous seulement pour ne déplaire pas.

Dites en vous-même : Ah ! plût au Ciel qu'il me fût possible de voir Iris ; mais helas, il est impossible ! toutes les choses que je puis voir aujourd'hui me sont des objets indifferens ; c'est Iris que je voudrois voir.

Quand je ne la vois point ma peine est infinie,
Je neglige tout entretien,
Et si je ne la compte en une Compagnie,
Je compte le reste pour rien.

C'est de semblables pensées que vôtre esprit doit être occupé, & vous êtes trop sçavant en amour pour ignorer.

Que par un effet du destin
Qui rend l'absence un mal extréme,
Dés qu'un Amant ne voit pas ce qu'il aime,
Il voit tout avec que chagrin.



X.

Lecture des Billets.

MA Montre vous apprend que vous devez entrer dans vôtre cabinet, & que vous avez passé une heure à vous ajuster. Pour un Amant qui est assuré de ne paroître pas devant sa Maîtresse, vous y avez emploié un peu trop de tems; mais je veux croire que vous ne songiez à rien moins qu'à ce qui

vous faisiez. Ne perdez donc pas davantage, & ouvrez vôtre Cassette pour lire une partie des billets que vous avez receus de moi. Quel plaisir n'a-t'on pas en lisant ceux d'une Maîtresse !

L'on a des plaisirs incroiables,
L'on ne peut trop les souhaiter,
L'on en goûte peu de semblables,
Mais qui n'est point Amant ne sauroit les goûter.

La lecture de mes billets peut vous occuper une heure ; j'ai eu la bonté de vous en écrire assez pour cela : je me la reproche quelquefois cette bonté ; mais malgré tous mes scrupules je me vois toûjours disposée à vous donner des marques de tendresse. Si la vôtre est aussi forte que vous dites, vous devez baiser mille fois mes billets, vous devez les lire avec attention, en peser même tous les mots. Sachez qu'il est plus aisé d'entendre cent paroles flateuses d'une Maîtresse, que d'en obtenir un billet. Une Dame dit bien des choses à un Amant, qu'elle auroit bien de la peine à lui écrire ; & quand elle a cette complaisance, il faut étre fortement persuadé que son affection est au dessus des mediocres.

Le moindre vent peut emporter
Mille paroles dans une heure,
Rien ne sçauroit les arrêter,
Mais tout ce qu'on écrit demeure,

Je ne doute pas que vous ne soiez satisfait d'une lecture qui vous doit étre si agreable. Que de plaisirs que vous goûterez ! A peine le souvenir de mon absence pourra-t-il les diminuer

Les billets d'un objet aimé
Font oublier aux Amans leurs miseres :
Et le mal de l'absence est bien souvent charmé
Par ces aimables caracteres.



XI.

Heure à écrire.

QUand ma Montre ne vous avertiroit pas de m'écrire, je crois que vôtre cœur vous le diroit. Je serai bien aise que vous y emploiez une heure, & que vous ne perdiez jamais l'occasion de m'envoier de vos billets.

Tous les billets d'un Amant
Ont je ne sai quoi de charmant,
Quant l'Amant plaît à la Maîtresse :
Ces doux plaisirs me sont assez connus ;
Et vous ne doutez pas, connoissant ma tendresse,
Que vos billets ne soient les biens venus.

Celui qui a trouvé le moien de se communiquer les pensées hors de la portée de la voix, étoit quelque chose au dessus de l'humain.

Pour moi, quoi qu'on en veüille dire,
Je crois que l'Amour seul a trouvé l'art d'écrire

C'est un art trop ingenieux pour avoir été trouvé par les hommes, & trop util aux Amans pour n'avoir pas été inventé par l'Amour. Mais je ne pretens pas exiger de vous de ces billets galants qui ne sont remplis que de belles pensées ; je veux seulement que les vôtres soient tendres, amoureux & passionnez, & j'aime bien mieux y voir beaucoup d'amour que beaucoup d'esprit. Toutefois ne pensez pas m'écrire de ces billets qu'on a leus dans un moment : en amour les longs billets font les longs plaisirs.

Et l'on peut assurer, cher Damon, qu'en tous lieux
Tout ce qui plait au cœur est agreable aux yeux.

Au reste, un billet est un merveilleux Agent auprés d'une Maîtresse ; il la persuade presque toûjours, & il retouche dans son cœur des impressions que l'absence pourroit bien effacer. Graces à l'Amour, il vous est permis de m'écrire : peut être que je ne serai pas toûjours d'humeur à le vouloir, & il pourroit arriver que vous seriez privé en même tems & de ma presence & des moiens de m'envoyer de vos billets. Je veux croire que ce seroit un grand malheur pour vous, car j'ai toûjours oüi dire que

Pour faire souffrir le martire
A l'Amant le plus heureux,
Il ne faut qu'un jour ou deux
Lui deffendre de voir, de parler & d'écrire

Servez-vous du tems, vous ne sçauriez me donner trop de marques de vôtre passion. Ecrivez donc durant toute cette heure, & n'aprehendez point que je vous reproche de ne sortir pas assez tôt de vôtre cabinet.

Quand vous y passerez du matin jusqu'au soir,
Vous n'en recevrez point de honte,
Le tems que vous mettez à ce petit devoir,
Est un tems dont je vous tiens compte.

Vous devez pourtant en sortir, puis qu'il

est déja midi, & que ma Montre vous advertit d'aller au Temple.



XII.

Devoir indispensable.

IL est certains devoirs qu'on ne doit jamais oublier, celui d'adorer les Dieux est de cette Nature. Nous devons le faire du fonds du cœur, & c'est en ce tems-là seulement que je vous dispense de penser à moi. Mais je ne voudrois pas que vous allassiez à ces Temples où les Galants de profession ne vont que pour voir ou pour être veus : & où la pluspart des Dames se trouvent, plûtôt pour faire parade de leur beauté, que pour honorer les Dieux.

Les Dieux penetrent dans nos ames,
Ils sçavent quel motif nous meine dans ces lieux:
Ce n'est pas là qu'on doit chercher les Dames,
On n'y doit chercher que les Dieux.

Si vous me croiez vous n'irez qu'aux moins frequentez, & vous n'y paroîtrez

que comme un homme qui a de la veneration pour toutes les choses sacrées.

Les Dieux veulent que les mortels
Portent leurs cœurs aux pieds de leurs Autels,
Sans qu'à ce saint devoir aucun autre s'opose :
Vous pouvez bien sans enfraindre leur loi,
Me preferer à toute chose,
Mais preferez les Dieux à moi.



I.

Entretiens forcez.

JE vois bien qu'il est difficile qu'en sortant du Temple vous ne soiez environné de ces gens qui s'affligent ou se réjoüissent de cent choses où il n'ont nul interêt.

De ces Politiques credules
Qui font amas de nouveautez,
Pour debiter de tous côtez
Mille nouvelles ridicules.

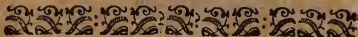
Ou bien de ces conteurs d'avantures, qui s'informent toûjours de toutes les intrigues, & qui disent en secret à cent diverses personnes les bagatelles qu'ils ont aprises.

De ces gens curieux, dont le sot entretien
Excite

Excite de justes coleres,
Qui font de tout de grands misteres,
Qui s'empressent toûjours de rien,
Et qui disent au monde en secret cent affaires
Que déja le monde sait bien.

Ecoutez les sans empressement, autant que la civilité vous le permettra: repondez leur sans approuver leurs sottises, mais sans vous eriger en Censeur.

Toutes ces petites nouvelles,
Ne sont que pures bagatelles,
Qu'on écoute impatiemment:
Elles choquent souvent ceux qui les disent méme,
Et le parfait Amant
N'en demande jamais que de l'objet qu'il aime.



II.

Heure du Repas.

QUittez tous ces entretiens forcez, vous pourriez vous faire attendre à dîner, & ma Montre vous dit que c'en est l'heure: Je ne pretens pas que l'amour vous oblige à vous en passer; mais je ne regle point vos repas, cela n'est pas de ma jurisdiction.

Mangez si l'appetit vous presse,
Soiez si vous voulez tous les jours en festin,
Je ne vous régle point, je suis vôtre Maîtresse,
Et non pas vôtre Medecin.

Si vous dînez en compagnie, faites comme les autres, ce n'est point là l'heure des chagrins & des inquietudes : il faut parler.

Il faut répondre à ce qu'on vous propose,
Je ne vous preferis point de loi ;
Mais s'il vous faut songer à quelque chose,
Il vaut autant songer à moi.



III.

Visites d'Amis.

MA Montre est plus juste que vous ne croyez : elle ne veut pas que vous viviez en solitaire, & vous permêt d'aller faire des visites. L'amour & l'amitié peuvent trouver place dans un même cœur, & un honnête homme seroit bien malheureux, si dés qu'il a une Maîtresse, il devoit renoncer à la societé de ses amis. Je ne voudrois pour-

tant pas que vous euſſiez autant d'empreſſement pour eux que pour moi; car j'ay oüi dire qu'on ne ſçauroit être ardent Amant, ſans être un peu tiede ami. Vous n'ignorez pas que lors que l'Amour établit ſon empire dans un cœur, il y regne en Tiran, & qu'il n'y ſouffriroit point l'amitié, ſi elle pretendoit partager ſa puiſſance.

Il eſt jaloux de ſon autorité,
Il hait toûjours l'égalité,
Et d'abord qu'il commence à naître,
Il pretend commander en maître.

Je ſerois fâchée ſur tout, que vous euſſiez de ces amies qui ont toutes les qualitez que l'on pourroit ſouhaiter à une Maîtreſſe. Il arrive ſouvent qu'on a pour ces aimables perſonnes des ſentimens un peu trop tendres, & alors ceux de l'amitié & ceux de l'amour ſont tellement confondus, qu'on ne ſçauroit les diſcerner.

Si vous aviez une ſemblable attache
Je ſerois pour vous ſans pitié;
Car je ſçai que l'Amour ſe cache
Sous le voile de l'amitié.

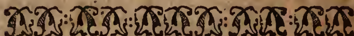
Ce n'eſt pas qu'un Amant ne puiſſe avoir de ces illuſtres Ames qu'on eſt

bien aiſe de voir une fois le jour.

Il peût bien en avoir d'aimables & de belles ,
Mais l'amour ne doit pas l'attacher auprès d'elles.

Je vous eſtimerois moins ſi vous agiſſiez autrement , & je ſerois peut-être en état de vous chaſſer de mon cœur, ou du moins d'y donner place à bien d'autres perſonnes.

Vous devez demander par grace
De n'en être jamais chaſſé :
Le cœur d'une Maîtreſſe eſt une belle place ,
Mais il faut s'y voir ſeul pour être bien placé.



I V.

Converſations generales.

COmme vous n'êtes pas chez vos amis pour garder le ſilence , vous devez entrer en converſation avec eux. Elle doit pourtant être generale, & vous ne devez pas faire de vos amis les confidens de vos amours. Il me déplairoit fort d'aprendre que vous leur reveliez

toutes mes confidences, bien qu'elles ne soient que des bagatelles, elles ne laissent pas parmi les Amants d'avoir toutes les douceurs du secret.

Tous ces petits secrets que dit à tout moment
Une Maîtresse à son Amant,
Sont beaucoup plus doux qu'on ne pense :
Ils font naître en nos cœurs mille innocens desirs,
Mais ils ne donnent des plaisirs
Que tant qu'ils sont sous la loi du silence.

J'ay toûjours cru que le secret étoit un des plaisirs de l'amour : on doit le garder inviolablement : & puis tout le monde ne juge pas sainement des choses.

Ne faites point de confidence,
Et soiez seur que le silence
A pour moi des charmes puissans :
Le monde a d'étranges maximes,
Les plaisirs les plus innocens
Passent quelquefois pour des crimes.

C'est en de semblables conversations où se meslent souvent ces indiscrets, qui s'imaginent obliger un honête homme, en lui faisant connoître qu'ils sçavent qu'il est aimé. Ne faites pas en ces occasions, comme beaucoup de gens font, qui ne s'oposent à ses railleries que foiblement.

Et qui par leurs soûris, leur geste, leur silence,
Aprouvent ce qu'on dit, & disent ce qu'on pense.

Je ne condamnerois pas un honnête homme qui répondroit un peu brusquement à ces indiscrets. Je sçai bien qu'il est difficile qu'on ne connoisse pas que vous êtes Amant :

Mais s'il est inevitable
Qu'on devine l'objet dont vous êtes charmé,
Paroissez amant aimable,
Et non pas amant aimé.



V.

Visites un peu dangereuses.

J'Avois bien preveu que vos amis vous obligeroient à visiter quelques Dames de leur connoissance ou de la vôtre : ma Montre ne vous le deffend pas ; toutefois ces visites sont un peu dangereuses, & il me semble que vous devez prendre garde à vous, & ne me pas donner lieu de vous soupçonner.

Ne soyez guere auprés des Belles,
Car il est de certains momens,
Où les plus fidelles Amans
Peuvent devenir infidelles.

Je sçai que la civilité vous oblige à les voir, & ce seroit porter la prudence amoureuse trop loin de vous le deffendre : tenez-vous seulement sur vos gardes : la plûpart des Belles ne vont qu'à la conquête des cœurs ; leurs civilitez sont presque toutes interessées, & on en trouve qui ont un je ne sçai quoi qui est à craindre, sur tout lors qu'il est accompagné de la jeunesse & de l'enjoüement. Il n'est pas aisé de se gouverner juste en ces rencontres ; le moien le plus seur est que vous vous imaginiez que je lis toutes vos pensées, que j'observe tous vos regards, & que j'écoute toutes vos paroles.

Un amant dont l'ame est constante
Voudroit qu'une Maîtresse examinât ses pas ;
Et bien qu'elle n'y soit pas,
Il doit croire qu'elle est presente.

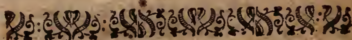
J'aprouve pourtant le remede dont vous vous servez, pour vous deffendre des attaques que les Belles donnent à vôtre

cœur, & il me souvienda toûjours que vous m'avez dit dans un de vos billets :

Pour vous être toûjours fidelle,
Et me garantir de leurs coups,
Mon cœur songe d'abord à vous,
Et tout me dit alors, que vous êtes plus belle.

Mais je sai que tous les Amans sont flateurs, aussi n'adjoûte-je pas beaucoup de foi à ces paroles : & à parler serieusement,

Je passerois pour ridicule,
Si je prenois cela pour une verité ;
Mais qu'il soit faux ou vrai, l'on doit être credule,
Quand le plaisir se joint à la crudelité.



VI.

Promenade sans dessein.

VOus avez encore le tems de faire une promenade, & ma montre a preveu que vous ne sauriez refuser vos amis. Vous trouverez dans le Jardin du Roi des personnes bien faites, & les belles aiment trop un si beau lieu pour ne s'y rendre pas.

Prenez

Prenez garde qu'Amour n'y soit en embuscade ;
C'est pourquoi, cher Damon, examinez-vous bien,
Et conduisez vos yeux durant la promenade,
En Amant qui ne cherche rien.

Ne faites point l'admirateur perpetuel de toutes celles que vous y verrez : ne les loüez point avec exageration, on ne loue jamais ainsi qu'une Maîtresse. Je vous conseille de songer à ce que long-tems dans ces lieux,

Parmi tant de beautez, il faut aprehender
D'admirer trop long-temps ou la blonde ou la brune ;
On les peut toutes regarder,
Mais on ne doit s'attacher à pas une.

Vous ne serez pas à blâmer de paroître un peu réveur durant cette promenade, on vous en fera la guerre, & je ne doute point que vos amis ne vous demandent plus d'une fois, pourquoi vous étes si melancolique ;

Mais quand on vous dira pourquoi ?
Faites que vôtre bouche aussi-tôt leur réplique,
Ha l'absence d'Iris me rend melancolique !
Et quand vous aimerez vous serez comme moi.



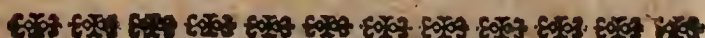
VII.

Retraite volontaire.

PRenez congé de vos amis, il eſt nuit, & vous devez vous retirer chez vous. C'eſt durant cette retraite que vôtre eſprit doit ſonger à toutes les choſes dont vous avez à me rendre compte dans vos billets. Vous ne ſçauriez m'en cacher la moindre partie, ſans étre crimiminel de leze-Amour. Nous ſommes tombez d'accord, que la confidence eſt une des plus grandes preuves de cette paſſion, & qu'un amant qui en manque pour la perſonne qu'il aime, doit étre ſoupçonné de n'aimer que mediocrement, c'eſt à dire de n'aimer point. Songez donc à tout ce que vous avez fait durant cette journée, afin qu'au premier billet je ſois inſtruite de tout. Mais agiſſez de bonne foi, ſans groſſir ni diminuer les objets: quand vous auriez manqué à quelque choſe, j'aimerois mieux l'aprendre de vous que par autrui: car c'eſt une marque de repentir de s'accuſer ſoi-méme, & je ſuis aſſez indulgente pour vous pardonner. La

qualité la plus essentielle de l'honnête-homme, c'est la probité, & on en doit avoir en amour, aussi bien qu'en toute àutre chose : cependant la plufpart des hommes n'en font pas beaucoup d'estat.

Et vont chantant chaque jour
Par tous les coins de la terre,
Qu'il est des ruses d'amour,
Comme des ruses de guerre.



VIII.

Demandes empressées.

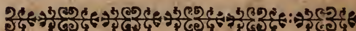
D'Abord que vous serez chez vous faites venir dans vôtre cabinet celui à qui vous avez confié le dernier billet que vous m'avez écrit, & qui me doit avoir été rendu. Dés qu'il entrera, demandez lui de mes nouvelles ; ayez même de l'inquietude de ce qu'il ne satisfait pas assez tôt vôtre curiosité.

Car il est certain, ou je meure,
Que lors qu'on aime tendrement,
On veut sçavoir dans un moment
Tout ce qu'on ne sçauroit raconter dans une heure.

Demandez-lui comment je me porte,

de quelle façon j'ay receu vôtre billet ; s'il a examiné l'air de mon visage, si je l'ay leu attentivement ; si ç'a été avec joie : enfin, demandez lui ce que je lui ai dit, & s'il a ma réponse. Vous devez vous faire rendre compte de tout ce qui s'est passé en sa presence, & vous devez ensuite lire ce que je vous écris, pour vous instruire de ce qui se passe dans mon cœur.

C'est par là seulement que vous pourrez aprendre
Ce que ma bouche tait, & ce que mon cœur dit,
Dans ces billets où l'amour est si tendre,
Le cœur dicte ce qu'on écrit.



XI.

Fâcheux souvenir.

VOus n'aurez pas bien de la peine à expliquer ce que ma Montre vous marque ; & il n'est point de plus fâcheux souvenir, que celui de l'absence d'une Maîtresse.

Car l'absence en amour est un cruel martire,
Et vous le ressentez, si vôtre cœur soûpire,

Prenez donc cette heure-là pour songer

à vôtre malheur : il n'eſt pas mediocre pour une ame qui connoît toute l'étenduë de la tendreſſe; & chacun ſçait qu'un Amant privé de la vuë de la perſonne qu'il aime, eſt privé de tous les plaiſirs du monde.

Qu'on ſouhaite un Amant ſans ceſſe,
Que l'on en parle à tout moment,
Que l'on réponde à ſa tendreſſe,
Cela lui plait infiniment,
Mais à parler ſincerement,
Et c'eſt ce que l'Amour confeſſe,
La felicité d'un Amant
Eſt d'être auprés de ſa Maîtreſſe.

En effet, Damon, l'abſence d'une Maîtreſſe eſt une éclipſe funeſte au repos d'un Amant, & rien ne peut la diſſiper que le ſeul retour de l'objet aimé. Dans cet état il voit tous les autres objets avec dégoût : il ſe fait de grands malheurs des moindres maux: tout ce qui ne lui parle pas de ce qu'il aime lui déplaît, & tout ce qui lui en parle, en le faiſant reſſouvenir qu'il ne le ſçauroit voir, augmente ſa douleur. Je veux croire que ce ſont vos ſentimens. Vous êtes aſſeuré de ne me voir pas de quelques jours; & ſi vôtre cœur ne dément toutes vos paroles, ces jours doivent être fort longs pour vous.

Esloigné d'un objet aimé,
L'on n'est jamais accoûtumé
Aux ennuis, aux chagrins de ces longues journées:
Et c'est alors que les Amans
Prennent les jours pour des années,
Et pour des jours tous les momens.

Je ne veux pas toutefois que vôtre melancolie soit extréme : vous pouvez être persuadé que je la partage avec vous, & cette pensée doit la diminuer.

Comme la plus belle des fleurs
N'est jamais sans épine,
Ainsi les soupirs & les pleurs,
Selon que je me l'imagine,
Accompagnent l'Amour & troublent ses douceurs:
Mais quoique l'on en puisse dire,
L'amour n'est pas un grand martire,
Quand on est deux à souffrir ses doulcurs.



X.

Refléxions.

Mais aprés le fâcheux souvenir de mon absence, faites quelques reflexions sur vôtre bonheur, suposé que vous soiez persuadé que c'en est un d'être souffert de moi. La premiere chose

que vous devez considerer, est que j'ai à la fin receu vos soins assez agreablement, & que le present que vous me fistes de vôtre cœur m'est fort cher.

Le present du cœur d'un Amant
Donne un plaisir indicible.
Et bien que ce present soit toûjours invisible
Il touche sensiblement.

Il est vrai que je ne l'acceptai pas d'abord que vous me l'offrîtes, & que vous m'avez dit plus d'une fois :

Quoi, puis-je éviter d'expirer,
Si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je soupire ?
Ou vous devez m'entendre soupirer,
Ou vous devez consentir que j'expire.

Mais toutes les rigueurs que ma severité vous fit souffrir, doivent passer presentement dans vôtre esprit pour des sujets de plaisirs, & vous devez juger du prix de mon affection par les difficultez que vous eûtes à toucher mon cœur.

Lors qu'aprés mille soins & mille inquietudes,
Ce que nous souhaitons succede à nos desirs,
Le souvenir des maux qui nous sembloient si rudes
Nous donnent de nouveaux plaisirs.

Souvenez-vous encore que je vous ai preferé à tous ceux qui m'ont servie, bien

qu'ils fussent dignes de mon estime, & que j'ai fermé les yeux à leur merite pour ne regarder que vous.

Tous ces Amans avoient beau faire,
Je repondois à peine à leurs civilitez,
Ils avoient mille qualitez
Sans avoir celle de me plaire:
Et j'avoüe enfin à mon tour,
Sans qu'on m'en sollicite,
Que vous les passiez en amour,
Aussi-bien qu'en merite.

Considerez en suite que non-seulement vous avez eu le bon-heur de me plaire, mais que vous avez eu encore celui de le deviner.

Lors que je connus vôtre feu,
Vous connûtes celui que vous aviez fait naître;
Mais ce fut sans mon adveu
Que je vous le fis connoître.
J'en cachois le secret dans le fonds de mon cœur,
Il est vrai que mes yeux en disoient quelque chose:
Mais sur la foi des yeux un pauvre Amant s'expose
A tomber souvent dans l'erreur.

J'eus pourtant la bonté de vous l'apprendre par ma bouche, malgré toutes les delicatesses de mon ame & tous les scrupules où vous sçavez que mon humeur panche.

Il n'est obstacle enfin, que l'amour ne surmonte,
J'avoüai ma foiblesse en poussant un soupir,

Il m'en souvient avec plaisir,
Mais il m'en souvient avec honte.

Je portai ma tendresse plus loin, & je voulus vous en donner des marques innocentes en toutes les occasions qui se presenterent. Car aprés que mes yeux & ma bouche vous eurent cent fois assuré des sentimens de mon cœur, je vous confirmay cette verité par mes billets. Advoüez, Damon, que si vous faites toutes ces reflexions, vous passerez une heure bien agreablement.



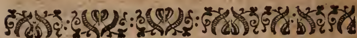
XI.

Repas du soir.

EN effet, vous y trouvez tant de douceurs, que si on ne vous ádvertissoit qu'on a servi, vous passeriez en cet état bien des momens. Mais il faut aller où vous êtes attendu : n'abandonnez pourtant pas tout vôtre cœur à la joye, quoi que vous ayez lieu d'être content.

Oüi l'ame d'un Amant doit étre satisfaite,
Quand d'une noble ardeur il se trouve enflamé.

Mais la plus grande joie est toûjours imparfaite,
Si l'ôn ne la partage avec l'objet aimé.



XII.

Complaisance.

LA civilité exige un peu de complaisance aprés le repas, & je suis asseurée que vous n'en manquez jamais. Je sai que l'on vous a accusé que la vôtre est trop generale, & que vous en aviez quelquefois pour des personnes qui vous devoient étre indifferentes.

L'on n'en est pas moins aimable,
En voiant plus qu'il ne faut:
Cet excez est un defaut,
Mais un defaut excusable.

Ayez-en donc pour ceux avec qui vous serez: vous pouvez voûs entretenir de cent choses indifferentes, & en méme-tems penser à moi. Si vous entendez loüer quelque aimable personne, ou de sa beauté ou de son merite, faites-m'en l'application, & si vous n'osez répondre tout haut,

Faites que vôtre cœur réponde en son langage,
Celle que vous loüez a mille qualitez,
Son esprit & son corps sont riches en beautez,
Mais Iris en a davantage.

L'on n'a jamais parlé devant moi d'un Amant fidelle que je n'aie songé à vous, & toutes les fois que quelqu'un en parle,

C'est avec plaisir que j'écoute,
Et que je lui réponds de la bouche ou des yeux,
Cet Amant sçait aimer sans doute,
Mais Damon aime encore mieux.

Et bien que je n'aye pas toutes les qualitez qui se rencontrent aux belles personnes, je suis pourtant bien-aise que l'amour vous préoccupe à mon avantage.

Il n'est pas besoin de vous dire,
Qu'un veritable Amant doit se persuader,
Que tout autre objet doit ceder
Au seul objet pour qui son cœur soupire.





I.

Impossibilité de dormir.

VOus avez assez veillé, songez à vous aller mettre au lict. Peut-être ne dormirez-vous pas d'abord que vous y serez, & vous pourrez bien y passer une heure avant que le sommeil ferme vos yeux. Dans cette impossibilité de dormir je trouve à propos que vous vous imaginiez tout-ce que je puis faire tous les jours aux lieux où je suis. Faites faire un petit voiage à vôtre esprit pour venir m'observer quelque tems en cachette : il prendra garde que je m'ennuie souvent, & que j'ay du dégoût pour bien des choses, où ceux qui sont avec moi trouvent des plaisirs.

Enfin dans les lieux où je suis
Je partage tous vos ennuis,
Et je vois presque tout avec indifference :
Je trouve pourtant assez doux
De penser quelquefois que durant mon absence,
Vôtre cœur songe à moi, quand le mien songe à vous.

Mais peut être que je me trompe, & que

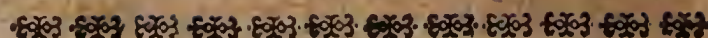
dans le même tems que vous occupez tout mon souvenir, je ne suis plus dans le vôtre, & que vous songez à quelque ouvrage qui vous puisse donner cette immortalité que les Muses promettent, ou bien que vous projettez quelque voiage dans les païs étrangers, pour aller chercher cette gloire qu'on acquiert dans les Armées. Si cela est, vous n'étes pas sans inquietude :

Car les Poëtes & les Guerriers
Sont quelquefois chagrins à l'ombre des lauriers,
Quoi qu'en veüillent chanter les filles de Memoire:
Sous les mirthes fleuris on passe mieux le jour,
Et les couronnes de la Gloire
Valent souvent bien moins que celles de l'Amour.

Cette gloire que donne un peu de renommée
N'est rien qu'un amas de fumée,
Que le hazard produit & dissipe à son tour :
L'amour plus noblement occupe une belle ame,
Et lors qu'un digne objet répond à nôtre flame,
La gloire accompagne l'amour.

Mais endormez-vous l'heure est passée, & c'est presentement au songe à vous entretenir.





II.

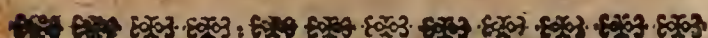
Converſation en ſonge.

JE ne doute pas que vous ne trouviez ma Montre un peu hardie, de pretendre regler juſques aux ſonges, qui ne ſont que des penſées dereglées : en effet, la raiſon ne les conduit point, & ils ne paſſent que pour des chimeres de l'imagination. Toutefois j'ay bien voulu qu'elle vous en marquât quelques-uns, & je ſuis aſſurée qu'aprés avoir tant ſongé à moi durant le jour, vous y ſongez durant la nuit. Le premier ſonge que ma Montre vous permet de faire, eſt que vous croiez être en converſation avec moi.

Croiez dans ce ſonge flateur,
Qu'aprés m'avoir montré l'ardeur de vôtre flame,
Je vous montre à mon tour juſqu'au fond de mon
Et que je donne cœur pour cœur, [ame :
Parole pour parole & douceur pour douceur.

Imaginez-vous que vous me parlez de vôtre paſſion avec tranſport, que je vous écoute paiſiblement, & que je vous donne mille innocens témoignages de ma tendreſſe. Peut-être que ſi vous vous éveillez en ce tems-là,

Vous paroîtrez ſenſible à ce [illegible] menſonger,
Et vous direz dans cette joie extrême,
Ah qu'il ſeroit doux de ſonger,
Si l'on ſongeoit toûjours de même !



I I I.

Caprices à ſouffrir en ſonge.

IL eſt juſte de méler un peu d'amertume à ces douceurs, & je veux que vôtre imagination me repreſente à vous comme la plus capricieuſe fille du monde. Je vois bien que vous me direz d'abord :

Ne contentez pas vôtre envie,
N'accablez pas en ſonge un miſerable Amant :
Helas ! j'aimerois mieux veiller toute ma vie,
Que de tant ſouffrir en dormant.

Mais vous ne ſauriez éviter les ſonges que ma Montre vous marque : c'eſt une neceſſité. Vous croirez dans celui-ci que la coquetterie occupe preſque tout mon ame. Vous croirez, dis-je,

Que mon cœur jamais ne s'arrête,
Et qu'il court d'Amant en Amant ;
Que loin de ſe donner, lors même qu'il ſe prête,
Il ne ſe prête qu'un moment.

Je vous permets de m'offenſer, mais c'eſt

en dormant que je vous le permets ; car je ne vous pardonnerois pas le mal que vous auriez pensé de moi, si ç'avoit été autrement qu'en songe. Ce n'est pas tout de me croire coquette, vous croiez encore que vous avez à essuier cent caprices de mon humeur : que je veux exiger de vous cent choses injustes ; que je pretens que vous rompiez avec vos amis, & que vous n'aiez point d'amies. Que je veux faire les choses que je condamne en vous : que je veux avoir pour d'autre que pour vous de cet amitié tendre qui ressemble à de l'amour, ou plûtôt de cette amour à qui on donne le nom d'amitié, & que je ne veux pas que vous osiez vous en plaindre. Enfin, soyez ingenieux à vous tourmenter, & croyez que je suis devenuë injuste, ingrate & insensible. Tout de bon vôtre amour seroit-elle à l'épreuve de ces malheurs, si ces malheurs n'étoient pas des songes ?

Mais sachez qu'il faut presumer
Que je n'ai jamais de foiblesse ;
Et qu'un cœur qui sait bien aimer,
Doit tout souffrir d'une Maitresse.

IV.



IV.

Jalousie en songe.

NE pensez pas encore à vous éveiller, il faut que vous souffriez un peu davantage : il faut que la jalousie vous préoccupe, qu'elle seduise vôtre raison, & que dans un troisiéme songe vous croïez en dormant ce que vous ne pourriez croire en veillant. Il est tems que vous expliquiez toutes mes actions au desavantage de vôtre amour, & que la jalousie vous accable de chagrins.

Le propre de la jalousie
Est de causer des maux pires que le trépas,
Elle trouble les sens, & cette frenesie
Fait qu'on croit voir souvent ce que l'on ne voit pas.

Vous croirez donc qu'un de vos rivaux est auprés de moi, & que je n'aurai point d'attention pour tout ce que vous me direz tout haut, afin d'écouter ce qu'il me dira tout bas. Vous croirez qu'il me suit par tout, & que vous l'avez toûjours sur vos pas, que je suis de l'humeur de ces belles qui croient que c'est la mode de don-

ner toûjours des Rivaux à leur Amant.

C'est une fort méchante mode,
D'avoir toûjours un Rival sur ses pas;
Car soit qu'on soit aimé, soit qu'on ne le soit pas,
Un Rival est un incommode.

Je veux encor que vous vous imaginiez que mes yeux aprouvent toutes ses pensées, qu'ils le flatent de quelque espoir, & que je vous ai arraché mon cœur pour lui en faire un present. Vous souffrirez en ce tems-là tout ce qu'une cruelle jalousie peut faire souffrir à une ame amoureuse.

La jalousie est redoutable,
Ses traits percent un cœur de leurs terribles coups:
Et nous pouvons dire entre nous,
Comme une chose veritable,
Que pour rendre un Amant tout à-fait miserable,
Il faut le rendre Amant jaloux.

Vous le serez, Damon, & dans ce songe vous n'aurez que des sentimens tumultueux: vous roulerez dans vôtre esprit cent desseins qui se confondront l'un l'autre. Enfin, la colere, la haine & la vengeance s'empareront de vôtre cœur.

Elles y regneront malgré tout vôtre amour,
Tantôt toutes ensemble, & tantôt tour à tour.

V.

Rupture en songe.

JE vois bien que vous ne sçauriez souffrir toutes ces injustices, & cependant vous en faites une vous-méme : vous croiez dans ce songe que je me plains de vous & que je suis tout-à-fait irritée ; sur cette croiance vous m'accusez de foiblesse, vous cessez de me voir, vous vous emportez contre l'amour, & selon toutes les apparences vous croyez que je suis toûjours coquette, & vous ne m'aimez plus.

Une coquette assurément
Ne paroit jamais aimable,
Son esprit peut-être agreable,
Quoi qu'elle soit sans jugement.
Mais à mille defauts elle est toûjours sujette,
Venans de sa legereté ;
Et quand elle seroit un miracle en beauté,
Ce n'est jamais qu'une coquette.

Enfin, Damon, durant ce songe nous sommes en état de nous broüiller pour toûjours, & il me semble que tout y contribuë.

Chacun de son côté tâche à briser sa chaîne,
Chacun de son côté croit le faire sans peine ;
Mais c'est fort inutilement,
On ne peut rien sur soi dés que l'on est Amant.

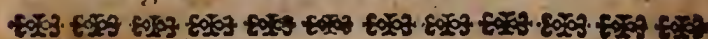
Vous avez donc beau faire, vous n'en ve-

nez pas à bout, & vous êtes forcé de dire, en parlant de vôtre Maîtresse,

Ah qu' il seroit necessaire
D'abandonner ses appas!
La raison voudroit le faire,
Mais l'amour ne le veut pas.

Ne soiez point irrité, cette heure incommodé va finir, & vous ne devez pas desesperer de rentrer en grace avec moi.

Il ne faut pas que vôtre cœur murmure,
Soiez toûjours Amant soumis :
Un songe fait nôtre rupture,
Un songe nous doit faire amis.



V I.

Raccommodement en songe.

EN effet lorsque nous faisons tous nos efforts pour chasser la tendresse de nôtre cœur, & dans le plus fort de nôtre broüillerie,

Amour voit toute la querelle;
Et comme nous en sommes-là,
Pour renoüer une amitié si belle,
Amour vient faire le hola.

D'abord vous revenez de tous vos emportemens, vous me demandez cent fois pardon, vous me dites que vous êtes prêt à tout souffrir; vôtre imagination vous fait voir que je suis devenuë sensible, juste & reconnoissante, que ma colere s'est évanoüie,

& que nous jurons entre nous une paix inviolable,

Aprés tous ces petits debats
Une paix fait goûter mille douceurs nouvelles,
Et quoi que bien souvent elle ne dure pas,
On la croit pourtant éternelle.

Joüissez donc de tous les plaisirs dont un cœur fortement amoureux peut joüir. Ne vous souvenez point de toutes les inquietudes que vous avez souffertes : benissez l'amour de ses faveurs, remerciez-moi de mes graces, & resolvez vous d'endurer toutes choses avant que d'en revenir à de nouvelles broüilleries.

Aprés ces raccommodemens,
Où quoi que nous fassions nôtre pâchant nous porte,
Nôtre amour en devient plus forte,
Et tous ses plaisirs plus charmans.

Ce n'est pas qu'il n'arrive souvent bien des maux de ces broüilleries, & je crois que le meilleur conseil qu'on puisse suivre, est de les éviter ; & quand on ne le peut, on doit se souvenir,

Si l'on prétend que l'amour dure
Entre la Maîtresse & l'Amant,
Il faut à la moindre rupture
Courir à l'accommodement.

VII.

Songes divers.

VOici la derniere heure de vôtre sommeil, & la derniere de ma montre; elle vous laisse en liberté, & vous pouvez presque choisir vos songes : laissez aller vôtre imagination sur sa foy, pourveu que l'Amour respectueux la conduise; car quoi que je vienne de dire, je pretens donner des bornes à vos imaginations.

Gardez-vous bien en sommeillant
D'écouter un flateur mensonge;
Vous étes si sage en veillant,
Ne le seriez-vous pas en songe?

Eveillez-vous, Damon, le tour de ma Montre est achevé. Aprés cela vous ne pouvez ignorer ce que vous devez faire pendant mon absence. J'ai creu qu'il n'étoit pas à propos de vous parler de Bal & de Comedie; vous savez qu'un Amant privé de la presence de sa Maîtresse ne s'y trouve guere : toutefois si vous ne pouvez éviter ces divertissemens ou d'autres semblables, je ne suis pas assez injuste pour vous en savoir mauvais gré. Deffendez-vous-en, mais allez-y, si la civilité ou quelqu'autre devoir vous y oblige. Je veux seulement qu'à ma consideration vous ne vous laissiez toucher

que mediocrement à tous ces plaisirs. Que l'on connoisse que vous ne les cherchez point, & que c'est par complaisance & non pas par inclination que vous vous y rencontrez. Enfin dans tous ces lieux,

Paroissez negligé, rêveur, plein de souci,
Et que tout dise en vous. Iris n'est point ici.

Je ne vous parle point aussi de faire la cour à nôtre Prince, parce qu'il doit passer tout le Printems à la campagne, & que vous ne pourrez pas être auprés de sa personne. Lorsque vous serez en pouvoir de le faire, je vous conseille de ne pas vous en dispenser. Vous devez avoir soin de vôtre fortune, & je ne suis pas du sentiment de ceux qui disent,

Qu'il est bien mal-aisé de suivre en même jour
La fortune & l'amour,
D'aimer une Maîtresse, & de servir un Maître;
Que l'on ne doit jamais se partager ainsi,
Et que c'est le moié, quelque adroit qu'on puisse être,
De perdre sa fortune & sa Maîtresse aussi.

Ce sont des erreurs que je condamne, je sçai que l'amour & l'ambition ne sont pas incompatibles, & que l'on peut-être attaché auprés de son Souverain, & n'en aimer pas moins sa Maîtresse.

Pour servir vôtre Maître avec vôtre Maîtresse,
Joignez l'ambition à beaucoup de tendresse:
Ce conseil doit être suivi;
De ce partage égal l'ame n'est point blâmée,

Car le Maître en tout tems peut être bien servi.
Et la Maîtresse bien aimée.

Le Monarque que vous servez, Damon, est si aimable, que je suis asseurée que lorsque vous vous trouvez auprés de lui, l'inclination que vous avez pour sa personne vous y porte autant que vôtre devoir.

Ce Monarque est aimé de Mars & de l'Amour,
Les Muses, les Vertus sont toûjours à sa Cour,
On ne voit rien d'égal dãs le siecle où nous sommes:
Ah que l'on est heureux d'obeïr à ses loix!
C'est le plus grand de tous les Rois,
Et le mieux fait de tous les hommes.

Voila tout ce que j'avois à vous dire; maintenant je ne vous dois plus rien, & je vous ai paiée vôtre discretion. Si vous ne la trouvez pas assez belle, je n'y sçaurois que faire. Soiez-en donc satisfait, & souvenez-vous, si vous m'aimez encore, qu'elle merite que vous preniez la peine de la conserver.

En effet, elle en est digne, & la belle Iris n'a pas fait un laid present à Damon en lui donnant. L'invention en est ingenieuse & galante: & la Germanie, qui s'est renduë celebre en Orloges, n'en a peut-être point fait qui l'égale, sans en excepter celle d'une de ses Villes, dont on parle par tout le Monde.

Oüi, cette Montre est des meilleures,
Damon ne doit point la changer:
L'on y trouve toutes les heures,
Excepté l'heure du Berger.

Fin de la seconde partie.

